portrait

EYRAUD

LE « HEAD OF L'OM » QUI DÉTONNE

p. 42

banc d'essai

BLEUS 2000

LES PLUS FORTS DE L'HISTOIRE ?

p. 32

entretien

LAUREY

« PERSONNE NE DOIT SE SENTIR INSTALLÉ »

p. 38

france football

SEPM TOP ventes

france football

Dossier spécial Pour oublier le huis clos

Sacrées ambiances

QUAND LES STADES MARQU(AI)ENT DES BUTS

CE QUI A CHANGÉ EN ANGLETERRE

ANFIELD, BOMBONERA, CELTIC PARK… LE TOP 30 DES ENCEINTES LES PLUS CHAUDES

Pages 6 à 31

3,50 € | mercredi 3 juin 2020 | n° 3 858 | 75e année | francefootball.fr | ALL 3,80 € • ANT 4 € • BEL/LUX 3,80 € • CAN 7,50 $C • CH 4,50 FS • ESP/AND 3,80 € • GB 3,50 £ • GR 4,90 € • ITA 3,80 € • MAR 39 MAD • PORT CONT 4,90 € • REU 4 € • TUN 8 DIN | ISSN 0015-9557 | Photo Patrick Gherdoussi/ L'Équipe

M 04155 - 3858S - F: 3,50 €

offre numérique

L'ÉQUIPE + france football

1 € le premier mois

puis 13,99 €/mois sans engagement*

abonnez-vous sur **www.lequipe.fr/ff**

*Offre d'abonnement à 1€ TTC le 1er mois puis 13,99€/mois TTC au lieu de 15,98€/mois. Offre 100 % numérique et sans engagement. À l'issue du premier mois à 1€, l'abonnement sera automatiquement reconduit mensuellement au prix de 13,99€/mois. Le premier mois à 1€ s'applique seulement aux nouveaux abonnés. Les personnes ayant déjà bénéficié du 1er mois à 1€ paieront immédiatement 13,99€/mois TTC. Vous êtes libres de résilier votre abonnement à tout moment en vous rendant dans la rubrique « aide et contact ».

Sommaire

zone mixte
4 Les 10... toss atypiques

ambiances
6 Emportés par la foule
12 Quand les ultras changent de tribune
14 Angleterre : silence on joue !
18 Capo, c'est un vrai boulot
20 Le top 30 des stades les plus chauds

banc d'essai
32 Équipe de France 2000, la meilleure d'entre toutes

décryptage
37 Data room sur les Bleus

entretien
38 Thierry Laurey : « Personne ne doit se sentir installé »

portrait
42 Jacques-Henri Eyraud : un « head of l'OM » à décoder

grand angle
48 Dix pistes pour « l'après »

opinion
51 Pourquoi la reprise de la Premier League est proche du scandale

52 **le grand débrief**

tour du monde
54 Burundi, cavalier seul

fun zone
56 Conso, Faro
58 Le tacle à retardement de Julien Cazarre

À nos lecteurs
France Football *continue, pour le moment, de ne paraître que toutes les deux semaines. Rendez-vous donc le 16 juin pour le prochain* FF.
Merci de votre compréhension et de votre fidélité.

Édito

Le silence des agneaux

Depuis plus de deux mois, on assiste à un consternant concours de quéquettes entre dirigeants (de clubs et d'institutions) pour savoir qui hissera le plus loin le niveau de cynisme, de lâcheté et de mauvaise foi. Ce serait presque drôle si ça n'engageait pas autant de vies et d'euros. En résonance à ce tintamarre loufoque, l'écho silencieux que renvoient les principaux concernés, les joueurs, est aussi assourdissant que désolant. Est-ce par trouille mercantile ? Est-ce par égoïsme atavique ? Est-ce par peur d'avoir à justifier le refus de baisse de salaire défendu par certains, notamment en France ? Comme il paraît que les cons aiment être flattés et les intelligents critiqués, on va préférer reprocher à ces magnifiques étendards du sport de haut niveau leur absence d'engagement. Pourquoi, contrairement à une Megan Rapinoe toujours aussi prompte à élever le débat, ni Leo Messi, ni Cristiano Ronaldo, ni Neymar, ni Virgil van Dijk, ni Kylian Mbappé n'ont daigné prendre la parole pour défendre leur point de vue et accessoirement « leur » foot ? Pourquoi ceux qui sont si habiles à l'ouvrir pour défendre leurs acquis et leur réputation rechignent autant à prendre position ? Eh, les gars, et les filles, vous êtes capables de parler d'autre chose que des trois points et de la défense en bloc ? Vous ne croyez pas que ce silence s'entend et s'étend un peu trop ? On ne vous demande pas de conscientiser les foules ni de faire du prosélytisme. Juste de sortir de votre petit confort ouaté pour éviter de donner l'impression de laisser les seuls dirigeants décider de ce qui est bien, ou pas, pour le foot de demain. Éduquons, ce n'est pas forcément une insulte. Il y a quelques années, on jurerait qu'un Socrates ou un Cruyff n'aurait pas attendu pour s'exprimer. Pour revendiquer. Pour déranger. Et, surtout, pour donner du sens à ce gigantesque « footoir ».

Il y a quelques années, on jurerait qu'un Socrates ou un Cruyff n'aurait pas attendu pour s'exprimer.

Pascal Ferré

Direction, administration, rédaction, ventes
40-42, quai du Point-du-Jour 92100 Boulogne-Billancourt. Tél. : 01-40-93-20-20. Fax : 01-40-93-24-05. CCP Paris 9.427.90C.

Société par Actions Simplifiée
Siège social
40-42, quai du Point-du-Jour 92100 Boulogne-Billancourt.
Présidente
Aurore Amaury.
Principal associé
Les Éditions P. Amaury.

Directeur de la publication et directeur général,
Jean-Louis Pelé.

Éditeurs
Éric Matton, Sami Belhadj.

Directeur de la rédaction
Jérôme Cazadieu.

Rédacteur en chef
Pascal Ferré.

Rédaction en chef
Rémy Lacombe, Arnaud Tulipier.

Rédaction
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Jean-Marie Lanoë, Christophe Larcher, Éric Lemaire, Francis Magois, Thierry Marchand, Roberto Notarianni, Frank Simon, Thomas Simon, Patrick Sowden, Patrick Urbini.

Assistante
Armelle Enkirche.

Responsables d'édition
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy.

Direction artistique
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst.

Responsables iconographie
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau.

Directeur prépresse et fabrication
Bruno Jeanjean, Alexandre Matzneff.

Partenariats
Xavier Audebert, Julien Lizé.

Distribution
Presstalis.

Impression
Rotocolor & Newsprint.
Origine du papier
Italie.

Eutrophisation
PTot 0,018 kg/tonne de papier.

Commission paritaire
N° 0623 K 83518.

Abonnements
4 rue de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. : 01-76-49-33-33. Mail : abo@francefootball.fr. France métropolitaine : 132 € (1 an). Autres pays sur demande. Modifications : joindre numéro d'abonné et/ou adresse.

Publicité commerciale
Amaury Media (01-40-93-20-20).

Présidente
Aurore Amaury.

Directeur général
Kevin Benharrats.

Directrice générale adjointe
Christèle Campillo.

Directeur de publicité
Pierre-Henri Paradas.

Le n° 3 857 de France Football, daté du 19 mai 2020, a été tiré à 72 276 exemplaires.

Ballon d'Or et *France Football* sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright *France Football* et *Presse Sports.* Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

OJD DIFFUSION PEFC 10-31-3364

Pierre Lahalle/L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe - Roberto Frankenberg/L'Équipe - Alex Martin/L'Équipe

Les 10... **toss atypiques**

Un rond central, deux capitaines, un arbitre, une pièce de monnaie : ce sont les ingrédients constitutifs d'un tirage au sort d'avant-match. Mais, parfois, cela ne se passe pas comme d'habitude...

Texte **Éric Lemaire**

1 Seattle Sounders-Manchester Utd

19 juillet 2011. En préambule à cette rencontre amicale de pré-saison, le capitaine des Red Devils Nemanja Vidic et Kasey Keller, son homologue des Seatlle Sounders, se livrèrent à une mise en scène orchestrée à la manière d'une bande-annonce de blockbuster. La veille du match, on put voir un drone survolant le ciel filmer Vidic, accompagné de Rio Ferdinand, et Keller grimpant les derniers barreaux de l'échelle les menant sur le toit du Space Needle, célèbre gratte-ciel de Seatlle. Là, à 158 mètres de haut, sur la terrasse en forme de navette spaciale, les attendait l'arbitre américain Jeff Hosking, entouré de médias. Celui-ci leur proposa le toss après avoir pris soin au préalable de montrer à la caméra la pièce or-argent frappée à l'effigie du building. Vu le vent violent, Hosking prit la précaution de ne pas jeter la pièce en l'air mais de la retourner sur sa main. Vidic remporta le toss. Le lendemain, les Red Devils, qui avaient choisi d'engager la partie, s'imposèrent 7-0.

2 France-Luxembourg

25 février 1979. Pour cette première rencontre de l'année disputée dans le cadre des éliminatoires de l'Euro 1980, les Tricolores retrouvent le Parc des Princes. Tandis que le speaker égrène les noms du onze français aligné par Michel Hidalgo, l'arbitre gallois de la rencontre, M. Bridges, accueille les deux capitaines dans le rond central. Après une poignée de main rapide avec les arbitres, Marius Trésor et Paul Philipp échangent leur fanion et se saluent. Le toss peut débuter. M. Bridges présente les deux faces de sa pièce au Luxembourgeois, puis au Français, à qui il décide curieusement dans un sourire de confier et l'objet et le sort. C'est alors la main « neutre et innocente » du numéro 5 des Bleus qui s'éleva pour lancer la pièce très haut dans le ciel parisien. La participation de Trésor à cet avant-match s'arrêtera là. Ron Bridges ira lui-même récupérer la pièce et s'enquérir du résultat, favorable au capitaine français, tout comme le match (3-0).

3 Saint-Étienne - Paris-SG

23 décembre 2007. La veille, le froid a déjà eu raison du derby Lens-Lille, reporté sine die. Pour cet ultime match avant la trêve qui oppose les Verts (10es) à un PSG relégable (18e), le thermomètre affiche - 3 °C et une moitié du terrain de Geoffroy-Guichard est gelée, rendant les appuis difficiles. L'arbitre Fredy Fautrel prend la sage décision de procéder au toss dans le vestiaire une heure avant le coup d'envoi. Il évite aux joueurs un épisode statique, ce qui leur offre surtout le temps de changer de crampons. Paris en profitera pour s'imposer (0-1).

4 Colombie-Paraguay

7 juin 2016. Lorsqu'on le convoque, il arrive parfois que le sort refuse de se prononcer. C'est ce qui passa dans cet avant-match de poules de la Copa America du Centenaire organisée aux États-Unis. Étaient réunis ce jour-là au centre du terrain : Heber Lopes, l'arbitre brésilien, polo bleu, short noir, accompagné de ses assesseurs. À sa droite, tout en blanc, James Rodriguez, capitaine des Cafeteros ; à sa gauche, en jaune, Justo Villar, le gardien paraguayen. Lancée dans les airs par M. Lopes d'un geste auguste – du dessus du pouce par une pression sur l'index – la pièce retomba sur le gazon du Rose Bowl de Pasadena. Verdict ? À refaire. Elle s'était immobilisée... sur la tranche. Le second essai fut le bon, récompensant le choix du capitaine paraguayen. Mais c'est bien la Colombie qui l'emportera (2-1).

Rod Mar/Seattlesounders FC/MLS - DR

5 Angleterre-Uruguay

11 juillet 1966. La Coupe du monde déclarée ouverte par la reine Elizabeth II, l'Angleterre entre en scène face à l'Uruguay (0-0). Désigné pour diriger cette première rencontre, M. Istvan Zsolt, arbitre hongrois, réunit au centre du terrain les capitaines Bobby Moore et Horacio Troche. Leur choix effectué, M. Zsolt lance la pièce, la laisse retomber sur la pelouse de Wembley, puis, accompagné des deux capitaines, s'incline pour prendre acte du résultat. M. Zsolt valide le choix du Sud-Américain de changer de côté. Après quoi l'arbitre, au lieu de récupérer la pièce, l'enfonce avec conviction et à plusieurs reprises de son pied droit dans le sol, immortalisant ainsi l'événement.

6 RKC Waalwijk-VVV Venlo

25 janvier 2020. Avant cette rencontre cruciale entre les deux derniers de l'Eredivisie, la Première Division néerlandaise, l'arbitre M. Erwin van der Graaf, a eu l'idée de détendre l'atmosphère en confiant le toss à la mascotte du club, un petit garçon d'environ 5 ans. Dans sa tenue small size du RKC Waalwijk, le petit bonhomme prend son rôle très à cœur, inventant pour l'occasion une nouvelle façon d'effectuer le tirage au sort, en lançant la pièce au ras du gazon et le plus loin possible. La pièce atterrit neuf mètres plus loin, à la limite du rond central. Accompagné dans sa course par Mario Bilate, le capitaine de Waalwijk, le petit supporter s'élance pour aller recueillir le résultat. Après quoi, il s'est empressé de rendre la pièce à l'arbitre. Le môme ne porta pas chance à son équipe, battue (1-2), et finalement reléguée, contrairement à son adversaire du jour.

7 Botev Plovdiv-CSKA Sofia

29 avril 2019. En Bulgarie, on ne plaisante pas avec la tradition des batailles d'œufs à Pâques. L'an dernier, le toss entre le Botev et le CSKA fut organisé à l'aide d'œufs durs peints à la main dans la religion orthodoxe pour célébrer la fête pascale. M. Yordanov tendit un œuf jaune à un capitaine, un rouge à l'autre. Chacun cogna son œuf sur l'autre. La coquille jaune du Botev s'avéra la plus résistante, il remporta le toss et le match (3-2).

8 Strömsgodstet-Lilleström

31 mai 2015. Léger coup de vent ? La faute au soleil qui baignait le Maryenlist Stadion ? Lancer hasardeux ? En tous les cas, le toss effectué cet après-midi-là par Svein Oddvar Moen pour cette rencontre de Tippeligaen (L1 norvégienne) fit son entrée dans le top des bêtisiers. En retombant, la pièce, facétieuse, s'accorda un premier rebond sur le front du capitaine et gardien local, Espen Bugge Pettersen, avant de venir heurter le front de l'arbitre et de finir sa course au sol, obligeant le capitaine adverse à un pas de recul.

9 Arsenal-Paris-SG

29 juillet 2018. L'un des sponsors de l'International Champions Cup, cette compétition aussi amicale que lucrative organisée entre cadors du foot européen l'été, a trouvé la solution pour s'inviter au cœur même du jeu : ce système mondial de paiement par carte bancaire a organisé lui-même le toss ! C'est donc à une mascarade de tirage au sort que furent conviés Mesut Özil et Adrien Rabiot, avec la complicité de l'arbitre singapourien Nathan Chan. Un représentant du sponsor s'invita dans le rond central, proposa aux capitaines de choisir un côté d'une carte bleue, puis lança lui-même la carte dans les airs.

10 Manchester City-Reading féminin

26 octobre 2018. Academy Stadium de Manchester City. Tout est en place pour que David McNamara, arbitre de City-Reading (en Women's Super League) procède au toss. Sauf que ledit arbitre n'a pas sur lui la pièce permettant de faire jouer le sort. Oubliée au vestiaire ! Pressé par les contraintes de diffusion, il se voit dans l'impossibilité de retourner chercher l'objet et prend alors la décision de remplacer le pile ou face par un pierre-feuille-ciseau. Voilà donc les capitaines Steph Houghton (City) et Kirstyn Pearce (Reading) qui, sous le regard de M. McNamara et en rythme, présentent, par deux fois, leur avant-bras poing fermé (pierre), avant d'ouvrir leur choix au terme d'un troisième essai. À ce jeu-là, pierre bat ciseaux, et la capitaine de City remporta le toss. Fin de l'histoire ? Pas vraiment. Le procédé employé par l'arbitre ne fut pas du goût de la Fédération anglaise (FA), qui le suspendit trois semaines.

DR

spécial ambiances

Emportés par la foule

Le public a-t-il vraiment déjà marqué un but ? Influence-t-il la performance des joueurs ou les décisions des arbitres ? Alors que le huis clos va devenir la norme ces prochaines semaines, voire ces prochains mois, *France Football* a voulu mesurer l'impact réel du bruit des tribunes.

Texte **Thierry Marchand** | Photo **Patrick Gherdoussi**/L'Équipe

Ingrédients.
Un stade en fête, comme ici celui de l'Allianz Riviera de Nice en 2013, les cris des supporters, voilà deux éléments essentiels pour pousser les joueurs locaux à se transcender et faire douter les visiteurs.

Ce but-là est né sous X. Et sa paternité légale ne sera jamais reconnue, surtout pas par José Mourinho ou les fans de Chelsea. Il possède pourtant un auteur officiel, l'Espagnol de Liverpool Luis Garcia, mais surtout 42 529 géniteurs, soit la foule d'Anfield en ce 3 mai 2005. Il est unique comme peut l'être une réalisation qui scelle le sort d'une demi-finale de Ligue des champions, mais peut-on vraiment oblitérer d'un sceau officiel un acte dont on douterait de l'authenticité ? « Anfield est un lieu magique », rappelait ironiquement le technicien portugais il y a un an, après la qualification des Reds pour la finale de C1 au terme d'un incroyable retournement de situation au retour (le 7 mai 2019, 4-0, après le 0-3 de l'aller à Barcelone). « C'est une atmosphère unique, où rien n'est impossible puisque même la foule peut marquer des buts que les joueurs ne marquent pas, comme c'est arrivé en 2005. Le tir de Luis Garcia n'avait pas franchi la ligne, le VAR le prouverait aujourd'hui. Ce but, ce sont les tribunes qui l'ont marqué. Ici, elles sont capables de générer des miracles. »

À ces foules, et à leurs capacités de transcendance, on prête bon nombre de vertus. Celle de donner du cœur, si ce n'est un chœur, à un spectacle dont on va bientôt, à grands coups de huis clos, dénaturer le décor et aseptiser l'atmosphère. Celle d'anesthésier (la douleur), aussi, de sublimer (l'ardeur), et même de dénaturer les décisions (des arbitres). Mythe ou réalité ? Quand le tennis se joue dans le silence, pourquoi le football aurait-il besoin du son des tribunes, que certains acteurs assimilent au bruit de fond d'une radio qu'on entend sans écouter ? Et si oui, jusqu'où se niche son influence ?

UN TAUX DE TESTOSTÉRONE PLUS ÉLEVÉ

Au début de ce siècle, une étude de chercheurs de l'université John Moores de Liverpool et de celle de Wolverhampton avait impliqué quarante arbitres placés en cabine lors d'un match entre Liverpool et Leicester. Sur la base d'un modèle de régression logistique, qui consistait à escamoter la résonance des tribunes pour 50 % des hommes en noir, elle avait abouti à ce résultat stupéfiant : les fautes sifflées contre l'équipe évoluant à domicile par les arbitres qui entendaient le bruit de la foule étaient de 16 % inférieures à ceux qui œuvraient dans le silence. Les psychologues appellent cela « l'évitement ».

En parallèle, une autre enquête, plus récente, du département de psychologie de l'université de Newcastle, effectuée sur trente joueurs de clubs de Premier League (pros et stagiaires), a montré que le taux de testostérone et de cortisol

« Le public, c'est comme la vague pour un surfeur : il te porte pour aller plus haut. »

Gervais Martel, ancien président du RC Lens

était plus élevé pour des joueurs évoluant à domicile qu'à l'extérieur. Effet domicile de la foule ? Possible ! Toujours est-il que la conséquence était l'impact supérieur de ces athlètes dans leur investissement physique durant le match. Ce qui ne veut pas dire leur performance.

Il n'est pas nécessaire, comme le montre notre classement des ambiances les plus ébouriffantes, d'être parmi les plus grands clubs du monde pour avoir des tribunes au top. Au contraire. « À Bastia, lors de nos bonnes saisons, l'intégralité des points se faisait à domicile, se souvient Pierre-Yves André, qui évolua dix ans à Furiani (de 1997 à 2001, puis de 2004 à 2010). Quand le stade était plein, notamment en Coupe d'Europe, il pouvait faire peur et mettre une sacrée pression, y compris sur nos épaules. Quand ça n'allait pas bien, il suffisait d'une échauffourée pour le réveiller. Et là, c'était souvent un tsunami d'émotions qui venait des tribunes, même quand il n'y avait que 3 000 personnes. Ça, on le ressentait sur le terrain et ça impactait notre comportement. »

« L'année où on est champions de France, en 1998, le public nous porte toute la saison, poursuit Gervais Martel, l'ancien président emblématique du RC Lens. À Bollaert, on a mis le kop dans la tribune en face de celle des VIP pour qu'ils mesurent l'ambiance. Le public, c'est capital dans une réussite, et c'est même un argument quand on recrute. En 1998, il y avait pour nos joueurs un phénomène de transcendance qui cadrait avec l'enjeu du titre. Le public, c'est comme la vague pour un surfeur : il te porte pour aller plus haut. »

EURO 84, LE CRATÈRE DU VÉLODROME

« Tu ne peux pas ignorer ou négliger l'apport d'une foule dans les données d'un match, reprend Alain Giresse, dont la carrière à Bordeaux, Marseille ou en équipe de France est enrobée d'ambiances sulfureuses. Le public ne marquera jamais un but, mais c'est un atout qui te procure l'excitation, qui te sublime. Ou inversement, qui te tétanise. J'ai vécu les deux lors de la demi-finale de Coupe d'Europe contre la Juve *(NDLR : 1985)*. À l'aller, à Turin, on subit le poids de l'ambiance *(0-3, le 10 avril 1985)*. Au retour, à Bordeaux, le journal *Sud Ouest* avait créé une mobilisation à laquelle la foule a répondu. Il y a eu un investissement du public. Les gens étaient acteurs, plus spectateurs. On l'a senti, et ça nous a aidés à oublier l'ampleur de la tâche et à nous donner une ardeur supplémentaire *(2-0, le 24 avril 1985)*. À Marseille, inversement, j'ai vu des joueurs capituler face à l'hostilité. Là, c'est terrible, car tu deviens une cible, quoi que tu fasses. »

C'est pourtant au Vélodrome que « Gigi » vivra l'un des moments les plus intenses de sa vie de joueur. « France-Portugal *(demi-finales de l'Euro 84, 3-2 a.p., le 23 juin 1984)*, ça dépasse largement, au baromètre de l'intensité, tout ce que j'ai pu connaître. On était dans un cratère. La ferveur marseillaise était une réalité qui reste difficile à traduire. Même à 2-1 pour le Portugal, on s'est toujours senti soutenus. Dans ces moments-là, ça compte énormément. La foule a été un levier psychologique. À Marseille, le public est capable de créer cet environnement, de mettre l'équipe en position de gagner. Toi, tu prépares le match. Eux t'apportent le dernier élément. »

« À Marseille, tu savais que tu pouvais en faire plus au niveau de l'impact physique car c'était plus compliqué pour les arbitres de siffler à cause de la foule », constate Benoît Pedretti, qui évolua un an à l'OM (2004-05) avant d'être transféré à l'OL. « Le public, à domicile, a un rôle évident sur le jeu. Pour l'équipe locale, ça se ressent au niveau de l'intensité, de la vitesse du jeu, mais tout dépend aussi du contexte. À Lyon, on sentait la différence entre Ligue 1 et Ligue des champions. En Coupe d'Europe, le public savait qu'il devait jouer un rôle de douzième homme qu'il n'avait pas forcément besoin de jouer en Championnat. La foule était plus présente, plus supportrice. »

QUAND SIMEONE HARANGUE LE PUBLIC

Supporter, le verbe est sur la table et la nuance induite. Au point de dissocier les tribunes, en France mais pas uniquement, entre ce que le regretté Jacques Crevoisier, décédé le 17 mai dernier, appelait « le bon public », et le reste. Fort de ses deux années passées au laboratoire de psychologie clinique de l'INSEP et de ses recherches, l'ancien adjoint de Gérard Houllier à Liverpool de 2000 à 2005 instillait une notion qualitative de la foule, notamment à Anfield, et introduisit les trois « effets » (renforçateur, rédhibitoire ou neutre) de l'environnement.

« La foule, tu peux soit l'utiliser, soit l'ignorer, soit la faire s'activer, nous expliquait-il quelques jours avant sa disparition. C'est ce que fait, par exemple, Diego Simeone à l'Atletico Madrid quand il gesticule avec ses bras face au public. Le "bon" public possède une âme. Il est connaisseur. Reste que l'euphorie ne se décrète pas, elle se gagne. C'est le joueur qui rythme le match et donne le tempo au public. Mais ça soulève un problème culturel. En Angleterre, un tacle suffit pour déclencher un mouvement du public. Souvent, ce sont des phases arrêtées, comme un corner, ou des actions spectaculaires, comme un tir sur le poteau ou un arrêt de gardien, qui créent des stimuli. Pour qu'il y ait un lien fort entre une équipe et son public, il faut une homogénéité entre l'ADN du club, ce que les supporters attendent et ce que l'équipe produit. Là aussi, c'est une question culturelle. Regardez ce qui s'est passé au début avec Guardiola au Bayern. »

GEOFFROY-GUICHARD SURVOLTÉ PAR L'EUROPE

Souvent réduite au bruit, voire au tumulte, l'influence d'une foule ne doit pourtant pas être linéaire, sous peine d'être diluée, mais plutôt savamment orchestrée. « Les supporters que j'ai connus à Geoffroy-Guichard et ceux d'aujourd'hui n'ont rien à voir. Avant, ça encourageait, maintenant, ça chante, ose Patrick Revelli, qui a vécu quelques moments chauds avec le Saint-Étienne de la grande époque, celui des années 1970. Nous, il y avait des moments de silence quand il ne se passait rien sur le terrain. Dans ces moments-là, j'entendais parfois un mec, derrière le but, dire : "Alors, les

« Avant, ça encourageait, maintenant, ça chante. »

Patrick Revelli, ancien attaquant de l'AS Saint-Étienne

Volcan. Samedi 23 juin 1984, demi-finale de l'Euro, France-Portugal (3-2 a.p.). Michel Platini, suvi de Joël Bats, Jean-François Domergue, Yvon Le Roux, Patrick Battiston, Maxime Bossis, Jean Tigana, Luis Fernandez et Bernard Lacombe, pénètre sur la pelouse du Vélodrome. La FFF avait choisi Marseille pour bénéficier du soutien populaire. Un choix gagnant.

Patrick Boutroux - Alain Landrain/L'Équipe

Ardeur.
Mercredi 24 avril 1985, demi-finales retour de C1, Bordeaux-Juventus Turin (2–0). Ce jour-là, Alain Giresse (au premier plan) et ses coéquipiers girondins (Gernot Rohr, René Girard et Thierry Tusseau, de gauche à droite), avaient toute une ville, toute une région derrière eux. Et les Marine et Blanc avaient fait trembler les futurs champions d'Europe.

Verts, c'est l'heure de la portion ?" Sous-entendu, vous cassez la croute. Pour moi, c'est le scénario du match qui doit dicter la performance des tribunes, comme je l'ai vécu contre Kiev *(quarts de finale retour C1, le 17 mars 1976, 3-0 a.p., 0-2 à l'aller)* ou contre Nantes en Coupe de France *(5-1 a.p, demi-finales retour le 14 juin 1977, 0-3 à l'aller).* Là, le public faisait corps avec l'équipe, parce qu'il savait qu'il avait un rôle à jouer.

« La foule d'un stade, c'est comme la colère : elle t'amène à faire des choses que tu ne ferais pas habituellement. »

Alain Roche, consultant Canal+

À chaque fois qu'on avait des buts à remonter, on le sentait plus présent sur chaque attaque. Contre Kiev ou Split *(5-1 a.p., huitièmes de finale retour de C1, le 6 novembre 1974, 1-4 à l'aller),* il ne nous soutient pas, il nous pousse ! Mais j'insiste : le chef d'orchestre, c'est le joueur. C'est lui qui, par ses tacles, ses dribbles ou sa détermination, dicte la performance des tribunes. »

DES ARBITRES SOUS PRESSION

Des propos corroborés par Alain Roche, consultant Canal+. « C'est dans les matches références qu'on évalue un public. Mais, pour qu'une foule te pousse, il faut qu'elle sente que les joueurs mettent de la volonté et de la conviction. Pour PSG-Real Madrid, en 1993 *(quarts de finale retour de C3, le 18 mars 1993, 4-1, 1-3 à l'aller),* on a pu mesurer l'impact du public sur notre production, mais aussi sur celle de l'adversaire. Ce jour-là, le stade a généré de l'appréhension pour le Real et multiplié l'intensité qu'on mettait dans nos courses. Quand tu es sur le terrain, tu sens des vibrations. Je l'ai vécu plusieurs fois à l'extérieur dans ma carrière avec le PSG ou Bordeaux, à Marseille, au Celtic ou à Milan *(demi-finales retour de C1 1995, le 19 avril, 0-2).* Ce soir-là, quand le Milan AC ouvre le score, le stade tremble. Là, tu éprouves un vrai sentiment d'impuissance. Mais tu peux aussi ressentir la pression d'une foule quand elle est très proche physiquement, comme ça m'est arrivé dans des petits stades, en Coupe de France, par exemple. La foule d'un stade, pour moi, c'est comme la colè-

L'Équipe

« Il y a des erreurs qui peuvent suggérer une intervention de la foule, dans sa contestation ou son hostilité. »

Saïd Ennjimi, ancien arbitre international

re : elle t'amène à faire des choses que tu ne ferais pas habituellement. Elle peut transformer ta personnalité, modifier ton comportement. Et la barrière est parfois ténue. C'est valable pour les joueurs, mais aussi pour les arbitres. À Bastia, une fois, avec Bordeaux, j'ai vu un juge de touche arbitrer trois mètres à l'intérieur du terrain sous la pression du public. »

« Quand tu donnes un coup de sifflet, tu fermes les écoutilles, affirme pourtant l'ancien international du sifflet Saïd Ennjimi. Après, il y a des erreurs commises qui peuvent suggérer une intervention de la foule, dans sa contestation ou son hostilité. Là, ça peut peser sur le moral, en fonction du contexte du match. À Marseille, Saint-Étienne, Nice, le côté supporter est très puissant. À Dortmund, face au mur jaune, tu lèves forcément la tête. Mais tout dépend aussi de l'architecture du stade. »

ACOUSTIQUE ET MONEY TIME

L'acoustique est une partie importante de l'influence d'un stade. Ce n'est pas pour rien que les théâtres antiques étaient conçus pour amplifier le son. La verticalité, l'inclinaison ou la hauteur des tribunes sont des paramètres importants. Si le Parc des Princes ou le stade de Dortmund sont d'incroyables caisses de résonnance, le Bernabeu ou le Camp Nou, en revanche, sont trop hauts ou incurvés, et ne créent pas la même ambiance. Sans parler du fiasco de la rénovation du Vélodrome pour le Mondial 98 dont l'architecte a voulu faire « une fleur ouverte sur la Provence ». Rolland Courbis, consultant RMC Sport s'en souvient parfaitement, lui qui l'appelait « l'enrhumeur », tant le vent s'y engouffrait.

« Ça change tout d'avoir une enceinte adaptée à l'ambiance que tu veux créer, note l'entraîneur de l'OM d'alors. Une bonne résonance amplifie la communion avec l'équipe, c'est incontestable. Si tu transposes l'architecture du Parc des Princes à Marseille, ça devient fantastique. Après, je me souviens du 5-4 *(OM-Montpellier, le 22 août 1998, 3e journée de Ligue 1)*. Le renversement, on l'a fait dans un stade où la moitié de ce fameux public marseillais était partie à la mi-temps *(à 4-0 pour Montpellier)*. En revanche, ceux qui sont restés nous ont filé un vrai coup de main. Là, on avait vraiment l'impression d'être douze. Il y a des endroits où le public est plus important que d'autres. C'est pour cela que certains clubs peuvent, à juste titre, être contents que le Championnat se soit arrêté pour ne pas subir le handicap des huis clos. Je pense à Rennes, par exemple, qui était porté par son public cette saison. Ce n'est pas un hasard si, lors des quatre derniers mois, cette équipe-là a gagné de nombreux matches *(dans l'ordre chronologique contre Saint-Étienne [2-1], Bordeaux [1-0], Nantes,[3-2] et Nîmes [2-1])* dans les dernières secondes. »

« La culture du money time appartient au public, disait encore Jacques Crevoisier. C'est sans doute le moment où, psychologiquement, la foule est la plus influente. » « Mais aujourd'hui, il y a deux autres facteurs qui agissent sur le comportement des acteurs, joueurs ou arbitres, autant que la foule, conclut Alain Roche. Ce sont les réseaux sociaux et l'institution que représente le club. On peut parler de la perte de maîtrise du PSG à Barcelone il y a trois ans, sous le poids des décisions arbitrales davantage que du public. Mais, dans combien d'endroits cette remontada se serait-elle produite ? Il est des foules invisibles qui peuvent être aussi terribles que celle d'un stade. » **T. M.**

Spectacles. Fumigènes au Parc des Princes (en haut), ballet d'écharpes au Stade-Vélodrome, peu importe l'animation, l'essentiel est de pousser ses favoris.

Alexis Réau/L'Équipe - Richard Martin/L'Équipe

Froideur.
Dans le Borussia-Park, comme dans tous les stades de Bundesliga, les rencontres se déroulent à huis clos. Et, à Mönchengladbach, les tribunes ne sont garnies que des photos des supporters. Un football aseptisé dont ne veulent pas les fans.

Quand les **ultras** changent de tribune

spécial ambiances

En France comme en Europe, les groupes ultras sont largement opposés aux huis clos et le font savoir. Une position qui traduit aussi leur rejet du foot business.

Texte **Dave Appadoo**, avec **Alexis Menuge** et **Valentin Pauluzzi**

Christian Verheyen/Borussia Mönchengladbach via Getty Images

C'est peu dire que la Covid-19 aura mis un beau bazar. Un temps, la gravité de la situation et la décence due aux victimes ont imposé une forme de retenue, mais, désormais, tout le monde y va de son combat. Ainsi, il y a trois semaines, plus de 300 groupes ultras européens ont cosigné un communiqué pour marquer leur opposition à la reprise des Championnats tant que les conditions sanitaires ne permettront pas aux supporters de retourner au stade. « Nous sommes fermement convaincus que retourner au stade servirait exclusivement les intérêts économiques [...], peut-on y lire. Pour autant, nous appelons fermement les organes compétents à continuer de suspendre les compétitions footballistiques tant qu'aller au stade ne sera pas redevenu une habitude sans risque pour la santé publique. »

L'initiative est partie d'Italie, où près de 200 groupes ont signé le texte, une forme de logique au sein de la mère patrie du mouvement ultra en Europe et particulièrement touchée par la crise du coronavirus. « Nous voulons la suspension, car, dans ces conditions anormales, ce n'est pas du football, nous explique Franco, responsable de la Curva Nord de l'Inter Milan. Et puis, pourquoi faire respecter la distanciation sociale sur les bancs de touche alors qu'il y a des contacts physiques sur le terrain ? Tout est un peu réprimé, c'est de l'anti-football. » Le mot est lâché : le huis clos serait une négation du football. Pourtant, la Bundesliga a redémarré dans des enceintes vides et la Liga s'apprête à en faire autant, en attendant peut-être la Serie A et la Premier League. Problème : cela risque de durer plusieurs mois, voire toute la saison prochaine, comme le laissent entendre les prévisions et pronostics des différentes instances.

MÊME SI ÇA DURE UN AN...

Une perspective inacceptable pour l'Association nationale des supporters (ANS), qui représente les ultras français, comme nous le dit Marc, son porte-parole. « On a bien compris depuis quelques années que les instances et les autorités envisagent régulièrement le sport sans supporter, vu le nombre de huis clos prononcés, les interdictions de déplacements, les horaires de certains matches en semaine, etc. Donc, à travers ce communiqué, c'est aussi une vision du football qui est réaffirmée, où les supporters doivent faire partie intégrante de la reprise, même si elle doit se faire plus tard. Or, on voit bien que ce qui prime c'est l'intérêt des télévisions. » En fait, si l'ANS est aussi remontée, c'est que le mouvement ultra français avait initié la première pétition, mi-avril, comme nous le rappelle Loïc, des Ultra Boys 90 de Strasbourg. « Nous sommes prêts à ce qu'il n'y ait pas de match toute la saison prochaine si on ne peut pas faire revenir les supporters au stade. Tout simplement parce que ça fait partie du foot. Les supporters ne sont pas juste une variable d'ajustement. La preuve, pas mal de clubs surfent sur l'image de leurs fans, comme Liverpool, Saint-Étienne, Lens, Dortmund... Cela fait partie de la valorisation commerciale d'un club. » Cette position unitaire des groupes ultras a de quoi surprendre le profane qui n'entend guère parler de ces mouvements qu'à travers des prises de positions plutôt identitaires. « Ce n'est pas si étonnant, ni nouveau, rectifie Nicolas Hourcade, sociologue et spécialiste des supporters. Les groupes ultras sont souvent en relations, soit amicales, soit à travers des fédérations nationales comme en France (ANS), ou à travers la Fédération des supporters européens, Football Supporters Europe. Ce qui est inédit, c'est qu'ils arrivent à s'accorder sur un texte. »

> « Le foot moderne est destiné à faire faillite. »
>
> Diego, leader des Ultras Brescia 1911

« UN FOOTBALL DE HONTE »

Et le sociologue d'en profiter pour définir davantage la mouvance ultra. « Ce sont des groupes très structurés, très impliqués dans le soutien de leur équipe, tout en revendiquant un regard critique sur les choix de leur club. Ils ont une autonomie de pensée. Depuis les années 2000, et plus encore ces dernières années, les ultras se sont positionnés comme les défenseurs d'un football populaire contre le football business qui se couperait des valeurs et de ses acteurs historiques. » Une analyse confirmée par le ton très virulent de la pétition des ultras français. « Le football "coûte que coûte" est un football de honte, qui n'aura aucun lendemain », avant de dénoncer ce qui est devenu à leurs yeux « un programme télévisuel qui a cru pouvoir se passer de stades pleins, mais qui ne peut surtout pas se passer de l'argent des diffuseurs ». Un constat partagé de l'autre côté des Alpes par Mirko, des North Side Chievo : « On tente de redémarrer seulement pour des intérêts économiques liés aux télévisions payantes. Et, comme toujours, les supporters n'ont ni de droit ni de respect. »

UNE OCCASION POUR RÉFORMER

Si les ultras européens portent de manière aussi concertée leur position, c'est que chacun a conscience qu'il s'agit d'une occasion de remettre en cause le modèle économique et culturel du football actuel, comme le reconnaît Thomas Kessen, porte-parole d'Unsere Kurve (Notre Kop), la principale association de supporters allemands. « Avec les matches à huis clos, on fait comme si rien ne s'était passé. C'est tout le système lié au foot qui est malade. Ce n'est pas normal que 13 des 36 clubs professionnels soient menacés de faillite au bout de quelques semaines sans match. » Un avis largement partagé en Italie, comme nous le confirme Diego, leader des Ultras Brescia 1911 : « Le foot moderne est destiné à faire faillite, les comptes de plus en plus dans le rouge le démontrent. Si nous ne saisissons pas cette occasion pour revoir tout le fonctionnement, le problème se représentera très vite et il n'y aura plus de solution. » Nicolas Hourcade tempère cependant ceux qui imaginent renverser le système : « Au sein même de la mouvance ultra, une frange veut bien que le foot puisse reprendre quelques temps à huis clos quand d'autres sont prêts à ce qu'il n'y ait pas de foot du tout pendant un an s'il le faut. » Mais Loïc le Strasbourgeois veut malgré tout croire que les cartes seront rebattues : « En Allemagne, ils mettent des photos de supporters et des cris d'ambiance. Mais personne ne pourra faire comme si nous, les supporters, n'existions pas. »

L'exception espagnole

Un communiqué, un seul dans tout le pays, émanant d'un groupe de supporters de Numancia (Deuxième Division), pour exprimer une opposition au retour du Championnat. Pour le reste, les « aficionados » espagnols n'attendent qu'une chose, que le ballon roule à nouveau sur les terrains (sûrement à partir du vendredi 12 juin). Et pour eux, le huis clos n'est pas rédhibitoire. D'autant qu'ils sont conscients que l'annulation de la fin de la saison 2019-20 (11 journées à disputer) aurait des conséquences dramatiques sur l'économie des clubs et même du pays où le football représente 1,37 point de PIB. « Le football est passé au second plan au début de la pandémie, mais les choses commencent à s'arranger et je sens un immense désir chez tout le monde de revoir des matches, explique Vicente Bano, président de la Pena madridista de Ceuti (groupe officiel de fans du Real dans la région de Murcie). On en a tous besoin après deux mois d'enfermement. Le retour de la Liga est un nouveau pas vers la reprise d'une vie normale. » Il est important de noter que les groupes ultras, qui ne se sont pas prononcés sur le sujet, sont très mal vus en Espagne et que ce sont les penas qui représentent vraiment les supporters des différents clubs.

Frédéric Hermel

Angleterre
Silence, on joue !

Spécial ambiances

Autrefois réputés pour leurs ambiances et leurs chants, les stades anglais se sont assoupis au fil des années. Au point que certains clubs de Premier League entendent désormais agir pour réveiller les fans. Texte **Philippe Auclair**, à Londres

Le football coûte désormais trop cher pour qu'on le maltraite. Quand une place à Stamford Bridge se vend au même prix qu'un siège à l'orchestre dans un théâtre de la West End, n'est-il pas normal qu'on se taise pendant la performance ? On en veut pour son argent. On fait les difficiles. On chipote avec les quatre grains de caviar semés dans son entrée à 35 €. On n'est plus un fan, mais un client.

Le paradoxe est que ce client, ce qu'il réclame, ce n'est pas seulement des buts ou une victoire, c'est une « expérience ». Les clubs eux-mêmes usent de ce langage, eux pour qui un nom et un écusson plus que centenaires sont devenus des marques déposées qu'il faut savoir promouvoir et protéger. Or, cette « expérience », qu'est-elle sans la fameuse « ambiance », sans le frisson que fait courir sur la peau le son de dizaines de milliers de voix chantant à pleine gorge, sans le léger parfum de danger qu'on ressent quand on entend les ennemis entonner leurs chants à eux, qu'on y répond, et que le stade explose ? Cette « expérience », c'est aussi ce que recherchent les visiteurs venus d'ailleurs, de France, de Norvège ou de Corée du Sud, en quête de cet animal exotique qu'est le football anglais et entendent en avoir pour leurs euros, leurs krone et leurs won, et sont furax lorsqu'ils reviennent bredouilles de leur périple. Ces touristes du ballon sont près d'un million chaque saison, soit 7 % du public des stades de Premier League. Ce n'est pas leur faire injure que de dire, quelle que soit la sincérité de leur attachement au foot anglais, qu'ils n'ajoutent pas nécessairement à la dramaturgie, encore que ce ne soit pas leur faute si les 93 % restants se regardent trop souvent les uns les autres comme pour se dire, « bon, vas-y ! », et sortent du stade en se plaignant que, décidément, ce n'est plus ce que c'était dans le mythique « avant », alors qu'eux-mêmes sont restés plantés dans leurs sièges, muets la plupart du temps.

Les touristes du ballon représentent 7 % du public de la Premier League.

DES SPECTATEURS EMBOURGEOISÉS

Les critères de référence ont beau être des plus subjectifs, personne ne nie que ce soit le cas en Angleterre, que cela pose problème, au point que même en cette période de pandémie, on songe aux moyens d'y remédier pour « après », de la réduction du prix des places à l'appui de la technologie pour faire monter la température dans ces chaudrons devenus réfrigérateurs. La première explication est toujours la même : l'argent a tout changé. Le football s'est enrichi, ses spectateurs se sont embourgeoisés. Et l'explication tient. Si les prix des billets et des abonnements s'est stabilisé depuis la saison 2012-13, qui marqua un pic en la matière, et a même baissé pour certaines catégories de spectateurs dans des clubs comme Everton, le mal avait été fait plus tôt. Tout abonné le sait : le football est aussi une habitude. Et, comme ces fidèles qui commencent par sécher la messe une fois de temps en temps et finissent par oublier le chemin de l'église, les fans, sans perdre tout à

Alain Mounic/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe - Frédéric Porcu/L'Équipe

Business.
En Angleterre, le spectateur est devenu un client ou un touriste du ballon rond que ce soit à Wembley lors du Community Shield 2017 entre Arsenal et Chelsea , à Old Trafford, l'antre de Manchester United (en bas, à gauche) ou encore à Tottenham (ci-dessous).

Le feu sacré est entretenu par les promus, comme Norwich ou Sheffield United.

fait la foi, ne l'entretiennent plus aussi soigneusement qu'autrefois, sans distinction de chapelle : le public de Bournemouth ne vibre pas davantage que celui d'Arsenal. Goodison Park (Everton), stade on ne peut plus populaire d'un club des plus généreux avec ses supporters les plus défavorisés, est souvent tout aussi muet que l'Etihad (Manchester City), triste référence en la matière. Le feu sacré est bien entretenu par les promus – Carrow Road (Norwich) et Bramall Lane (Sheffield United) en ont encore été la preuve en cette saison tronquée – mais il baisse au fil du temps passé dans l'élite. Burnley, par exemple, ne brûle plus tout à fait pareillement depuis que le club est devenu un habitué de l'élite.

PLUS DE MONDE, MOINS DE BRUIT

La pression financière exercée par la Premier League sur sa base de supporters pendant ses vingt premières années d'existence fut si forte que beaucoup d'entre eux lâchèrent prise. C'est ainsi que le prix de l'abonnement le moins cher à Arsenal passa de 60 £ en 1991-92, dernière saison d'avant le big bang de la Premier League, à 725 £ en 2011-12, soit une augmentation de 1108 % qui n'est en rien expliquée par le rythme de l'inflation pendant les deux décennies qui s'étaient écoulées. Si seul l'indice du coût de la vie de la Banque d'Angleterre avait été pris en considération, le season ticket des Gunners aurait dû coûter 106,32 £ très exactement, soit environ un septième de son prix au bout du compte. Ce qui vaut pour Arsenal vaut pour tous les autres, au passage, puisque durant le même laps de temps, le prix de l'abonnement le plus abordable à Anfield avait lui aussi augmenté de plus de 1 000 %.

Le paradoxe est que, dans le même temps, le nombre de spectateurs présents dans les stades n'a cessé de croître, jusqu'au moment où le taux de remplissage a excédé 95 %, et un plafond

Retour.
Pour retrouver la ferveur, les tribunes debout, comme ici les fans de Liverpool à Wembley le 10 mai 1978 avant la finale de C1 contre Bruges, vont faire leur réapparition dans les enceintes anglaises.

infranchissable a donc été atteint. Mais ces spectateurs ne sont plus les mêmes ; ils se bagarrent moins dans les tribunes, mais sont aussi bien plus silencieux. En 1992-93, le match qui attira le plus de spectateurs lors de la première journée de la toute nouvelle Premier League fut Sheffield United-Manchester United, avec 28 070 personnes présentes à Bramall Lane, une assistance qui ferait aujourd'hui pitié, quand quinze des vingt pensionnaires actuels du Championnat ont des affluences moyennes supérieures. Imaginez qu'ils n'étaient que 3 039 à Plough Lane pour voir Wimbledon se faire battre 1-3 par Everton le 26 janvier 1993, soit presque 1 500 de moins que l'affluence moyenne en League Two (Quatrième Division) la saison passée. Et pourtant, à écouter les anciens, les terraces d'antan, plus clairsemées, vibraient autrement que les publics policés du XXIe siècle.

UN DOUZIÈME HOMME VIEILLISSANT

Ce public, s'il s'est diversifié pour ce qui est du sexe et des origines sociales et ethniques, a vieilli. Alors que plusieurs enquêtes ont indiqué que l'intérêt pour la Premier League était au plus vif parmi les 25-34 ans, l'âge moyen des abonnés est bien plus avancé et n'a cessé de croître au fil des ans, comme si les supporters de la première heure avaient vieilli avec leurs clubs. Il était de 35 ans en 1995, il est passé à plus de 40 aujourd'hui – 41 selon un rapport de la Premier League publié en 2015, 44 selon une autre étude réalisée un peu plus tôt. Les « jeunes adultes », entendre par là les 18-24 ans, ne représentent que 4 % de la clientèle de la PL. La raison se devine aisément. Un sondage opéré en 2017 par la BBC auprès de cette catégorie d'âge indiquait que 82 % d'entre eux n'allaient plus au stade parce que les billets étaient trop chers. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le salaire horaire minimal au Royaume-Uni pour les moins de 18 ans est de 5,10 €, pour les 18-20 ans de 7,20 € et pour les 20-24 ans de 9,20 €, et que cette disparité dans les revenus n'est la plupart du temps pas encore reflétée dans les tarifs pratiqués par les clubs, même si la PL s'inquiète de ce vieillissement et si plusieurs de ses clubs modulent désormais leurs tarifs pour refléter cette réalité sociale.

Manchester United a déposé une demande officielle de 1500 places debout.

Un public plus âgé, qui se recrute de plus en plus hors de la « working class » (laquelle ne constitue plus que 9 % des habitués de la Premier League selon une autre enquête), dans lequel les purs spectateurs – non partisans – sont de plus en plus nombreux, tout cela se combine pour créer un environnement dans lequel le fameux douzième homme n'a pas seulement gagné en confort, mais aussi en passivité. Rendons cependant cette grâce à la Premier League qu'elle s'en est rendu compte, et pas seulement parce que la passion de ses foules est aussi un argument de vente.

SECTIONS CHANTANTES ET MUSIQUES DE BUT

Voilà pourquoi elle entend aller au-delà du gel ou de la diminution du prix des billets et des abonnements, dont l'impact du coronavirus ne

L'Équipe

fera que renforcer l'importance. Quelques clubs, dont Arsenal et Manchester United, ont ainsi encouragé la création de « sections chantantes » dans leurs stades, ce qui a provoqué quelques moqueries, mais n'est pas si idiot que cela dans un pays qui n'a presque aucune culture ultra et ignore tout de ce que c'est qu'un tifo, hormis les images captées d'autres championnats. D'autres sont allés plus loin, comme Tottenham, qui diffusait sur la sono de Wembley des enregistrements de tambours pour secouer la torpeur du public lors de son exil au stade national (Tottenham qu'on a aussi soupçonné, sans apporter de preuve irréfutable, de jouer des Come On You Spurs pré-enregistrés dans sa toute nouvelle arène). Les écrans géants de l'Emirates affichent COME ON ARSENAL à chaque corner, et peut-être ne vaut-il mieux pas parler des « musiques de but » qui noient les célébrations des fans à coups de décibels, tout comme la FA, elle seule sait pourquoi, couvre désormais les encouragements des supporters par une explosion de musique avant le coup d'envoi de la finale de la Cup, ce qui a pour effet de faire taire tout le monde.

LE RETOUR DES « TERRACES »

D'autres initiatives se sont montrées plus heureuses, notamment en faveur des supporters d'équipes en déplacement qu'on traite bien mieux, à tous points de vue, que partout ailleurs en Europe *(voir entretien avec Kevin Miles, ci-contre)*, et qui continuent de donner aux matches de Premier League un parfum spécifique et bien anglais celui-là. Ils sont les indispensables « metteurs d'ambiance » dont la Premier League s'est rendu compte à temps qu'elle ne pouvait se passer. Enfin, le retour des *terraces*, amorcé au Celtic Park chez les voisins écossais, puis poursuivi dans les divisions inférieures du football anglais, à Shrewsbury Town, Wycombe Wanderers et Oxford United, est pour très bientôt dans l'élite. Des essais concluants dans ces trois clubs ont prouvé que l'absence de sièges était en fait un facteur positif en termes de sécurité, comme il l'est en termes d'atmosphère. Wolverhampton a été le premier club de l'élite à embrayer, après que 97 % (!) de ses supporters s'étaient déclarés en faveur du safe standing et, au mois de février, Manchester United a déposé une demande d'autorisation officielle de 1500 places debout à Old Trafford. Ne manque plus que le blanc-seing du Parlement et du gouvernement pour amorcer le retour des terraces. Leur soutien semble acquis, même si la nécessité de maintenir les distances de sécurité dans le contexte de la Covid-19 retardera sans nul doute l'adoption de cette nouvelle loi. Il est vrai que les fans auront tellement faim de ballon quand on les laissera reprendre leurs places au stade que, debout ou assis, il est peu probable qu'on entende la différence. **Ph. A.**

Kevin Miles « L'ambiance, c'est d'abord les supporters qui se déplacent »

Selon le directeur exécutif de la Football Supporters Federation, 500 000 membres en Angleterre et au pays de Galles, il faut prêter attention aux fans qui suivent leur équipe à l'extérieur.

« L'atmosphère s'est-elle vraiment dégradée dans les stades anglais ?

Il ne faut pas s'imaginer que tout était formidable avant. Beaucoup de stades étaient dans un état lamentable. Nous étions trempés par la pluie. Et quand c'était le cas, l'ambiance était assez proche de ce qu'on voit aujourd'hui dans les matches qui se jouent à huis clos ! Mais la nostalgie est bien réelle parmi les supporters qui se souviennent d'un autre football, et on ne peut pas leur donner tort. C'est le produit d'une combinaison de facteurs, comme l'obligation des places assises, ou la gentrification du public qui a accompagné une hausse plutôt brutale du prix des billets. Beaucoup de ceux dont dépendait l'ambiance dans le stade – les jeunes issus de la working class – n'ont plus eu les moyens d'y aller.

Ou de se déplacer avec leur club…

C'est crucial. L'ambiance est d'abord créée par les supporters qui se déplacent, et c'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons mené notre campagne Twenty Is Plenty *(Vingt livres, ça suffit)*. Nous avons pu montrer à la Premier League qu'ils apportaient une plus-value pour les diffuseurs, et combien ils étaient importants pour créer de l'atmosphère dans un stade. Pas seulement par eux-mêmes, d'ailleurs : les away fans, en provoquant les home fans, obligent ceux-là à se réveiller. J'utilise souvent cette expression : ils sont la distillation de l'essence du football anglais. Ils sont les plus passionnés, par définition. Mais la Premier League les a trop longtemps oubliés.

De quelle façon ?

On a changé les heures de coup d'envoi*. Or, aller à un match le samedi après-midi ou le lundi soir, quand il faut faire des centaines de kilomètres la nuit pour revenir chez soi, ce n'est pas la même chose. La hausse du prix des billets a découragé beaucoup de supporters qui avaient pris l'habitude de se déplacer. Même lorsque les stades ont commencé à se remplir à 90 % ou plus, les sections réservées aux away fans, elles, se vidaient. L'ambiance s'est dégradée. Il y avait donc un argument purement économique en faveur d'un changement de tarification, et nous avons eu gain de cause**.

Quelles mesures préconisez-vous pour inverser la tendance ?

Certaines sont maintenant en place, comme la nouvelle règle de la Premier League selon laquelle les supporters en déplacement sont placés au bord de la pelouse, et plus en haut des gradins où le bruit qu'ils faisaient se perdait dans les nuages. L'introduction de tribunes debout, aussi. Et offrir des prix plus généreux aux jeunes qui sortent de la catégorie "moins de 18 ans" pile au moment où leurs parents ne paient plus pour eux et où ils commencent à gagner – mal – leur vie. Tout cela, mis ensemble, ne pourra qu'améliorer l'ambiance que nous avons dans nos stades. » **Ph. A.**

** Neuf des onze matches programmés lors du premier week-end de la saison 1992-93 de Premier League (vingt-deux clubs dans l'élite) se jouèrent à 15 heures le samedi, contre trois sur dix lors de la dernière journée complète de la saison 2019-20, fin février.*

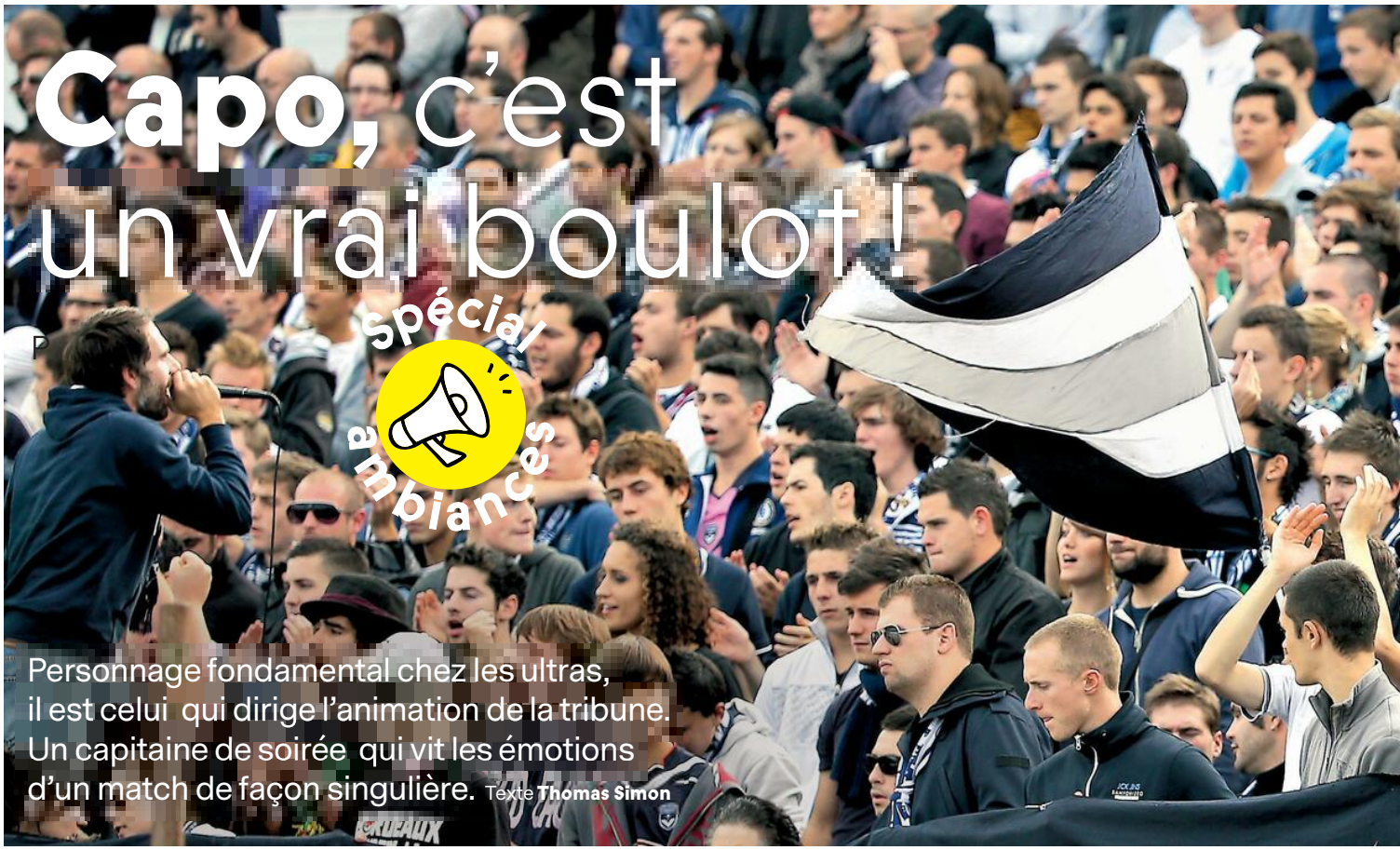
*** En Premier League, le prix maximal des tickets vendus aux supporters des équipes en déplacement ne peut dépasser 30£ (34 €) depuis le début de la saison 2016-17.*

Raréfaction. Accompagner son équipe, comme ici les supporters d'Arsenal, n'est plus en vogue outre-Manche pour des raisons économiques mais aussi en raison d'un calendrier établi avant tout pour les diffuseurs.

DR - Allott Warren/L'Équipe - DR

Capo, c'est un vrai boulot !

spécial ambiances



Personnage fondamental chez les ultras, il est celui qui dirige l'animation de la tribune. Un capitaine de soirée qui vit les émotions d'un match de façon singulière. Texte **Thomas Simon**

Tout se joue derrière lui, tout se ressent devant eux. Le capo (le chef) tourne le dos au jeu, qu'il discerne et saisit dans les yeux, les gestes et les vibrations sonores des autres, des siens qui lui font face. « Le match, je le vois et le vis pleinement, mais différemment, dans le regard, les réactions et les attitudes des gens. Ce sont d'autres sensations, d'autres émotions, et un vrai kif. J'y pense, j'en parle, et j'ai des petits frissons dans le ventre », relate Romain Mabille, président et « encore régulièrement » capo du Collectif Ultras Paris (CUP). « Je tourne la tête de temps en temps et, au Parc, j'ai un écran juste à ma droite donc je peux tricher mais, sur certains matches, je suis incapable de dire si on a bien joué ou qui a fait quoi. Mais ce n'est pas frustrant. Ce qui me frustre, c'est d'aller dans un stade et de ne pas vivre la rencontre comme j'en ai l'habitude. Je suis allé voir un match de l'équipe de France, je suis parti à la mi-temps. Non, vraiment, quand je vois la tribune devant moi exploser… Je suis chanceux. »

UN PLAN ET DE L'IMPRO

Ces instantanés n'appartiennent qu'à lui, qu'à eux, tous ceux qui dans les virages de France et d'ailleurs, mégaphone ou micro en main, se tiennent haut perché devant leurs semblables acquis à leur club et à leur cause. Un capo, c'est une voix qui (sup)porte. « C'est une mission qu'on te confie, il faut en prendre pleinement conscience », assure Romain Manci, qui a endossé ce rôle chez les Ultramarines Bordeaux (UB87) en janvier 1997, à seulement 16 ans et demi. « Juste après l'annonce des équipes, je prends la parole, détaille Mabille. C'est un peu la causerie d'avant-match du coach… Mon rôle est de les motiver pour qu'ils chantent le plus fort possible, qu'ils fassent les meilleurs tifos et poussent les joueurs, mais aussi les cadrer, revoir des petits détails qui n'ont pas fonctionné. Selon le contexte, je peux avoir un discours positif ou revendicatif. Avec les autres capos *(NDLR : capi si on veut respecter le pluriel italien)*, on établit une stratégie avec certains repères, des chants qu'on lance une fois par mi-temps, certains plus entraînants, d'autres plus explosifs. C'est un mélange de chants calés et de freestyle, d'improvisation, car les matches sont toujours différents. »

Le fil conducteur est similaire pour le capo bordelais. « Il y a toujours des rituels : l'hymne du Virage Sud quand la rencontre démarre, le chant que tu lances après un but. Ensuite, c'est selon le déroulement du match. Tu sens si tu dois mettre la pression, pousser les joueurs, leur faire comprendre que c'est maintenant qu'il faut marquer, ou alors s'il faut les réveiller, tu vas chercher de la puissance vocale. Mais tu peux aussi créer la ferveur, même s'il ne se passe rien sur le terrain, faire durer le chant. » Et les festivités. « On se fait des gestes entre capos, avec les tambours aussi, il faut une vraie communication, c'est important, estime Mabille. On doit éviter que ça parte dans tous les sens, que ça siffle, que ça se prenne la tête avec d'autres supporters, que ça suive un peu trop le match. Car, à la fin, si l'ambiance n'a pas été terrible, pour moi, c'est la faute des capos en premier lieu. »

LEADER OU CHEF D'ORCHESTRE

Un capo, c'est aussi une attitude, qui attire l'attention et fascine. Quand ils se dressent devant leur tribune, sur un échafaudage ou un podium, Mabille et Manci, qui se disent tous les deux d'un naturel discret, se transforment et deviennent « quelqu'un d'autre ». « Un leader, forcément », assure le premier. « Un chef d'orchestre, préfère le second. Mais bien sûr, il faut avoir l'âme d'un meneur. Un bon capo est un mec avec de la prestance, en capacité de fédérer. Il y a tout un travail de gestion et de motivation des troupes, sans être trop hard au micro quand tu parles aux gens. Il faut qu'ils se retrouvent en toi pour te suivre et participer. » « Il suffit de nous regarder pour voir qu'on a des choses en commun, enchaîne le représentant du CUP. Mais il n'y a pas de règle, ni de définition de ce que doit être un capo. » Pas même sur la tenue à adopter. « Je ne suis pas torse nu si c'est la question », sourit le membre des UB87. « C'est vrai, on l'est souvent, reconnaît

Nicolas Luttiau/L'Équipe

Figure.
Romain Manci (micro en main à l'extrême gauche) anime le Virage Sud bordelais depuis janvier 1997.

Mabille. Moi, j'ai toujours une écharpe, c'est la base. Ensuite, un maillot du club aux couleurs historiques ou un tee-shirt du collectif. Je représente l'image du groupe, donc je dois transmettre le message de la tribune, pas des choses personnelles, et montrer l'exemple. »
Le capo observe, décrypte son environnement et celui de son club, pour adapter son comportement. « Le fait de supporter une équipe qui gagne souvent a totalement changé ma façon d'être capo, explique Mabille. Je trouve que le public du Parc est en train de s'embourgeoiser. Avant, il fallait motiver les gens à relever la tête dans la défaite. Là, on doit les pousser à être festifs, c'est différent. Quand tu gagnes 4-0 et que, limite, les gens ne fêtent plus les buts, que la tribune est un peu amorphe, ça me rend fou. Il m'arrive souvent de pousser des coups de gueule au micro, du genre : "Réveillez-vous, c'est de la merde." Ma vision est un peu professionnelle mais si t'es dans cette tribune-là, tu sais pourquoi : chanter, participer, avoir la même implication qu'on demande aux joueurs sur le terrain. »

LONGUÉPÉE DANS LE TGV ET LE DILEMME NEYMAR

Car le véritable intérêt est ailleurs.
« Représenter une ville, un club, une identité, des couleurs, la tribune, le mouvement et aussi prendre du plaisir, appuie Manci.

« Un capo doit être le reflet de sa tribune, savoir comment elle va réagir. »
Romain Mabille,
Collectif Ultras Paris

Je n'aime pas trop la fan expérience, je parle plutôt de fan attitude. Quand je sens le match acquis, mon rôle est d'élargir l'ambiance, de faire participer le stade entier. »
Lui n'est « pas très fan » des dérapages verbaux – « qu'on puisse dire que des chants d'insultes sont plus puissants que des chants pour l'équipe, ça m'emmerde » – et préfère les sourires dans les sorties de route autorisées.
« On peut être comique. Comme lorsqu'on chantait au gardien stéphanois Jérémie Janot : "Si t'es sympa, laisse marquer Ben Khalfallah." C'était un délire de Laurent *(Perpigna)*, un autre meneur, plus important que moi. Comme lorsqu'il a lancé un chant sur Longuépée *("Tu commences à nous gonfler, on va t'mettre dans l'TGV...")* qui a fait marrer. »
Mais si tout semble permis, « tu ne peux pas lancer n'importe quoi n'importe quand, explique Mabille. La tribune pourrait ne pas réagir et ça ferait un flop. Prenons l'exemple de Neymar qui met un but. C'est impossible de lancer le chant pour lui. Même si la moitié lui a pardonné, il y a le risque qu'une autre partie le siffle ou ne comprenne pas. Un capo doit être le reflet de sa tribune, et pour ça il doit la connaître, savoir comment elle va réagir. » Car certains choix sont importants.
« Quand tout va bien, capo, t'es le chef, le meilleur, c'est beau, conclut la figure de proue du CUP. Mais si tu fais un truc qui ne va pas, on te lâche et tu ne reprends jamais le micro ou le mégaphone. Tu n'as pas le droit à l'erreur. Pour porter une tribune derrière toi, il faut une vraie légitimité. Un bon capo, sa tribune le kiffe, elle est derrière lui. » Et il est face à elle.

Le top 30 des stades les plus chauds du monde

Pour une fois, ce ne sont pas les joueurs que l'on note, mais leurs supporters. Ceux qui crient, chantent et encouragent. *FF* a établi le classement des enceintes les plus vibrantes de la planète.

Texte **Patrick Sowden,** avec **Thierry Marchand** et **Florent Torchut**

Un stade chaud est un lieu où l'on ressent mille émotions, parfois contradictoires entre le plaisir d'être là, au milieu des autres, et la crainte de cette foule passionnée donc excessive, entre le bruit qui vous agresse et les chants qui vous emportent, entre un chambrage drôle de l'adversaire et des insultes qu'on aimerait ne pas avoir entendues. Il n'y a pas d'instrument de mesure des émotions, un stade est juste une expérience, une parenthèse de vie. En retenir trente, les classer, c'est choisir, c'est écarter arbitrairement des fans méritants qui crieront à l'injustice. Un stade chaud est un lieu qui vibre en toute occasion, pas seulement lorsque le cador ou l'autre équipe de la ville vient le visiter, même si les derbys ont toujours une saveur particulière. Un stade chaud, ça ne s'embrase pas seulement pour une place en finale, ça pousse quand son équipe peine. Un stade chaud, ce n'est pas une salle de spectacle à ciel ouvert où on applaudit du bout des doigts et la bouche pincée. Doit-on s'indigner de ne pas trouver dans ce top 30 les géants que sont le Real ou le Barça ? Arsenal ou Manchester United ? À vouloir rentabiliser chaque composante du club, on étouffe la flamme. La Premier League a perdu de sa passion en faisant du spectacle foot un happening pour public aisé. La sociologie des tribunes a beaucoup changé ces dernières années, les stades aussi. West Ham a perdu en émotion en quittant Upton Park pour le stade Olympique, Arsenal en optant pour l'Emirates, l'Atletico Madrid en abandonnant Vicente Calderon et on pourrait multiplier les exemples. L'architecture même du stade (foot ou omnisports) joue aussi son rôle. On a essayé, par ailleurs, de respecter un équilibre géographique. On aurait pu, sans que cela soit scandaleux, ajouter un quatrième club argentin, voire davantage, un quatrième turc voire davantage, d'autres représentants grecs, tant la passion pour le ballon rond dans certains pays frappe les esprits. Alors, désolé pour les habitués de Bollaert ou de la bouilloire du TP Mazembe, pour les fidèles des chaudrons moins médiatiques mais pas moins brûlants, désolé pour les absents. **P. S.**

Alex Martin/L'Équipe

Notre classement

1. **Bombonera,** Boca Juniors (**Argentine**)
2. **Anfield,** Liverpool (**Angleterre**)
3. **Signal Iduna Park,** Borussia Dortmund (**Allemagne**)
4. **Stade Rajko-Mitic,** Étoile Rouge Belgrade (**Serbie**)
5. **Celtic Park,** Celtic Glasgow (**Écosse**)
6. **Estadio Monumental,** River Plate (**Argentine**)
7. **Vodafone Park,** Besiktas (**Turquie**)
8. **Stade Karaïskakis,** Olympiakos (**Grèce**)
9. **San Mamés,** Athletic Bilbao (**Espagne**)
10. **Maracana,** Flamengo et Fluminense (**Brésil**)
11. **Türk Telekom Stadyumu,** Galatasaray (**Turquie**)
12. **De Kuip,** Feyenoord Rotterdam (**Pays-Bas**)
13. **San Paolo,** Naples (**Italie**)
14. **Orange Vélodrome,** Marseille (**France**)
15. **Geoffroy-Guichard,** Saint-Étienne (**France**)
16. **Stade international du Caire,** Al Ahly (**Égypte**)
17. **Stade Sükrü-Saracoglu,** Fenerbahçe (**Turquie**)
18. **Mestalla,** Valence CF (**Espagne**)
19. **Stade Toumba,** PAOK Salonique (**Grèce**)
20. **Stade Mohammed-V,** Raja Casablanca et Wydad AC (**Maroc**)
21. **Stade Campeon del Siglo,** CA Penarol (**Uruguay**)
22. **St James' Park,** Newcastle (**Angleterre**)
23. **Stade Olympique,** AS Roma (**Italie**)
24. **Estadio Pedro-Bidegain,** San Lorenzo (**Argentine**)
25. **Stade du maréchal Jozef-Pilsudski,** Legia Varsovie (**Pologne**)
26. **Stade de la Luz,** Benfica (**Portugal**)
27. **Stade du 5-Juillet-1962,** Mouloudia Club d'Alger (**Algérie**)
28. **Stade Radès,** Espérance Sportive de Tunis (**Tunisie**)
29. **Parc des Princes,** Paris-SG (**France**)
30. **Millerntor,** FC Sankt Pauli (**Allemagne**)

Du berceau jusqu'à la tombe

Le club de Buenos Aires entretient sa légende à travers le soutien sans faille de ses supporters, reconnus comme les plus « chauds » d'Amérique du Sud, et son stade mythique de la Bombonera. Texte **Florent Torchut**

1 Bombonera

Boca Juniors, Argentine

Ils se définissent eux-mêmes comme « la mitad mas uno » (la moitié plus un), affirmant ainsi leur suprématie au sein du pays le plus mordu de ballon rond de la planète. Les supporters de Boca Juniors vivent leur passion « du berceau jusqu'à la tombe » (comme le scande l'un de leurs chants) et pour nombre d'entre eux, celle-ci est au-dessus de tout : la famille, leur couple, les amis, le travail, la religion et bien plus encore. « Certains préfèrent s'acheter une place pour voir leur équipe que des vêtements avec leurs économies », note l'ancien attaquant du Toulouse FC Beto Marcico (de 1985 à 1992). « Des gens ont hypothéqué leur maison pour se payer un billet d'avion afin de venir nous soutenir au Japon face au Real Madrid », renchérit Carlos Bianchi, sur le banc de Boca lors de la finale de la Coupe intercontinentale 2000, disputée à Tokyo. « À ma mort, je voudrais qu'on disperse mes cendres dans la Bombonera », clame Fabrice Marrouat, un Français installé en Argentine et socio de Boca Juniors depuis 2007. Une pratique qui demeure courante, même si le club l'a interdite il y a plusieurs années.

Les instants qui précèdent chaque rencontre à la Bombonera s'apparentent à un fabuleux carnaval teinté de bleu et d'or. « On arrive deux heures avant le coup d'envoi pour partager un choripan *(NDLR : un sandwich à la saucisse)* ou un patty *(un hamburger bon marché)* avec ses amis », relate Beto Marcico, qui a grandi à huit cuadras (blocs) du fameux stade, où son père a commencé à l'emmener avec son frère jumeau dès l'âge de 5 ans. « Le moment où le car arrive à la Bombonera est extraordinaire, poursuit Fabrice, qui a assisté à plusieurs centaines de matches dans l'antre mythique. Il faut le vivre pour comprendre. Cela ne s'explique pas, ça vous prend aux tripes. On dit que c'est dangereux d'aller à la Boca, mais je n'ai jamais eu le moindre problème. Quand *(Carlos)* Tévez a marqué le but synonyme du titre de champion d'Argentine *(1-0 face à Gimnasia de La Plata, le 7 mars dernier)*, j'ai embrassé les gens à côté de moi, ç'a été une explosion de joie incomparable. On a fait la fête jusqu'à 6 heures du matin. »

Union.
Le club de Buenos Aires compte plus de 200 000 socios qui font preuve d'une fidélité à toute épreuve.

Chris Brunskill Ltd/Getty Images

QUAND LA DOCE SE MET À SAUTER

Les supporters bosteros (« bouseux », surnom donné par leurs adversaires en référence à leur appartenance au quartier déshérité de Boca) n'ont pas volé leur réputation de fanatiques. « Ils sont toujours derrière l'équipe, dans les bons comme les mauvais moments, de la première à la dernière minute, s'extasie notre compatriote, conseiller d'éducation au collège français de Martinez (banlieue nord de Buenos Aires). Ils ne sifflent jamais les joueurs. » Plusieurs acteurs confirment cette fidélité à toute épreuve, propre à la culture locale de l'« aguante » (qui peut se traduire par la « ténacité »). « Ce que le public de Boca Juniors valorise le plus, c'est l'engagement, martèle Beto Marcico, qui a porté les couleurs de ce club de 1992 à 1995. Si vous donnez tout sur le terrain, ils ne vous lâcheront jamais. Et, lorsque vous êtes en difficulté, vous sentez qu'ils vous poussent, par leurs chants et leurs applaudissements. Même quand l'écart est trop grand pour revenir au score ou qu'il pleut des trombes d'eau, les supporters de Boca continuent de donner de la voix. »

Pour Carlos Bianchi, vainqueur de trois Copas Libertadores (2000, 2001, 2003) et de deux Coupes intercontinentales (2000 et 2003) avec Boca Juniors, « ils poussent les joueurs à donner le meilleur d'eux-mêmes, leur interdisent de s'endormir. C'est quand l'équipe joue mal qu'ils se font le plus entendre ». « Cela vous donne un élan supplémentaire pour gagner, abonde Nestor Fabbri, qui a joué pour Boca Juniors de 1994 à 1998, avant de rejoindre le FC Nantes. C'est aussi une pression supplémentaire quand les choses ne se passent pas bien. Quand la Doce *(le "douzième homme", le kop placé derrière le but*

Électrique.
La Bombonera, ici lors d'un match contre River Plate en 2003, peut accueillir jusqu'à 49 000 spectateurs. « Quand vous êtes à l'intérieur, vous avez la sensation d'être dans une boîte », raconte Carlos Bianchi, ex-joueur et entraîneur de Boca.

Piko/Presse Sports

nord) saute comme un seul homme, la terre tremble sous vos pieds et vous avez l'impression que la tribune va vous tomber dessus. »

UN CŒUR QUI BAT

En Argentine, on a coutume de dire que « la Bombonera ne tremble pas, elle bat *(comme un cœur)* ». Appelé officiellement stade Alberto José Armando (son président de 1954 à 1955, puis de 1960 à 1980), sa structure calquée sur les théâtres de la Rome antique, avec trois tribunes courbées et une verticale, contribue grandement à la dimension mystique du club. La Bombonera – la boîte à bonbons – est un stade unique de par son architecture. « Quand vous êtes à l'intérieur, vous avez la sensation d'être dans une boîte », relève Carlos Bianchi. « J'ai vu un match à Anfield, mais c'est sans commune mesure, Boca est plusieurs crans au-dessus », assure Beto Marcico. Si les déplacements de supporters sont interdits depuis 2013 dans les compétitions nationales, ceux de Boca Juniors ont longtemps rempli les stades aux quatre coins d'un pays dont la superficie équivaut à cinq fois celle de la France métropolitaine. « Ils occupaient souvent la majorité du stade et, pour l'équipe receveuse, un match contre Boca était l'assurance d'une bonne recette », souligne Carlos Bianchi, qui a dirigé Boca Juniors à trois reprises (1998-2001, 2003-04 et 2013-14).

BOMBOS, PLATILLOS ET PAPELITOS

Situé près du port de la Boca, dans le sud de Buenos Aires, qui a vu débarquer des centaines de milliers d'immigrants européens – en majorité italiens – entre la fin du XIX^{e} et le début du XX^{e} siècle, le club conserve un fort ancrage populaire. Ses supporters s'identifient particulièrement à des joueurs comme Diego Maradona (1981-82 et 1995-1997) ou Juan Roman Riquelme (1996-2002 et 2007-2014), tous deux issus d'un milieu pauvre et qui possèdent chacun leur statue au musée du club. La nomination de ce dernier au poste de second vice-président en décembre dernier a provoqué un sursaut d'enthousiasme, un an après la défaite en Copa Libertadores face à l'ennemi juré River Plate, lors de « la finale du siècle » dont la manche retour a été transposée à Madrid (2-2, 1-3). Les amateurs de sensations fortes devront faire preuve d'ingéniosité (ou lâcher un gros billet) pour assister à un match à la Bombonera, dont la capacité est de 49 000 spectateurs, alors que le club compte plus de 200 000 socios.

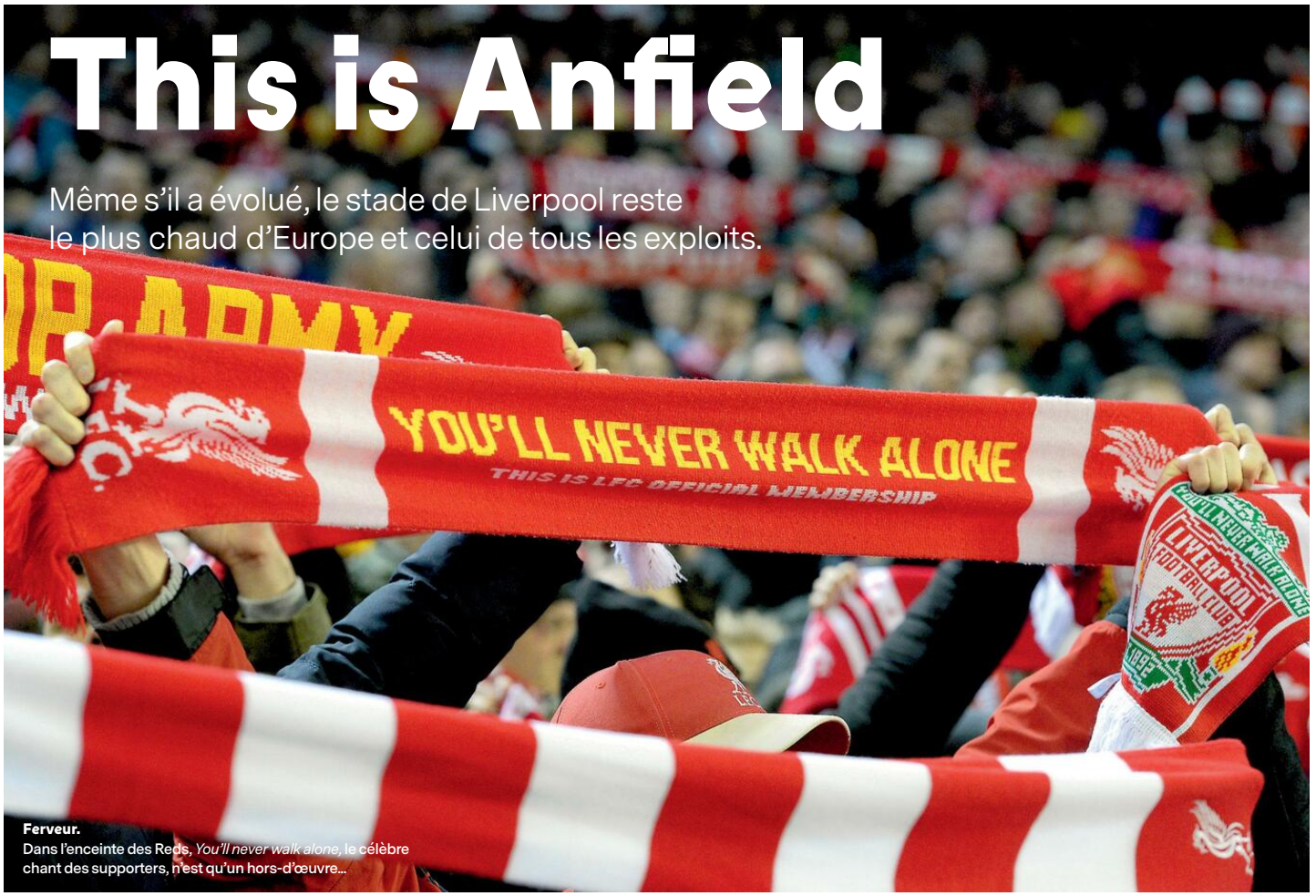
« Ce que le public de Boca valorise le plus, c'est l'engagement. »

Beto Marcico, ancien joueur du club

Si les traditionnels parapluies jaunes et bleus sont désormais prohibés dans les tribunes, chaque rencontre démarre au rythme des joueurs de bombos et platillos (tambours et cymbales), qui descendent les gradins quelques minutes avant que l'équipe ne fasse son apparition. Le recibimiento (l'accueil) bat son plein lorsqu'une pluie de papelitos (petits papiers colorés) s'abat sur la pelouse. « En sortant du tunnel, j'avais envie d'aller dans la tribune chanter avec eux », glisse Beto Marcico, qui a « la chair de River *(de poule, en référence au surnom "Gallina" attribué au grand rival de Boca)* rien que d'en parler. » Depuis 2012, chaque 12 décembre (un triple clin d'œil à la Doce) est célébrée la journée mondiale des supporters de Boca, qui se rendent par milliers au pied de l'Obélisque, dans le centre de Buenos Aires, pour y clamer leur passion.

This is Anfield

Même s'il a évolué, le stade de Liverpool reste le plus chaud d'Europe et celui de tous les exploits.



Ferveur.
Dans l'enceinte des Reds, *You'll never walk alone*, le célèbre chant des supporters, n'est qu'un hors-d'œuvre…

3

Anfield

Liverpool, Angleterre

Un soir récent de Coupe d'Europe où son ancienne équipe s'était fait démolir par Liverpool (4-0, 7 mai 2019, demies retour de C1), Pep Guardiola, qui a visité quelques stades dans sa carrière, avait livré cette sentence au quotidien catalan *Ara* : « Ils *(Barcelone)* savaient pourtant qu'Anfield, c'est Anfield. La devise, "This is Anfield", n'est pas une tournure marketing. Ça signifie quelque chose que vous ne trouverez nulle part ailleurs dans le monde. Quand vous êtes l'adversaire, Anfield vous fait vous sentir petit. » Même si le kop n'existe plus physiquement depuis 1994 (on parle là des spectateurs debout), son esprit est toujours vivace et conserve au stade sa mystique. José Mourinho *(lire page 7)* et Pep Guardiola ne sont pas les seuls à dire que dans ce stade le public peut engendrer des miracles. Beaucoup ont pu constater à leurs dépens qu'il y a des choses là-bas qui ne se passent pas ailleurs. À Anfield, l'influence de l'environnement est évidente. Il existe une véritable interactivité entre le public et l'équipe.

D'abord, les joueurs s'échauffent toujours coté kop, pour se conditionner et s'imprégner de leurs fans les plus chauds. La tradition veut aussi que les Reds jouent coté kop en seconde période. C'est là où ils ont réussi tous leurs exploits, par ordre chronologique, Saint-Étienne (1977), Olympiakos (2004), Chelsea (2005), le Real (2009), Dortmund (2016), Barcelone (2019), entre autres. Ensuite, le public de Liverpool possède une véritable connaissance du jeu. Il ne pousse pas pour pousser, ne crie pas pour crier. Dans le kop, personne ne se lève pour faire chanter les autres, il n'y pas de capo. Les supporters savent, sentent, à quel moment leurs joueurs ont besoin d'être soutenus.

Le 13 mars 2002, Gérard Houllier avait pris tout le monde par surprise en revenant à la tête de l'équipe, cinq mois après avoir été victime d'une dissection aortique en plein match contre Leeds. C'était face à la Roma, en Ligue des champions, deuxième phase de poules. Les Reds devaient gagner 2-0 pour se qualifier pour les quarts. Quand le public l'a vu arriver, il a chanté pendant dix minutes. Fabio Capello, qui dirigeait l'équipe italienne, l'avait compris : Liverpool a gagné 2-0. Anfield s'était mis au diapason de la volonté de Houllier et avait joué un rôle capital, alimenté par la surprise et la dimension affective.

UN STADE DE FANS

À Anfield, le *You'll never walk alone* qui sort des gosiers avant les matches n'est au fond qu'un hors-d'œuvre pour vous mettre en bouche. Mais, son intensité, souvent fonction de l'affiche et du contexte, est déjà un présage de ce qui va suivre. Il est le prélude à une fugue dont les joueurs vont donner le tempo et à laquelle la foule va façonner une autre dimension.

« J'ai un boulot à faire, mais le public aussi a un boulot à faire, répète Jürgen Klopp. Je crois en l'atmosphère. Elle est une grande partie du jeu, une grande partie de la joie, je dirais environ 10 à 15 %. Cette atmosphère, c'est à nous de la créer et de l'utiliser. Les décisions se font sur des petits détails, et l'atmosphère d'Anfield est un peu plus qu'un petit détail. » Jamie Carragher, l'ancien capitaine des Reds, complète l'ordonnance : « En Angleterre comme ailleurs, il y a des stades de supporters et des stades de fans. Ce qui n'est pas la même chose. Le supporter a un boulot à faire, comme le dit Jürgen. Ici, il le comprend mieux qu'ailleurs. » **Thierry Marchand**

Alain Mounic/L'Équipe

Le mur porteur

Depuis qu'il dispose de la plus grande tribune debout au monde, le Signal Iduna Park fascine les visiteurs et transcende les joueurs au maillot jaune.

3

Signal Iduna Park

Borussia Dortmund, Allemagne

Chaque année, le supporter du Borussia Dortmund coche deux rendez-vous incontournables dans son agenda : Schalke 04 pour le derby de la Ruhr et le Bayern Munich pour la suprématie nationale. Hasard du calendrier, ce sont les deux rencontres que les Jaune et Noir ont disputé dans leur stade vide depuis la reprise de la Bundesliga. Qu'a pensé Robert Lewandowski face à cette tribune sud sans âme, ce mur dépeuplé ? Il y a sept ans, le 24 avril 2013, avant qu'il ne rejoigne la Bavière, le Polonais avait réussi un quadruplé (et obtenu un rare 10 sur 10 dans *L'Équipe* !) face au Real Madrid de Mourinho et CR7 en demi-finales aller de la Ligue des champions (4-1). Il avait été porté par l'incroyable « mur jaune », la plus grande tribune debout au monde. « De tous les matches que j'ai couverts pour la télévision, jamais je n'avais ressenti une atmosphère comme ce soir-là, a un jour raconté Gary Neville, ancienne gloire de MU devenue consultant. Bien sûr que c'était un match mémorable, mais c'était encore bien plus que cela. Je n'oublierai jamais les joueurs du Borussia assis sur la pelouse après le coup de sifflet final regardant, impressionnés, le spectacle de leurs fans. »

Le Signal Iduna Park – à jamais le Westfalenstadion pour les fidèles – et son « mur jaune » est le spot touristique de Dortmund. C'est son Colisée, sa tour Eiffel. Pour comprendre l'attraction qu'il provoque, il faut imaginer un mur de cent mètres de large et quarante de haut qui s'anime, bouge, vocifère, crache bière et encouragements, une masse vivante, inquiétante, composée de 24 454 supporters debout (capacité réduite de moitié lors des matches européens car l'UEFA impose les sièges), pas un de plus ! Un monstre qui effraie ou porte lorsque les milliers de bouches soufflent leur passion. Tout joueur, aussi expérimenté soit-il, se trouvant au pied de ce mur ne peut qu'être impressionné. Les Parisiens, qui l'ont vu de près en février dernier, ne diront pas le contraire.

COMME UNE NAISSANCE

Jürgen Klopp, lorsqu'il entraînait le Borussia, avait coutume de dire que l'ambiance du stade rapportait à son équipe entre dix et vingt points chaque saison. Cet environnement a tétanisé bien des adversaires (le Legia Varsovie battu 8-4 en phase de poules de C1 le 22 novembre 2016) et renversé des montagnes, comme en 2013, en quarts retour de C1, face à Malaga qui menait 2-1 à la 82e (0-0 à l'aller). Ce 9 avril, le monstre s'était réveillé et Dortmund avait inscrit deux buts dans le temps additionnel qui allaient lui permettre de corriger le Real en demies. Veinard Klopp, passé du Gelbe Wand au kop d'Anfield, deux des ambiances les plus extraordinaires au monde ! À Dortmund, il comparait l'entrée sur le terrain à une naissance : « Vous êtes dans le tunnel sombre, vous allez vers la lumière et, quand vous sortez, vous regardez à gauche, vers ce mur, et le stade explose, comme s'il y avait 150 000 personnes devenues folles. À cet instant, c'est comme si vous veniez au monde. »

Mythique, assurément. Mais un mythe relativement jeune, façonné au fur et à mesure des agrandissements du stade, aujourd'hui le plus grand d'Allemagne avec 80 000 places (au taux de remplissage quasiment de 100 %), inauguré pour le Mondial 1974. La tribune sud, telle qu'on la connaît, n'existe que depuis une vingtaine d'années et l'appellation Gelbe Wand ne date que de 2005. Alors que le club, endetté, était menacé de disparition, quelques fans résolus à agir avaient découpé plus de 4 000 tifos jaunes et déployé une banderole « Gelbe Wand » sous le toit de la tribune sud pour le dernier match de la saison. Le « mur jaune » était né, le club sauvé, l'avenir assuré. **Patrick Sowden**

Mémorable.
Composé de 24 454 supporters debout, pas un de plus, le « mur jaune » de la Ruhr donne le tempo les soirs de grands rendez-vous.

Alain Mounic/L'Équipe

4

Stade Rajko-Mitic

Étoile Rouge Belgrade, Serbie

Tous ceux qui ont un jour foulé la pelouse du stade Rajko-Mitic évoquent ce couloir menant des vestiaires au terrain. Interminable, inquiétant, long boyau couvert de graffitis agressifs qui paraît traverser un blockhaus post-apocalyptique surveillé par les robocops des forces de l'ordre. Et ce bruit, plus assourdissant à chaque pas, qui vous rapproche de la sortie, cette menace qu'on devine au-dessus de sa tête, l'entrée sur le terrain près du virage où se massent les plus fanatiques des supporters. Bienvenue dans l'enfer du Marakana, comme on a surnommé l'enceinte lorsqu'elle accueillait cent mille fidèles. Défoulement ultranationaliste, démonstrations excessives, violentes même face au Partizan ou lors des visites de grands d'Europe. Depuis la « guerre de Yougoslavie », au début des années 1990, l'Étoile Rouge n'est plus une place forte du foot européen mais ses fans sont toujours là pour renverser les montagnes. Liverpool s'y était ainsi incliné (2-0) le 6 novembre 2018, en phases de poules de la Ligue des champions.

5

Celtic Park

Celtic Glasgow, Écosse

Un indice ne trompe pas : tout supporter dont le club tombe sur le Celtic en Coupe d'Europe coche la date. Car, s'il y a un pèlerinage à accomplir, c'est celui-là, le voyage au « Paradise » comme on surnomme Celtic Park. Un paradis où les chants forment une playlist ininterrompue du début à la fin, où chaque geste, chaque duel s'accompagne des clameurs d'enthousiasme. Un paradis où l'on supporte les siens, vainqueurs ou vaincus, où l'on respecte l'adversaire valeureux sauf s'il « triche »... ou s'il porte le maillot des Rangers. Lors de l'Old Firm, le derby contre le rival de Glasgow, les chants se font moqueurs, acides, cruels. Le « Paradise », où les chœurs entonnent *You'll never walk alone* avant chaque grand rendez-vous, est l'Anfield écossais, un rêve de stade pour tous les fans de football.

6

Estadio Monumental

River Plate, Argentine

Ne demandez pas à un fan de Boca Juniors ce qu'il pense du Monumental, l'antre de River Plate, et de son ambiance. Il vous parlera avec dédain des Millonarios (les riches) installés dans un quartier chic de Buenos Aires, de la « glacière » avec sa piste d'athlé et ses tribunes ouvertes. Et il est vrai que l'enceinte la plus grande du pays (70 000 spectateurs), où l'Argentine a été sacrée championne du monde en 1978, est sans doute un peu moins impressionnante que la Bombonera. De là à faire la moue... Même folie, même ferveur toute sud-américaine dans les tribunes, surtout quand se profile le clasico qui obsède toute la capitale, voire le pays entier. Le match est partout, dans la rue, dans chaque maison, et se conclut en apothéose sur le carré vert. Imaginez une ville qui abriterait à la fois l'OM et le PSG !

Défouloir.
Autrefois surnommé le Marakana, le stade Rajko-Mitic est régulièrement le théâtre de démonstrations excessives, voire violentes.

7

Vodafone Park

Besiktas, Turquie

Difficile de classer les grands clubs d'Istanbul. Alors pourquoi Besiktas avant Galatasaray ou Fenerbahçe ? Pour ce bruit assourdissant, cette agression sonore permanente que représente un match au Vodafone Park et qui vous laisse groggy, en proie aux acouphènes des heures durant. Le stade est une caisse de résonance incroyable, amplifiée par sa situation à flanc de colline. Dès le coup d'envoi, le vacarme s'invite, les sifflets s'amplifient sitôt que l'adversaire monopolise le ballon. À côté, les vuvuzelas ressemblent à un bourdonnement de moustique. Le 26 septembre 2017, en phase de poules de Ligue des champions, l'attaquant du RB Leipzig Timo Werner avait demandé à sortir après une demi-heure, sonné par le bruit malgré ses bouchons d'oreilles. C'est à la fois une expérience difficilement supportable et inoubliable, une folie bruitiste unique.

Christophe Calais/L'Équipe

Festivités.
Quand Flamengo affronte Fluminense, Rio s'offre un second carnaval concentré dans les tribunes du mythique Maracana.

Alexandre Vidal/Flamengo

8

Stade Karaïskakis

Olympiakos, Grèce

Comme pour la Turquie, difficile d'établir une hiérarchie en Grèce tant les clubs rivalisent d'ambiances folles. La prime au club du Pirée, le port d'Athènes, le plus populaire du pays, le plus détesté aussi par ses rivaux et en premier lieu par les fans du Panathinaïkos. Ambiance incroyable où les fumigènes craquent de partout, atmosphère électrique, parfois violente et malsaine surtout lors du derby face au Pana. Les affrontements de membres de la Gate 7 (la porte où 21 personnes sont mortes dans une bousculade le 8 février 1981) sont courants. Aimer son club, c'est haïr l'adversaire. La violence gangrène le football grec depuis des années, la crise économique n'a rien arrangé et le stade devient un lieu de défoulement où la qualité du spectacle des tribunes est inversement proportionnelle à la qualité de jeu proposée.

9

San Mamés

Athletic Bilbao, Espagne

Un jour de match, ce n'est pas l'Athletic Bilbao qui reçoit, c'est tout le Pays basque qui défie son adversaire. Le partage d'identité entre l'équipe, constituée exclusivement de joueurs basques ou qui ont grandi au pays, et ses supporters crée un lien unique au monde. Le nouveau San Mamés, inauguré à l'été 2013 et toujours surnommé la « Cathédrale », a perdu son arche mais a conservé son âme et sa force. Toute équipe s'y rendant sait qu'il ne lui sera offert aucun temps mort une fois l'hommage rendu par les deux capitaines à la statue de Pichichi, alias Rafael Moreno Aranzadi, mort il y a près de cent ans (le 1er mars 1922) et qui a donné son nom au trophée du meilleur buteur de la Liga. Un moment de recueillement, symbole de l'attachement à l'histoire et aux valeurs de tout un peuple avant que les tribunes n'entament leur démonstration de force.

10

Maracana

Flamengo et Fluminense, Brésil

Bien sûr, le Maracana sonne la plupart du temps creux lors de la saison régulière : trop grand, trop cher pour la plupart des fans. Il est loin le temps où le derby carioca Fla-Flu attirait près de 200 000 personnes, dans les années 1960. Mais quand les Rubro-Negro (rouge et noir) de Flamengo, le club qui compte le plus de supporters au Brésil, rencontrent les Tricolor de Fluminense (les deux clubs se partagent l'utilisation du stade), la magie opère encore et toujours. Comme si la ville s'offrait un second carnaval mais concentré cette fois dans les tribunes du mythique stade. Percussions, danses, chants, tout le folklore qui accompagne la Seleçao pendant les grandes compétitions est au rendez-vous et rythme la rencontre de bout en bout.

11
Türk Telekom Stadyumu
Galatasaray, Turquie

Les nostalgiques diront que le stade Ali Sami Yen, jugé trop vétuste et petit, c'était autre chose, mais les fans ont su s'approprier la nouvelle enceinte (depuis 2011). Bouchons d'oreilles conseillés aux gens sensibles, foule debout durant toute la rencontre, cris, sifflets, vacarme incessant pour tétaniser l'adversaire qui ne s'entend pas jouer. Un match en Turquie s'apparente à une expérience sensorielle hors du commun.

12
De Kuip
Feyenoord Rotterdam, Pays-Bas

Feyenoord, dont le stade se nomme De Kuip, la « Cuve », a été le premier club néerlandais à remporter une Coupe européenne, la C1 en 1970. Il est depuis dans l'ombre de l'Ajax et du PSV, mais, pour ce qui est de l'ambiance, il n'a aucun complexe à avoir. Si personne ne peut revendiquer le numéro 12, c'est parce qu'il a été attribué au public. Les fans omniprésents traînent néanmoins une réputation de fauteurs de troubles.

13
San Paolo
Naples, Italie

Les années passent et le vieux San Paolo gronde toujours. Il n'a pas changé depuis l'époque Maradona. Carcasse de métal et de béton qui grince, vibre, comme si, tel le Vésuve voisin, il allait entrer en éruption. Lorsque les tifosi se déchaînent à chaque grand rendez-vous, toute la ville tremble. Le Napoli reste le Napoli, avec ses excès et une ferveur intacte.

Force. Les supporters poussent les Verts de Saint-Étienne à se dépasser dès que l'OL, l'OM ou le PSG s'invitent à Geoffroy-Guichard.

14
Orange Vélodrome
Marseille, France

Joueur, on choisit l'OM pour le frisson du Vél'. L'écho des « aux armes ! » d'un virage à l'autre résonne à nouveau pleinement depuis que l'enceinte a retrouvé un toit en 2016. Et le Vélodrome n'a rien perdu de cet esprit frondeur (les chèvres aux visages des joueurs défilant sur la musique de Benny Hill, un must !) qui peut se retourner contre sa propre équipe quand elle déçoit. Villas-Boas a parfaitement compris l'OM : « Quand le Vélodrome veut, ça peut changer un match ! »

15
Geoffroy-Guichard
Saint-Étienne, France

Éternel Chaudron. Les grandes heures de l'ASSE appartiennent au passé mais son public demeure cette force qui la pousse à se dépasser dès que l'OL, l'OM ou le Paris-SG s'invitent à Geoffroy-Guichard. Le club et la ville se confondent comme nulle part ailleurs en France, si ce n'est à Lens. Qui c'est le plus fort ? Évidemment, c'est le peuple vert.

16
Stade international du Caire
Al Ahly, Égypte

Quand on est le club le plus titré au monde, on a un standing à défendre. Les supporters de Al Ahly le savent et chaque choc face au Zamalek, lors du derby du Caire, ou face aux cadors du continent en Ligue des champions africaine, est l'occasion de rappeler la puissance de son équipe et de l'institution qu'elle représente dans toute l'Égypte. De la ferveur aux excès, parfois les plus terribles, la frontière est cependant ténue.

17
Stade Sükrü-Saracoglu
Fenerbahçe, Turquie

Et de trois. Le « Fener » n'a rien à envier à ses deux rivaux d'Istanbul, le Besiktas et Galatasaray. Le derby « intercontinental », comme on le surnomme (Fenerbahçe est sur la rive asiatique du Bosphore), est une question de suprématie pour le club le plus titré du pays et Galatasaray ne s'est pas imposé dans le stade Sükrü-Saracoglu depuis 2000. Ici, comme dans tous les stades du pays, le bruit et la fureur dictent le rythme.

Richard Martin/L'Équipe

Frisson.
« Quand le Vélodrome veut, ça peut changer un match », résume André Villas-Boas, le coach de l'OM.

Frédéric Porcu/L'Équipe

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

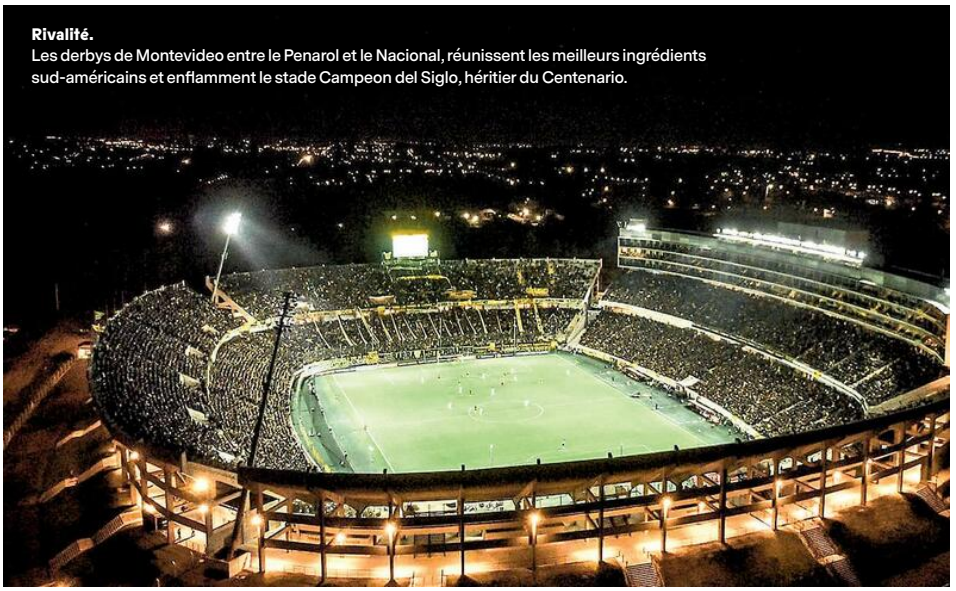
We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

18

Mestalla

Valence CF, Espagne

Si Manolo est l'hôte le plus connu de Mestalla, les autres n'ont rien à lui envier. Avec ses 45 000 socios, Valence est l'une des places les plus chaudes d'Espagne, à faire pâlir de jalousie le Barça et le Real. Le club a prévu un nouveau stade, de quoi inquiéter les fans. Mais, depuis dix ans, les travaux sont à l'arrêt pour raisons économiques. Alors les Valencians profitent du sursis et de la grosse caisse de Manolo.



Rivalité.
Les derbys de Montevideo entre le Penarol et le Nacional, réunissent les meilleurs ingrédients sud-américains et enflamment le stade Campeon del Siglo, héritier du Centenario.

19

Stade Toumba

PAOK Salonique, Grèce

Le PAOK est le seul club à avoir contrarié la domination athénienne ces cinquante dernières années (à l'exception de l'AEL Larissa en 1988). Quand l'équipe de Thessalonique a remporté, trente-quatre ans après, son troisième titre la saison dernière, le stade s'est embrasé de fumigènes, fusées et autres bombes agricoles, et a médusé la planète foot. Exceptionnel, forcément, mais avec une tendance à se répéter lorsque l'Olympiakos, le Pana ou l'Aris à l'occasion du derby sont au menu.

Démonstration.
Quand le PAOK a remporté son troisième titre la saison dernière, le stade Toumba , ici en 1992, s'est embrasé.

20

Stade Mohammed-V

Raja Casablanca et Wydad AC, Maroc

Le derby de Casablanca entre le Raja et le Wydad, qui se partagent l'usage du stade Mohammed-V, est un moment exceptionnel. Une parenthèse où l'enceinte s'enflamme de centaines de fumigènes et se drape de tifos géants. L'avant-dernière confrontation entre les deux, le 23 novembre 2019, en a apporté une nouvelle démonstration avec un tifo géant représentant Alex, héros d'*Orange mécanique,* et des pompiers tentant en vain d'éteindre les fumis omniprésents.

21

Stade Campeon del Siglo

CA Penarol, Uruguay

Boca-River évidemment, Fla-Flu bien sûr. Et Penarol-Nacional, c'est du mou de veau ? Le derby de Montevideo n'a pas à rougir de la concurrence. Disputé au Centenario jusqu'en 2016, où s'est déroulée la finale de la première Coupe du monde en 1930, et depuis accueilli par le stade Campeon del Siglo lorsque Penarol reçoit, le match réunit tous les meilleurs ingrédients sud-américains : rivalité historique et sociale, ferveur, tifos, chants, délire flirtant avec l'excès…

22

St James' Park

Newcastle, Angleterre

Les ambiances de stades anglais ne seront-elles plus un jour que des bouts de films qu'on se repasse en boucle sur YouTube en souvenir du bon vieux temps ? Entre prix des places prohibitifs et nouveaux stades cash machines, les temps changent. Mais les Magpies ont su, jusqu'à aujourd'hui, conserver leur âme. St James' Park est un îlot de résistance, un musée à ciel ouvert du football anglais, chaleureux et enchanteur.

23

Stade Olympique

AS Roma, Italie

Les jours de derby et d'affiche, on oublie que le stade Olympique n'est pas le meilleur des écrins. Quand la Curva Sud entonne « Roma, Roma, Roma » pour répondre au virage nord de la Lazio, quand les deux camps se rendent coup pour coup en chants, tifos, drapeaux, insultes, vannes, tout ce qui fait la richesse des ultras italiens, le stade redevient une arène et Rome le centre du monde durant quelques heures.

Facebook Club Atletico Penarol - L'Équipe

24

Estadio Pedro-Bidegain

San Lorenzo, Argentine

« Les supporters de San Lorenzo sont sans doute les plus inventifs. » C'est Maradona qui le dit et on ne peut pas suspecter la légende de Boca de caresser dans le sens du poil. Peut-être parce que dépossédé de son stade depuis la dictature, San Lorenzo fait de chaque match un show des tribunes. Les Cuervos (« Corbeaux ») retrouveront bientôt Boedo, leur quartier historique dans Buenos Aires. L'enceinte s'appellera Estadio papa Francesco, le pape François, qui verse toujours sa cotisation de socio.

25

Stade du maréchal Jozef Pilsudski

Legia Varsovie, Pologne

Le foot-business a redessiné la carte des places fortes et, à Varsovie comme à Belgrade, Budapest, Bucarest, les grandes heures européennes sont passées. Le Legia demeure cependant une place forte des ultras, où l'amour du club se mêle aux revendications nationalistes, anticapitalistes, mais aussi xénophobes (le nom de la principale association, White Legion, fait sens). C'est chaud, brûlant, enfumé, défoulant, dangereux aussi. Un frisson dans la nuit.

26

Stade de la Luz

Benfica, Portugal

Même reconstruit il y a près de vingt ans, le stade de la Luz reste un monument dans un pays et une ville qui respirent le football par tous les pores. À chaque choc (rendez-vous européen, derby face au Sporting, et, bien sûr, réception du FC Porto), 65 000 personnes passées sous la statue protectrice d'Eusebio, l'ancien attaquant du club dans les années 1960 et 1970, poussent, chantent, crient et refont le match dans les rues de Lisbonne jusqu'au bout de la nuit.

27

Stade du 5-Juillet-1962

Mouloudia Club d'Alger, Algérie

MCA-USMA est le rendez-vous que tout Alger attend. Le match qui anime les conversations des jours durant, avant et après. Les deux clubs sont issus du même quartier populaire, Bab El Oued, et les retrouvailles sont prétexte à une fête incroyable au stade du 5-Juillet-1962, où les fans du Mouloudia, les Chnaoua, mènent le spectacle face à leurs rivaux de l'Union Sportive de la Médina. Un show répété pour la venue de la JSK, grand rival de Tizi Ouzou, et une intensité à peine moindre lors des autres derbys algérois.

Intensité.
Les retrouvailles entre le Mouloudia Club et l'Union Sportive de la Médina sont à chaque fois prétexte à une fête incroyable au stade du 5-Juillet-1962 d'Alger.

28

Stade Radès

Espérance Sportive de Tunis, Tunisie

Toute l'année, ils s'observent. Entre le centre d'entraînement de l'Espérance et celui du Club Africain, il y a à peine un kilomètre. Depuis près d'un siècle, la rivalité entre ces deux clubs de quartier ne s'est jamais démentie. Alors, quand vient le jour de l'explication sur le terrain, c'est le bouquet final. Et le stade Radès s'enflamme lorsque les ultras de la Vieille Dame, comme on surnomme l'Espérance, lui donnent un air d'arène italienne.

29

Parc des Princes

Paris-SG, France

Le débat est connu : avec l'arrivée de QSI, les tribunes du stade se sont gentrifiées, les supporters ont cédé la place à des spectateurs aisés venus voir les stars humilier l'adversaire. N'empêche que lors des grands rendez-vous, le Parc des Princes retrouve sa voix. Surtout depuis le retour des ultras, à l'automne 2016. Inauguré en 1972, le stade est une formidable caisse de résonance quand Auteuil et Boulogne, les deux virages, rappellent qu'« ici, c'est Paris ».

30

Millerntor

FC Sankt Pauli, Allemagne

C'est un peu le petit village qui résiste. Le club de Hambourg, aujourd'hui en Deuxième Division, demeure un bastion anachronique. C'est la réponse à la présence des ultras nationalistes dans certains kops, le refuge des alternatifs antisystème où l'on porte tout autant le t-shirt noir à tête de mort des pirates que le maillot aux couleurs du club. Ici, on aime le foot pour ce qu'il est, pas pour le business qu'il est devenu. L'ambiance n'en est que plus particulière.

DR

Équipe de France 2000
La meilleure d'entre toutes

La formation championne d'Europe en 2000 cochait toutes les cases et savait tout faire : attaquer, défendre, jouer, inventer, combattre, s'adapter, gagner. La plus forte dans l'histoire du foot français, donc. On a quand même refait le match.

Texte **Patrick Urbini**

Thierry Henry défend depuis longtemps la théorie suivante : « On ne peut comparer que des équipes qui ont gagné. » Une thèse à la fois simple et sensée que partage volontiers Alain Giresse, autre légende du foot français des années 1980 : « Tu peux parler de tout, du jeu et du reste, mais, un titre, ça balaie tout. »
L'argument est imparable. Il permet d'éviter le mélange des genres et la confusion des émotions. Il pondère aussi toute dimension purement esthétique qui ne ferait que déplacer le débat ailleurs, brouiller le message et affecter le jugement. Dit autrement : on peut tout à fait conserver une tendresse éternelle pour Séville 1982, convoquer la magie de Guadalajara 1986 ou, pourquoi pas, ressusciter le souvenir de l'épopée suédoise 1958, sans pour autant nier que la meilleure équipe de France de l'histoire, la plus forte et la plus accomplie d'entre toutes, ne se superpose pas mécaniquement avec la plus belle ou la plus spectaculaire.
À la différence du Brésil, de l'Allemagne ou de l'Italie, le tour de la question est donc vite fait : quatre dates pour trancher (1984, 1998, 2000 et 2018), quatre symboles pour se décider (Michel Platini, Zinédine Zidane, Thierry Henry et Kylian Mbappé), quatre styles pour arbitrer (Michel Hidalgo, Aimé Jacquet, Roger Lemerre et Didier Deschamps). Verdict ? Toutes les équipes n'étant pas égales par ailleurs devant le palmarès, une seule, celle championne d'Europe il y a vingt ans, coche toutes les cases : efficacité offensive et solidité défensive, talent individuel et force collective, puissance physique et mental hors norme, intelligence de jeu et confiance en soi, culture de la gagne et réussite, réflexion tactique et audace, sang-froid et vitesse, maturité et fraîcheur, complémentarité et complicité, variété de profils et multiplicité d'options. Une génération dont Henry, treize saisons au service des Bleus, 123 sélections et 51 buts au compteur, nous disait un jour : « Jouer dans cette équipe-là, c'était du pur bonheur, car elle savait tout faire. »

« Jouer dans cette équipe-là, c'était du pur bonheur, car elle savait tout faire. »

Thierry Henry, attaquant

UNE MACHINE FAITE POUR LA COMPÉTITION… ET LE JEU

Tout faire, donc. Attaquer, défendre et gagner, quoi qu'il en coûte. Mais également envoyer du jeu, combattre, se sublimer et résoudre chaque problème. Propos recueillis il y a quelques années auprès de l'ancien attaquant d'Arsenal : « Je n'ai jamais connu une période comme celle-là dans ma carrière, où on entrait sur le terrain en se disant : "C'est combien, aujourd'hui ?", car on savait qu'on allait gagner. Un vrai truc de fous. Et quand on avait la balle, pfff, ça jouait… »
L'équipe championne d'Europe en 1984, douze victoires en douze matches cette année-là, 27 buts marqués et seulement 4 encaissés, faisait ça aussi très bien. Et, elle aussi savait répondre à la demande, s'adapter ou se réinventer en claquant des doigts. « On s'appropriait le match, observe Giresse. On interprétait le jeu. On a d'ailleurs gagné l'Euro jamais avec la même équipe et jamais avec la même expression collective. Déjà, Michel *(NDLR : Platini)* ne jouait jamais les matches de la même façon. »
Sauf que la consistance des deux équipes à l'extérieur était incomparable et leur mode opératoire très différent. À la Juventus depuis deux saisons, Platini avait confessé la veille de la finale contre l'Espagne (2-0, le 27 juin 1984) « un bon match, c'est celui qu'on gagne », mais il était alors le seul à jouer à l'étranger et à raisonner ainsi. À l'inverse, toute la

La liste des **23** idéale

Premier critère, non négociable, pour faire partie d'une liste de 23 noms idéale ? Avoir remporté un titre majeur avec les Bleus, une condition que seuls soixante-neuf joueurs, champions du monde (1998 et 2018) ou champions d'Europe (1984 et 2000), remplissent. Pas de Kopa ou de Fontaine donc, pas de Jonquet ou de Trésor, pas de Papin ni de Cantona, pas non plus de Benzema ou de Ribéry.
Seconde contrainte ? Mixer les générations, conserver les équilibres habituels par ligne et doubler les postes, autrement dit aussi éliminer deux tiers des prétendants et rendre quelques arbitrages douloureux.

Gardiens : Barthez, Bats, Lloris.
Défenseurs : Amoros, Blanc, Bossis, Desailly, Lizarazu, Thuram.
Milieux défensifs/relayeurs : Deschamps, Fernandez, Petit, Tigana, Vieira.
Milieux offensifs : Djorkaeff, Giresse, Pirès, Platini, Zidane.
Attaquants : Griezmann, Henry, Mbappé, Trezeguet.

Patron.
Deux ans après avoir emmené l'équipe au titre de champion du monde, Didier Deschamps remettra ça à l'Euro. Un enchaînement unique dans l'histoire des Bleus et une bonne raison aussi pour partir au sommet.

Bernard Papon/L'Équipe

Destin.
La finale de l'Euro 2000 bascula grâce au but en or de David Trezeguet, symbole à la fois de la force mentale de l'équipe de France et de la richesse de son banc.

génération 2000 avait cette volonté farouche et cette résilience ancrées au plus profond d'elle-même. « Sa culture de la gagne était énorme », s'émerveillait souvent Roger Lemerre. On se souvient aussi de cette confession de Marcel Desailly durant le tournoi : « À présent, on est tous des leaders en puissance et chacun est capable de faire passer un message. » De ce jugement, définitif, de Zinédine Zidane : « On avait une bien meilleure équipe qu'en 1998. » De cette nuance apportée par Bixente Lizarazu : « On avait un jeu offensif plus élaboré et plus abouti que deux ans auparavant. On faisait de vraies différences. » Ou encore de cette saillie de Lilian Thuram : « Désormais, un joueur qui arrive en équipe de France sait pourquoi il est là. Pas pour terminer deuxième ou troisième et se faire applaudir. Pour la gagne. »
Giresse n'a jamais feint son admiration pour ses héritiers. Interrogé le matin de la finale de Rotterdam contre l'Italie (2-1 but en or le 2 juillet 2000), il avait répondu : « Cette équipe est une machine faite pour la compétition. Il y a du savoir-faire, de la maîtrise, mais également du jeu collectif, de la qualité individuelle, des beaux gestes. En fait, il y a tout. » Une équipe très mature également, née à l'Euro 1996, consacrée en 1998 et désormais parfaite, avec un noyau dur de douze joueurs ayant traversé les trois phases finales (Barthez et Lama, Blanc, Desailly, Lebœuf et Lizarazu, Deschamps, Karembeu et Zidane, Djorkaeff et Dugarry). Cerise sur le gâteau : cet été-là, toutes les planètes étaient alignées. Lemerre toujours : « Sur ce tournoi, on a la meilleure attaque, la meilleure défense et le meilleur gardien du monde *(Barthez)*. On a aussi le meilleur joueur du monde *(Zidane)*. » Zidane, Barthez et Henry au top, donc, mais pas que. Les jeunes de 1998, Vieira, Pirès ou Trezeguet, avaient grandi, l'influence de Blanc et Deschamps demeurait intacte, le bloc défensif restait indestructible et le banc n'avait jamais été aussi riche.

« On avait une bien meilleure équipe qu'en 1998. »

Zinédine Zidane, milieu

PAS DE « CARRÉ MAGIQUE », MAIS UNE COLONNE VERTÉBRALE UNIQUE

L'équipe de 2000 ne s'articulait pas autour d'un « carré magique », ni sa version originale (Giresse-Tigana-Platini-Genghini) laquelle ressemblait plus à un losange, ni sa configuration la plus familière (Giresse-Tigana-Platini-Fernandez). Elle ne possédait pas non plus le même ADN, ni la même mentalité, telle que Giresse et Platini la décrivaient. L'ancien Bordelais, d'abord : « Nous étions en permanence dans la construction, dans l'utilisation du ballon et dans la recherche de situations offensives. Pas dans la reconquête, ni même dans l'équilibre. Autrement dit, on jouait, on créait, on inventait, on improvisait… »
L'ex-numéro 10 de la Juve, ensuite : « L'improvisation qui devient, justement, la plus belle des organisations. Nous étions dans le jeu et la liberté. Dans l'intelligence et la complicité. Dans la folie équilibrée. C'était comme le grand Ajax, à ceci près que le football total de l'équipe de France n'était pas le total physique, mais le total technique. »
Le registre de la génération Zidane était clairement différent, davantage en intensité et en force qu'en souplesse, permettant alors d'enchaîner un premier tour très piégeux (Danemark, République tchèque, Pays-Bas),

Alain de Martignac/L'Équipe

puis trois matches en huit jours redoutablement compliqués (Espagne, Portugal, Italie). Mais il respirait néanmoins la même intelligence. C'est Lizarazu qui racontait : « Tactiquement, on était quasiment injouables. Et lorsqu'en finale les Italiens ont réussi à dérégler notre jeu collectif, ça s'est joué alors sur une inspiration. » Deux, même. Résumons-nous : l'équipe de 1984 demeure la plus joueuse et la plus technique d'entre toutes, celle de 1998 la plus étanche défensivement et la plus imperméable à la pression, et celle de 2018 la plus réaliste offensivement et la plus efficace en contre-attaque. Mais l'équipe de 2000 fait encore mieux. Elle constitue la synthèse idéale des trois autres, la puissance collective qu'elle dégageait les surpasse toutes et la colonne vertébrale qui la charpentait (Barthez-Blanc-Desailly-Vieira-Deschamps-Zidane-Henry) n'a pas d'égale dans l'histoire des Bleus. Autre atout : si les champions d'Europe de 1984 avaient Platini et produisaient un jeu comme seul le Brésil de Zico et Socrates pouvait en offrir, ceux de 2000 avaient Zidane. Témoignage de Laurent Blanc, datant du quart de finale contre l'Espagne : « Il a pris à présent une dimension nouvelle dans le jeu. Il sent qu'il a de plus en plus d'influence sur l'équipe. Il connaît de mieux en mieux le groupe. » Zizou était aussi plus fort physiquement qu'en 1998, plus réfléchi dans l'analyse, plus décisif dans ses choix. De son propre aveu : « Au sommet de mon art. »

C'EST L'HISTOIRE D'UNE DÉFENSE QUI N'A JAMAIS PERDU

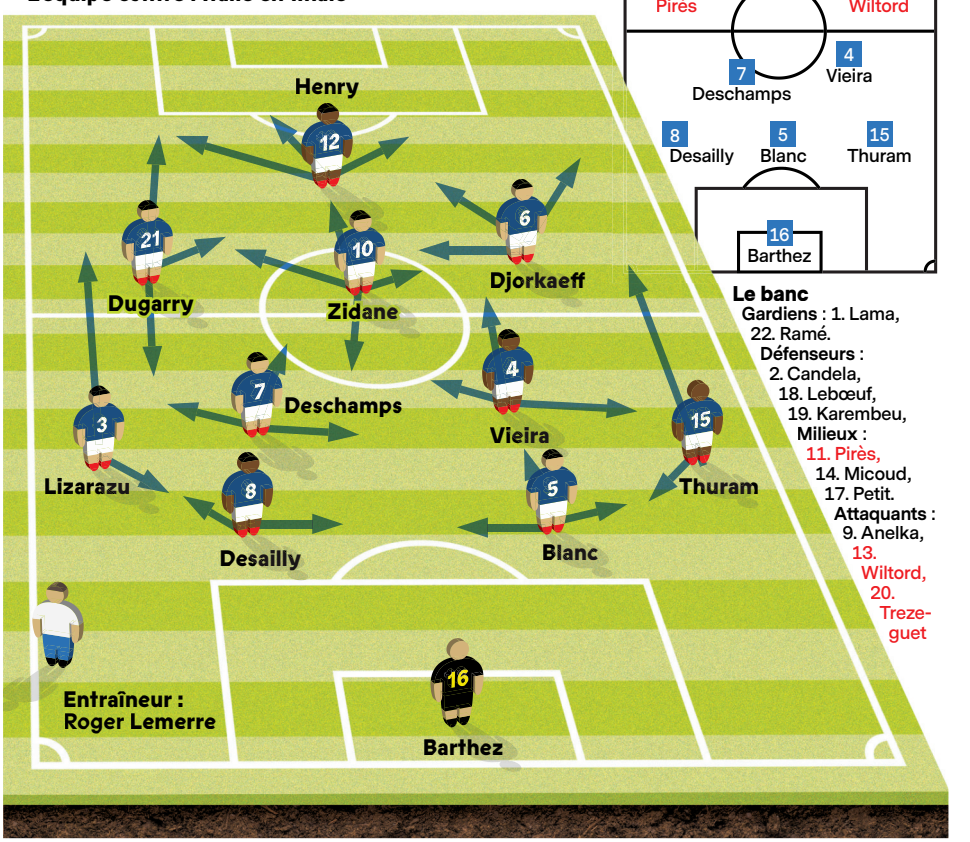
La légende de la génération 2000, c'est aussi l'histoire d'une défense qui n'a jamais perdu, jamais failli, jamais trahi. Vingt ans après, ces mots de Marcel Desailly résonnent toujours avec la même force : « On reste l'une des défenses les plus hermétiques au monde et, collectivement, on est grands, très grands. Dites-moi aujourd'hui qui est meilleur que Barthez, que Blanc, que Thuram, que Lizarazu et que Desailly à leurs postes ? » Entre juin 1996 et septembre 2000, le quatuor Thuram-Blanc-Desailly-Lizarazu joua 31 matches ensemble et son bilan demeure exceptionnel : 24 victoires, 7 nuls et seulement 12 buts concédés. C'est bien simple, dès qu'il manquait une pièce du puzzle, l'équipe de France paraissait déjà moins invulnérable : 28 matches durant cette même période, 17 victoires, 7 nuls, 5 défaites, dont une à l'Euro contre les Pays-Bas (2-3) avec le plan B (Karembeu-Desailly-Lebœuf-Candela), et 28 buts encaissés. Reprenant le concept d'Aimé Jacquet, Roger Lemerre reconnaîtra : « La clé à cet Euro, c'est aussi qu'on ne prend pas de buts. Et ça, c'est Barthez, c'est Deschamps… » Approbation de Desailly : « Pour être tout à fait exact, on avait le meilleur bloc défensif. »
On a pourtant connu d'autres grandes défenses. Celle de la Coupe du monde 1986, par exemple, où la charnière centrale Bossis-Battiston protégée par Tigana et Fernandez, valait le détour. Ou celle de 2006, quand l'association Sagnol-Thuram-Gallas-Abidal, protégée par Barthez et le duo Vieira-Makelele, pouvait résister à tout. Enfin, presque tout… Mais aucune ne maîtrisait aussi bien des mécanismes parfaitement huilés, ne possédait un tel vécu (plus de 70 sélections et près de 31 ans en moyenne au matin de la finale) et ne diffusait autant de confiance, autant d'énergie au reste de l'équipe. Après la finale de l'Euro 2000, Thuram avait souligné : « Tout s'est souvent joué au mental dans des combats d'hommes où les mecs se regardent dans les yeux et où le premier qui lâche a perdu. Nous, on n'a jamais lâché. » Et Barthez ajoute : « On a eu de la réussite, contre l'Espagne et plus tard aussi dans la compétition. Mais la chance ne vient pas seule. Seules les grosses équipes l'ont avec elles. » Ce qui inspira à Thierry Henry cette réflexion : « J'ai grandi en admirant la génération Platini, elle était extraordinaire, mais elle n'a peut-être pas toujours eu le facteur

« Sur ce tournoi, on a la meilleure attaque, la meilleure défense, le meilleur gardien et le meilleur joueur du monde. »

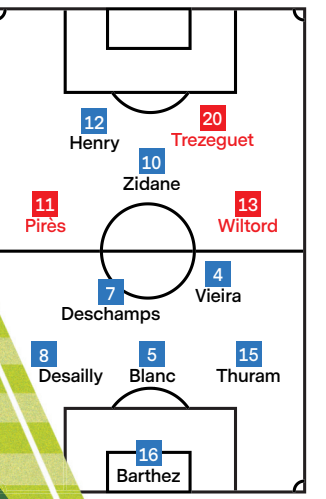
Roger Lemerre, sélectionneur

L'équilibre parfait

L'équipe contre l'Italie en finale



L'animation en fin de match



Le banc

Gardiens : 1. Lama, 22. Ramé.
Défenseurs : 2. Candela, 18. Lebœuf, 19. Karembeu,
Milieux : 11. Pirès, 14. Micoud, 17. Petit.
Attaquants : 9. Anelka, 13. Wiltord, 20. Trezeguet

Génie.
Buteur, passeur et leader technique, jamais l'influence de Zinédine Zidane, 28 ans cet été-là, n'avait été aussi forte sur le jeu de l'équipe et sur sa maîtrise de l'événement.

chance indispensable pour remporter une Coupe du monde. » Cette force mentale et cette réussite, justement, que transmettait ce bloc historique.

UN GROUPE EXCEPTIONNEL ET DES OPTIONS INCROYABLES

Quand on lui parlait systèmes de jeu ou animations, Roger Lemerre préférait toujours s'en tenir à sa propre définition : « J'ai plusieurs équipes. » En creux, il avait construit un groupe incroyable, plus fort qualitativement et quantitativement que n'importe quel autre, hyper mature aussi, et surtout très harmonieux dans son fonctionnement. Ce qui avait suggéré un jour à Lizarazu ce raccourci : « On était bien ensemble. Il n'y avait pas de planche pourrie. » La gestion du groupe et du banc au cours de l'été 2000 demeure d'ailleurs un modèle du genre. Dans une longue interview à *L'Équipe,* l'ancien sélectionneur racontera ceci : « La clé, c'était à la fois que le groupe soit hiérarchiquement positionné et que tout le monde soit concerné. » Précision : « Il y avait un leader technique, Zidane, deux leaders spirituels, Deschamps et Blanc, un chef de tribu, Desailly, des gens ciblés comme Karembeu et Thuram, très forts pour l'esprit d'équipe… Ensuite, pour que le coaching soit efficace, il faut avoir gagné l'adhésion. On l'avait en 2000, mais plus en 2002. »

« Tout s'est souvent joué au mental. Nous, on n'a jamais lâché. »

Lilian Thuram, défenseur

Ce groupe – où cohabitaient dix-huit champions du monde (Charbonnier, Boghossian, Diomède et Guivarc'h en moins, Ramé, Micoud, Anelka, Wiltord en plus) et dont Lemerre aimait dire : « Ce que les anciens donnent aux jeunes est considérable, mais les jeunes apprennent vite » – offrait surtout une variété de profils, une complémentarité et un choix offensif inégalés. Marcel Desailly : « Cette équipe était capable de faire la différence, à tout instant et jusqu'au bout. Roger *(Lemerre)* avait constamment plein de possibilités. En plus, tous ces joueurs possédaient le même mental. » Lizarazu : « En fonction de l'adversaire ou du moment, tu t'adaptais et tu choisissais une option offensive ou bien une autre. Tu avais Anelka et Henry, deux joueurs d'espace exceptionnellement efficaces en contre-attaque, Trezeguet, qui joue en pivot, Wiltord, qui concilie un peu les qualités des trois, et Dugarry, qui peut bloquer un couloir et provoquer par ses dribbles. » Pour un adepte du dépassement de fonction comme Lemerre, ça tombait bien. Au cours de l'Euro, les Bleus alterneront ainsi cinq configurations différentes selon l'exigence du match : 4-2-3-1, 4-3-1-2, 4-4-2, plus deux autres encore durant la finale, 4-3-3 brièvement et 3-4-3 enfin pour arracher le morceau, avec Zidane comme troisième attaquant. Ce soir-là, il avait fallu de la fraîcheur et davantage de vitesse sur les côtés pour revenir dans le match, puis faire plier l'Italie. Et, comme si cette génération avait voulu en faire sa signature, ce furent les trois joueurs entrés en jeu (Wiltord, Trezeguet et Pirès) qui changèrent le destin. Déviation de la tête de Trezeguet pour Wiltord dans le temps additionnel, centre en retrait de Pirès pour Trezeguet durant la prolongation. Et retour donc au postulat de départ : la meilleure équipe de France de l'histoire est nécessairement une équipe de France qui est allée au bout d'elle-même. **P. U.**

Henry et **Zidane** au top

Le parcours
Premier tour
France-Danemark 3-0
(Blanc, Henry, Wiltord)
France-République tchèque 2-1
(Henry, Djorkaeff)
France - Pays-Bas 2-3
(Dugarry, Trezeguet)
Quarts de finale
France-Espagne 2-1
(Zidane, Djorkaeff)
Demi-finales
France-Portugal 2-1 but en or
(Henry, Zidane s.p.)
Finale
France-Italie 2-1 a.p. but en or
(Wiltord, Trezeguet).
Les 21 joueurs utilisés
6 matches : Desailly (580 minutes de temps de jeu), Vieira (522), Deschamps (491).
5 matches : Barthez (490), Blanc (490), Thuram (490), Zidane (490), Henry (469), Djorkaeff (291), Anelka (227), Wiltord (180).
4 matches : Lizarazu (382), Dugarry (251).
3 matches : Petit (221), Pirès (139), Trezeguet (129).
2 matches : Candela (180).
1 match : Karembeu (90), Lama (90), Lebœuf (90), Micoud (90).
Non utilisé : Ramé.
Les buteurs
3 buts : Henry.
2 buts : Djorkaeff, Trezeguet, Wiltord, Zidane.
1 but : Blanc, Dugarry.
Les passeurs décisifs
2 passes : Vieira.
1 passe : Anelka, Henry, Micoud, Pirès, Trezeguet, Zidane.

Alain de Martignac/L'Équipe

Data Room

L'équipe de France

Par **Francis Magois**

De Rigal à Thuram

Les détenteurs successifs du record de sélections en équipe de France

Jean Rigal (1909-1912)	11 sélections
Louis Mesnier (1904-1913)	14
Jean Ducret (1910-1914)	20
Raymond Dubly (1913-1925)	31
Jules Dewaquez (1920-1929)	41
Edmond Delfour (1929-1938)	41
Étienne Mattler (1930-1940)	46
Roger Marche (1947-1959)	63
Marius Trésor (1971-1983)	65
Maxime Bossis (1976-1986)	76
Manuel Amoros (1982-1992)	82
Didier Deschamps (1989-2000)	103
Marcel Desailly (1993-2004)	116
Lilian Thuram (1994-2008)	**142**

Retrouvez régulièrement cet espace RECORDS destiné à alimenter vos archives et votre mémoire

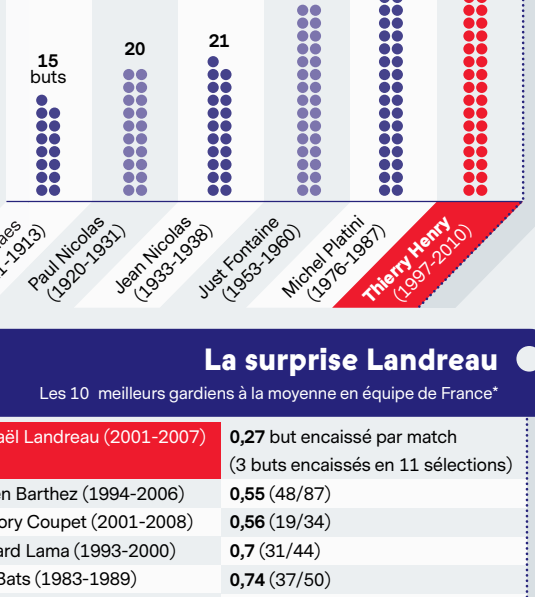
La stat insolite

125 631

Comme le nombre de spectateurs présents dans les tribunes de l'Hampden Park de Glasgow, le 27 avril 1949, pour la rencontre Écosse-France (2-0), ce qui constitue la plus forte affluence de l'équipe de France à l'extérieur.

Henry Ier

Les détenteurs successifs du record de buts en équipe de France



Chers « amis » luxembourgeois

Les 14 plus larges victoires des Bleus

10	**0**	**France-Azerbaïdjan**	6 septembre 1995
8	0	France-Luxembourg	20 avril 1913
8	0	France-Luxembourg	17 décembre 1953
8	0	France-Islande	2 juin 1957
8	0	France-Jamaïque	8 juin 2014
7	0	France-Lettonie	27 mai 1924
0	7	Chypre-France	11 octobre 1980
7	1	France-Grèce	1er octobre 1958
6	0	France-Chili	16 mars 1960
0	6	États-Unis - France	2 mai 1979
6	0	France-Luxembourg	20 octobre 1985
6	0	France-Malte	29 mars 2003
0	6	Féroé-France	13 octobre 2007
6	0	France-Australie	11 octobre 2013

Fichus Anglais

Les 11 plus larges défaites des Bleus

17	**1**	**Danemark-France**	22 octobre 1908
0	15	France-Angleterre	1er novembre 1906
13	1	Hongrie-France	12 juin 1927
12	0	Angleterre-France	23 mars 1908
0	11	France-Angleterre	22 mai 1909
10	1	Angleterre-France	16 avril 1910
9	0	Danemark-France	19 octobre 1908
8	1	Pays-Bas - France	2 avril 1923
8	1	Espagne-France	14 avril 1929
7	0	Belgique-France	7 mai 1905
7	0	Italie-France	22 mars 1925

La surprise Landreau

Les 10 meilleurs gardiens à la moyenne en équipe de France*

1. Mickaël Landreau (2001-2007)	**0,27** but encaissé par match (3 buts encaissés en 11 sélections)
2. Fabien Barthez (1994-2006)	**0,55** (48/87)
3. Grégory Coupet (2001-2008)	**0,56** (19/34)
4. Bernard Lama (1993-2000)	**0,7** (31/44)
5. Joël Bats (1983-1989)	**0,74** (37/50)
6. Ulrich Ramé (1999-2003)	**0,75** (9/12)
7. André Rey (1977-1979)	**0,8** (8/10)
8. Dominique Baratelli	**0,81** (17/21)
- Hugo Lloris (2008-2019)	**0,81** (92/114)
10. Bruno Martini (1987-1996)	**0,9** (28/31)

** Seuls sont pris en compte les gardiens qui comptent au moins 10 sélections.*

Jean-Louis Fel/L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe - Stéphane Mantey/L'Équipe

Thierry Laurey
« Personne ne doit se sentir installé »

L'entraîneur du Racing Club de Strasbourg a prolongé jusqu'en 2021 et apporté des changements à son staff. Il vient même de boucler trois semaines d'entraînement afin de mieux préparer la saison prochaine.

Texte **Jean-Marie Lanoë**

« Êtes-vous soulagé d'avoir prolongé d'un an ?

Non, ce n'est pas le mot, car je n'éprouvais aucune inquiétude. À partir du moment où les objectifs ont été dépassés, je n'avais pas à être soulagé. Je suis content, c'est tout, ça s'arrête là. Je me plais bien ici. Je jour où ça n'ira plus, j'irai ailleurs. J'entretiens de belles relations, un cadre qui me convient, des gens avec lesquels le travail se passe très bien. Je n'avais aucune raison de regarder ailleurs. Je suis très bien en Alsace.

Mais vous n'avez pas obtenu deux ans de contrat comme vous le désiriez…

Oui, mais dans toute négociation il faut savoir faire des compromis. Il y a des choses que tu peux avoir, d'autres que tu laisses aller et, inversement, le club avait des doléances qui ne sont peut-être pas remplies. Il n'y a aucun souci. Si j'ai signé, c'est que tout est clair et net.

Quels peuvent être vos objectifs avec un an de plus ?

Si j'ai signé, c'est qu'il y a une marge de progression, c'est clair. Mais avec un budget qui a des limites, c'est une évidence aussi. Tant que les infrastructures ne progresseront pas, ce sera compliqué. On attend notre nouveau stade dans trois ou quatre ans ; on va réaliser un centre d'entraînement sur lequel, dès octobre, on pourra s'entraîner même si les bâtiments viendront plus tard. Tout est calé et ce n'est pas la Covid-19 qui va bloquer ça.

Et la formation ?

Le centre, lui, existe et, dès qu'on a la possibilité de lancer un jeune, on le fait. On ne va pas s'en plaindre car c'est très important pour nous. On aimerait lancer ne serait-ce qu'un jeune par saison, ce serait déjà un bon début. Car, pour être performants, il nous faut des jeunes et, pour l'instant, ceux qui ont percé étaient en post-formation : les Simakan, Youssouf Fofana, Zohi… Seul Caci est sorti de notre centre de formation. Le petit Lebeau vient de prolonger son contrat. Mais on va tout réorganiser sur place. Il nous manque un terrain de compétition qui permettra au centre de formation de jouer ailleurs que dans les petits villages autour de Strasbourg. On va faire un synthétique et s'améliorer en termes de logement.

« On aimerait se stabiliser. Rester dans le top 10, ça parle. »

Pour faire passer un cap au club ?

Pour continuer à le faire progresser. Après notre accession, on s'est classés quinzième, puis onzième, puis dixième. On aimerait se stabiliser dans cette zone-là. Rester dans le top 10, ça parle. Il y a quatre ans, on était en National. On a été champions de Ligue 2, on a gagné la Coupe de la Ligue *(NDLR : en 2019)*. En peu de temps, des choses très intéressantes ont été faites et le club a été professionnalisé. C'est le travail de Marc *(Keller, le président)* et de toute son équipe. Pour l'instant, les voyants sont au vert. Mais on peut avoir un coup de moins bien à un moment donné. L'an dernier, après une défaite à Marseille lors de la 10e journée *(2-0)*, on était derniers. Il y avait certes des raisons objectives comme ce mois d'août terrible en

Cheminement. À Strasbourg depuis le 31 mai 2016, le natif de Troyes entend encore faire progresser le club. Et n'hésite pas à se remettre en cause.

Roberto Frankenberg/L'Équipe

termes de matches tous les trois jours *(le Racing a été sorti en barrages de la Ligue Europa par l'Eintracht Francfort)*. On y a laissé des plumes. Quand tu joues le jeudi et le dimanche sous le cagnard, tu n'as plus toutes tes cannes valides. On n'a pas paniqué, on est remontés, mais ce fut un avertissement. Il faut qu'on progresse, que le rendement de l'équipe s'améliore et qu'on ne se relâche pas.

Les changements intervenus récemment dans votre staff vont en ce sens ?

Oui, on avait le désir d'évoluer, de changer de discours. Pour être honnête, David *(Ducourtioux, adjoint de Laurey)* retourne en Corse pour des raisons familiales : il a trois enfants et on a accepté son départ. Les dirigeants du Gazélec l'ont contacté pour le faire signer mais seulement après avoir appris qu'il revenait. Cela nous permet de faire venir au même poste et pour un an Jean-Marc Kuentz qui était à la formation du Stade Rennais. Même sur un an, son expérience est intéressante. Il a accompagné Lamouchi, Stéphan, il a pas mal de vécu, en Afrique notamment, et va nous apporter des choses. Stéphane Cassard *(entraîneur des gardiens)* a connu le haut niveau avec l'OM et j'espère qu'il apportera son écot à ce que l'on veut mettre en place. Encore une fois, ce sont des changements pour avoir un discours différent, c'est surtout ça qui nous motive.

« On ne va pas bouleverser l'équipe, mais il faut l'améliorer. »

Vous connaissiez bien Jean-Marc Kuentz ?

J'ai passé mon diplôme de formateur pour être directeur de centre de formation à Clairefontaine et on était dans la même session. On s'est revus depuis, aussi. Il a fait un choix de vie en revenant en Alsace et devait intégrer notre centre de formation. Mais David s'en allant, ça m'embêtait qu'on amène quelqu'un que je ne connaissais pas. On a donc demandé à Jean-Marc d'être adjoint un an et il a accepté. Il avait laissé un excellent souvenir ici. Il y a été formé, il y a joué, il a dirigé le centre de formation et je crois même qu'il a déjà été adjoint. Notre relation est très cordiale.

Ces changements étaient vraiment nécessaires ?

C'est bien qu'au niveau du staff on se remette en cause et que personne ne se sente intouchable. Il nous faut avoir la tête dans le guidon tout en sachant évoluer. Je suis très confiant dans le staff. Ce sont des gens bourrés de compétences et d'expérience. Jean-Yves *(Hours, ex-entraîneur des gardiens)* a fait du très bon boulot depuis quatre ans. On voulait faire évoluer l'équipe différemment, notamment dans son travail quotidien et son approche des matches. Je n'ai pas la prétention de tout connaître mais un autre son de cloche, une autre vision vont nous permettre de mettre en place des choses différentes. C'est une volonté de ma part, je l'assume. Confortée par mes dirigeants, cela va de soi.

Ça ronronnait ?

Ce n'est pas tout à fait ça. Quand tu renouvelles beaucoup ton staff comme ce fut le cas la première et la deuxième année, tu n'as pas ce problème-là. Bon, en y réfléchissant bien,

Succès.
Le 30 mars 2019, Thierry Laurey a apporté au Racing Club de Strasbourg sa troisième Coupe de la Ligue en venant à bout de Guingamp (0-0 a.p., 4 t.a.b. à 1). Pour le plus grand bonheur des supporters alsaciens.

Pierre Lahalle/L'Équipe

Ducourtioux était devenu mon adjoint l'été dernier et, du coup, Sébastien Roi était passé à la vidéo. Mais un son de cloche différent au niveau du staff, c'est bien. J'ai partagé le quotidien de Christophe Galtier à Saint-Étienne et il avait ce souci permanent de changement, ce qui ne l'a pas empêché de rester très longtemps là-bas. Comme lui, je pense que personne ne doit se sentir installé. Quand on a la chance de faire ce métier, il faut donner le meilleur de soi-même et moi le premier, c'est aussi simple que cela.

Mais vous l'avez dit, il y avait déjà eu des changements la saison dernière…

Qui sont passés inaperçus. À l'arrivée de Ducourtioux et au glissement de fonction de Roi, il faut ajouter la nomination de Kader Mangane comme coordinateur sportif. S'il n'est pas en relation directe avec le terrain, il a un rôle d'animation globale et toute liberté pour discuter avec les joueurs quand, notamment, il sent que ça ne va pas. Il a l'expérience pour ça et elle est encore fraîche. On essaie de faire évoluer les choses et de changer.

Vous avez des renforts en vue ?

On a perdu trois joueurs professionnels : Grimm, Corgnet, N'Dour *(pas conservés)* et le petit Botella, très souvent blessé, n'a pu saisir sa chance. On a recruté en janvier le petit Chahiri *(milieu offensif)* du Red Star et on va encore prendre trois joueurs. Ça n'est pas beaucoup, mais ils devront nous apporter une plus-value et on tentera peut-être aussi un coup avec un jeune joueur. On ne va pas bouleverser l'équipe, mais il faut l'améliorer.

Adrien Thomasson, l'un de vos meilleurs joueurs la saison dernière, va-t-il rester ?

Il a encore un an de contrat, aucun problème. Ibrahima Sissoko vient de prolonger pour deux saisons après être bien revenu. Il était en super forme, dommage que la saison se soit arrêtée. On essaie de voir qui on peut "sécuriser".

Puisque cette saison s'est "arrêtée", que faites-vous actuellement ?

On termine notre troisième semaine d'entraînement. Ça se passe très bien, aucun souci. Les joueurs sont testés toutes les trois semaines, tout le monde est négatif. Les garçons sont très rigoureux et heureux d'avoir repris.

Mais il ne s'agit pas de la reprise officielle.

Non. C'est simple, elle a été organisée à la demande des joueurs qui en avaient marre des visioconférences. On a tenu compte des protocoles sanitaires. Nous avons établi pour nous une sorte de mixte entre ce qui se passe en France et en Allemagne puisque la Bundesliga a repris.

Par exemple ?

Les distances à conserver, des groupes à six ou sept, des exercices sans jeu de tête, sans ballon à toucher de la main sauf pour le gardien. Les joueurs arrivent en tenue et un parking particulier leur est dédié. Certaines choses se passent comme dans un drive-in. À partir de 10 h 30, le doc prend la température des joueurs dans leur voiture quand ils arrivent, et pas en même temps. Pour certains entraînements, il calcule aussi leur masse graisseuse. On varie les groupes, les partenaires sont différents à chaque fois. Les joueurs font beaucoup de travail individuel ou à deux, et si un joueur touche le ballon de la main ou de la tête, on désinfecte tout de suite. Les gardiens de buts ont leurs propres ballons. Si les joueurs veulent discuter entre eux, ils le font dans leur voiture. Pour être honnête, ça se passe super bien.

Relais. En 2020-21, le technicien alsacien entend s'appuyer sur Adrien Thomasson, l'un des meilleurs Strasbourgeois la saison dernière.

C'est du temps de gagné pour la vraie reprise en juin ?

Bien sûr. La première semaine a été un peu light, puis dans les jours qui ont suivi il y a eu une montée en régime. Et la semaine dernière les séances étaient très bien, avec beaucoup d'assiduité et de complicité. Ce ne sont pas des séances physiques, ce n'est que du plaisir avec le ballon. Cette semaine, on a travaillé l'animation offensive. Tout le monde a pu voir où les joueurs en étaient, physiquement et psychiquement. On était un peu inquiets mais ils se sont lâchés, ils ont confiance dans ce qu'on fait. Alors, oui, c'est du temps de gagné pour une reprise en juin et un Championnat qui repart en août.

« La reprise a été organisée à la demande des joueurs. »

La préparation de la nouvelle saison démarre quand ?

On ne voulait pas reprendre trop tôt en juin car les longues préparations à l'italienne ne sont pas celles que l'on affectionne en France. Les garçons ont donc un mois de vacances, du 29 mai au 29 juin, en espérant une reprise en août.

Finalement, peut-on dire que la bonne décision a été prise avec l'arrêt des Championnats en France ?

Il faut être clair : on aurait évidemment préféré finir la saison. La décision gouvernementale de tout arrêter a été un peu rapide à mon goût, mais je la respecte. Cela étant, on ne se voyait pas laisser les joueurs comme ça jusqu'en juin et comme ce sont eux qui nous ont soumis l'idée, on a suivi. Au bout de six semaines de visioconférences, les mecs qui étaient chez eux, dans leur appartement et qui n'avaient pas de jardin nous ont dit : "On aimerait se voir, c'est possible ?" J'étais pour, Marc était pour aussi et notre directeur Alain Plet a très, très bien organisé tout ça. Ç'a fait du bien aux joueurs, au staff et aux spectateurs qui nous ont suivis. Ces entraînements n'étaient pas à huis clos mais on avait fait installer un grillage autour du centre de formation et une dizaine de gens pouvaient nous regarder depuis la route. » **J.-M. La.**

Pierre Lahalle/L'Équipe

Supporters de l'OM, cadres de vestiaire, Jean-Michel Aulas, André Villas-Boas... Le président marseillais subit des attaques de toutes parts ces derniers temps. La preuve qu'il détonne. De trop ?

Texte **Dave Appadoo** et **Christophe Larcher**

Jacques-Henri Eyraud

Un « head of l'OM » à décoder

Frédéric Stucin/L'Équipe

A-t-il les codes du football ?

En quatre années de présidence, Jacques-Henri Eyraud a subi son lot d'attaques balancées par des consultants vedettes, des piliers du Vélodrome ou des rivaux de Ligue 1 : trop froid, trop manager à l'américaine, trop taekwondo (il fut champion de France juniors), etc. À chaque fois, reviennent son déficit d'affect et son apparente raideur. « C'est sûr qu'il n'a pas le même profil que moi ou Laurent Nicollin », lance Jean-Pierre Caillot, le très en verve président du Stade de Reims. Pourtant, le Champenois, qui côtoie son homologue phocéen dans les instances nationales, n'a « aucun doute » : « Il aime le foot ! Sinon il ne serait pas à ce poste où on encaisse beaucoup de coups. Si on n'est pas passionné, on fait autre chose. » Certes, « JHE » ne possède pas une connaissance encyclopédique du jeu mais Frank McCourt l'a surtout choisi pour son CV d'ancien cadre à Euro Disney et au Club Med. Justement, le svelte quinqua est avant tout perçu comme le mandataire d'un milliardaire américain qui se demande comment il recouvrera les dizaines de millions investis. Son équipe va jouer la Ligue des champions et, lui, parle surtout de dégraisser l'effectif. Un profil bas tout en chiffres qui n'exalte pas les fans de ballon. « C'est surtout un homme d'organisation. Or, le football pro n'est pas une ligne droite pour Formule 1, c'est un chemin caillouteux. » L'avis provient de Christophe Bouchet, président de l'OM de 2002 à fin 2004, qui sait que le poste revient « à vivre nu dans une maison de verre devant 10 000 personnes ».

L'actuel maire de Tours explique que « le foot, c'est de la politique », un terrain tout en ententes et compromis où, selon lui, son successeur n'a guère envie de s'aventurer. « Ce n'est pas un métier où on applique des recettes, poursuit Christophe Bouchet. On peut reprocher à Jacques-Henri trop de rationalité, il faut qu'il apprenne à composer. Tant d'entrepreneurs talentueux ont échoué à vouloir mettre en équation la passion du football. » Un sport où « tout business plan est mis à l'épreuve chaque semaine », selon Michael Tapiro, fondateur de la Sports Management School de Paris, la faute à une erreur d'arbitrage ou à une frappe écrasée de Dario Benedetto.

A-t-il les codes des présidents français ?

Son confrère de Guingamp Bertrand Desplats le soufflette sévèrement sur la chaîne L'Équipe, voyant en lui un « jeune président auteur d'un certain nombre de maladresses ». Jean-Michel Aulas, qu'il a comparé à un chef mafieux, puis à un Lider Maximo, se plaît à le mitrailler. Alors, Jacques-Henri Eyraud, trublion vilipendé de la confrérie des présidents de club ? « Complètement faux ! rétorque le Rémois Jean-Pierre Caillot. Il n'est aucunement haï. Il a eu des accrochages, mais ce n'est pas un homme de conflits. Il est respecté quand il prend la parole au sein des instances. »

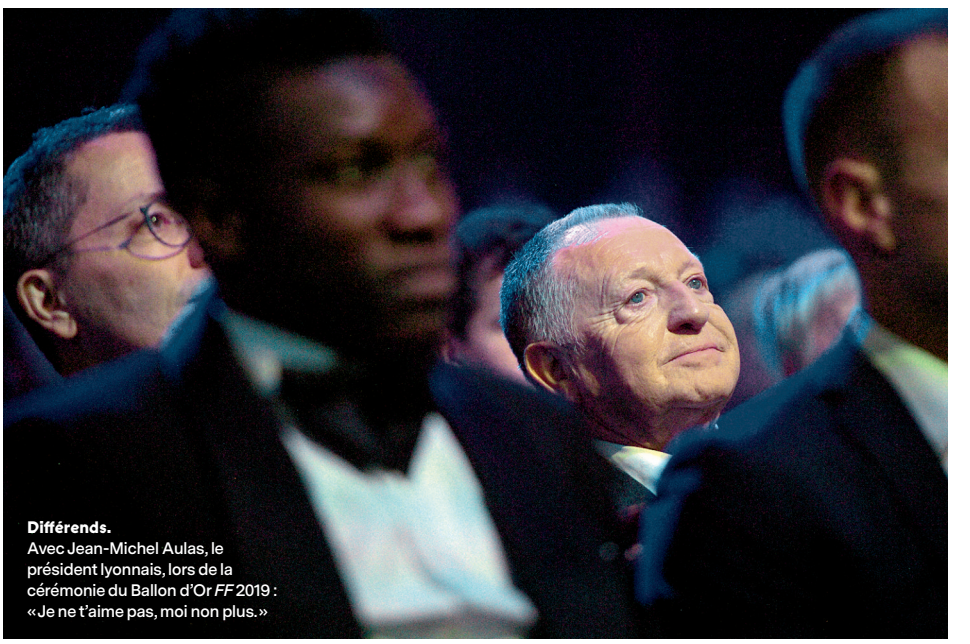
L'OM de « JHE » a joué la finale de la Ligue Europa 2018 contre l'Atletico Madrid (0-3) et a fini deuxième du dernier Championnat. « C'est à mettre à son crédit quand même. Nous voyons qu'il travaille bien », lance Jean-Pierre Caillot. Le dirigeant marseillais a aussi remercié deux coaches (Franck Passi et Rudi Garcia) et s'est fâché avec pas mal de monde. « Il faut des années de combats de toutes sortes, avec des réussites et des échecs pour commencer à bien appréhender la tâche, complète Christophe Bouchet. C'est un mec brillant, mais il est nouveau, il découvre encore les codes du métier. »

L'ancien président de l'OM juge ainsi qu'il octroie « trop de pouvoirs » à ses entraîneurs. Rudi Garcia avait pris les rênes sportives du club, ce qui s'est retourné contre son boss qui avait, par exemple, avalisé la venue hors de prix de Kevin Strootman (25 M€). « Tout le milieu savait qu'il était cuit. La crédibilité de Jacques-Henri en a pris un coup. » Idem actuellement avec un André Villas-Boas qui le snobe ouvertement pour finaliser son avenir. Christophe Bouchet explique aussi qu'un président aguerri est celui qui « sait faire l'analyse des victoires (ou des belles campagnes) ». Au lendemain de la finale perdue de la Ligue Europa 2018, il a envoyé un SMS à Jacques-Henri Eyraud : « Le plus dur commence. » Il était alors sans doute temps de refondre l'effectif, quitte à céder Dimitri Payet et Florian Thauvin, ce qui aurait évité les désagréments actuels. Sur le coup, le dirigeant de l'OM s'est-il mépris sur l'infernale complexité de sa mission présidentielle ? « Ce n'est pas un métier qui s'apprend dans les livres ou à l'école », confirme Jean-Pierre Caillot.

A-t-il les codes de Marseille ?

L'arrêt du football en France dû à la crise sanitaire aurait pu permettre à Jacques-Henri Eyraud de gérer au calme la suite des opérations. Que nenni ! Le président olympien subit une nouvelle fronde d'envergure des supporters d'un OM pourtant deuxième de Ligue 1. Ici, un communiqué salé de l'ensemble des associations pour critiquer sa gestion économique ; là, une pétition en ligne pour demander sa démission, en passant par cette banderole sous la basilique Notre-Dame-de-la-Garde : « Prends ta tisane et casse-toi. » Au vrai, l'histoire n'a jamais vraiment pris entre l'entrepreneur et le peuple du Vélodrome. Pourtant, Samir, abonné depuis vingt ans, récuse le principe d'une hostilité a priori : « Faut éviter les clichés du supporter marseillais qui ne veut qu'un local issu du monde du foot à la tête du club. Que Eyraud vienne d'un autre univers, qu'il ait fait Harvard, c'est tout, sauf un problème… Ses PowerPoint, je n'ai rien contre, si ça lui permet de bien exposer sa pensée. Mais à condition que ce soit suivi d'effets. »

Or, selon Samir et ses collègues de tribunes, il y a embrouille sur la marchandise. « Un exemple : sa fameuse "Fan Experience", ça sonnait vachement bien. Dans les faits, c'est un truc où tu dois toucher des cibles avec un ballon. Il y a parfois une console et un camion qui vend des flammekueche, et basta ! Ça fait beaucoup d'anglicismes pour masquer autant de vacuité. » Si une partie des supporters reconnaît au président son action au centre de formation et dans l'assainissement du club, Samir lâche sans détour qu'il n'attend plus rien de lui : « C'est un beau parleur. Il y a même de la provocation de sa part. Une amende *(NDLR : 6 000€)* a été donnée à un groupe de supporters qui voulait étirer son tifo dans le stade. Ça dit bien le rapport qu'il entretient avec les fans. Sa chance,



Différends. Avec Jean-Michel Aulas, le président lyonnais, lors de la cérémonie du Ballon d'Or *FF* 2019 : « Je ne t'aime pas, moi non plus. »

Bernard Papon/L'Équipe

Remous.
Andoni Zubizarreta (à gauche), le directeur sportif, est parti. Mais, à la demande des joueurs, le coach André Villas-Boas est resté. Une nouvelle qui a calmé la colère des fans envers Jacques-Henri Eyraud.

c'est que le contexte marseillais a changé, ce n'est plus aussi chaud qu'il y a vingt ans. » Jacques-Henri Eyraud a perçu l'urgence et a rencontré les supporters mercredi dernier.

A-t-il les codes de la communication ?

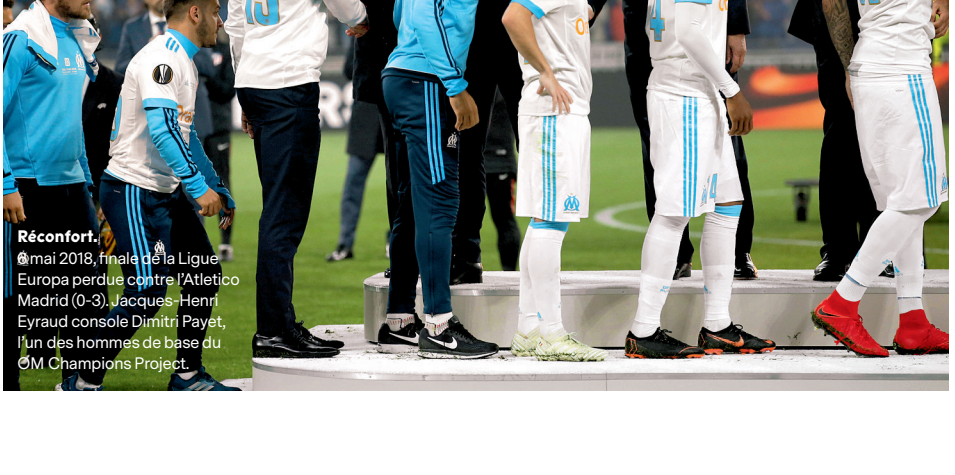
Peu de présidents ont autant alimenté en si peu de temps le barnum du ballon rond par sa simple communication. Pourtant, l'Olympique de Marseille a connu de beaux spécimens, des provocations de Bernard Tapie au verbe ciselé de Pape Diouf. Avec Jacques-Henri Eyraud, l'exercice a franchi une autre dimension. De ses célèbres exposés sur PowerPoint à sa récente tribune business sur Linkedin en passant par ses anglicismes et la vanne sur la tisane destinée aux supporters, les procédés iconoclastes de « JHE » suscitent bien des commentaires. Surtout dans le contexte phocéen. « À l'OM, plus qu'ailleurs, il faut que le président incarne sa fonction, qu'il y ait de la chair, analyse Michael Tapiro, directeur de la Sports Management School. Or, lui cherche absolument à cultiver son côté techno, Harvard, etc. Il ne comprend pas que les anglicismes entretiennent une image lointaine. Est-ce une forme de complexe de supériorité ? De méconnaissance des usages ? » Comme si le président de l'OM s'ingéniait à cultiver sa différence.

« Il n'a pas saisi le sentiment d'appartenance, reprend Michael Tapiro. Dans le foot, il faut afficher ses couleurs, les porter fièrement. » Or, son compte Twitter place son rôle de président de l'OM en dernier dans la liste de ses casquettes. « C'est une erreur ! Pour le public, il ne doit être que président de Marseille. » Le spécialiste de la communication s'étonne aussi du choix de « JHE » de passer par le réseau social professionnel Linkedin pour exposer la suite du projet olympien : « En indiquant une recherche de postes en anglais *(Head of football, Head of business)*, il donne le sentiment de manquer de connexions dans le football. Les profils recherchés avec un intitulé très entrepreneurial ne sont pas très clairs. » Comme s'il ne s'adressait pas au milieu du football. Au fond, n'est-ce pas la clef de la com déroutante de Jacques-Henri Eyraud, comme le croit Michael Tapiro ? « Il est davantage le président de son actionnaire que celui de Marseille et de ses supporters. »

A-t-il les codes du vestiaire ?

Sûr qu'à Euro Disney, au Club Med et à Turf Éditions, personne n'osait le maltraiter de la sorte. Dans ses anciennes fonctions, Jacques-Henri Eyraud pouvait pousser toutes les portes de l'entreprise sans risquer le holà d'un cadre, même très supérieur. À l'OM, le président n'est plus le bienvenu dans le vestiaire depuis de longs mois, la faute à des primes non versées, à une défiance généralisée de l'effectif. Dans une entreprise « normale », comme celles où il officiait auparavant, « JHE » pourrait virer l'indocile dans la foulée. Sauf qu'à Marseille, dans l'univers si peu rationnel du foot pro qui continue de l'abasourdir, Dimitri Payet n'est pas un employé lambda. Il est un actif qui pèse des millions dont chaque parole résonne dans les médias grand public.

Le président de l'OM peut ressentir une légitime ingratitude car c'est lui qui, en 2017, fit revenir le milieu de terrain offensif comme figure de proue du projet McCourt avec un méga revenu mensuel (500 000 € brut). Imaginer que verser un salaire épais vous octroie une fidélité éternelle, c'est bien mal connaître le milieu. L'« animal à sang froid » décrit par d'anciens collaborateurs constate également que son capitaine Steve Mandanda estsourd à ses requêtes de baisse salariale en ces temps de récession liés au Covid-19. Mû par son obsession d'efficacité économique, pas assez fédérateur, il a perdu le lien avec les hommes du terrain, toujours prompts à retrouver leurs réflexes individualistes, d'autant qu'une bonne part d'entre eux est concernée par un départ (Kamara, Caleta-Car, Sanson, Sarr, Lopez, Amavi, Rongier…). Les joueurs ont su faire preuve de solidarité pour convaincre André Villas-Boas de rester. Jacques-Henri Eyraud sait qu'ils ne lèveront pas le petit doigt pour lui. **D. A.** et **C. L.**



Réconfort.
9 mai 2018, finale de la Ligue Europa perdue contre l'Atletico Madrid (0-3). Jacques-Henri Eyraud console Dimitri Payet, l'un des hommes de base du OM Champions Project.

Alex Martin/L'Équipe - Frédéric Porcu/L'Équipe

« Je dois faire partie de ceux qui vont entraîner le foot vers les réformes »

Discuté, raillé et/ou bousculé, le président de l'OM explique sa différence par une envie de modernité. Texte **Dave Appadoo**

« Vous avez l'habitude bousculer les codes de la communication, quitte parfois à vous attirer des critiques et des moqueries. Comme avec cette tribune publiée sur Linkedin pour expliquer la phase 2 du projet de l'OM. Pourquoi ce choix ?

L'idée était d'exprimer notre vision à long terme pour l'OM en matière d'organisation et de management. Je voulais montrer que, malgré l'agitation autour du club, cela ne changeait en rien notre comportement et notre capacité à nous projeter sur l'après, sur le long terme. La phase 2 du projet démarre et va nous accompagner sur les quatre ou cinq prochaines années, et cela commence par une nouvelle organisation. Linkedin est un réseau qui réunit des professionnels, où l'on discute de la transformation des organisations. Sur cet espace, on a le temps de l'explication qui, parfois, se fait en deux cents signes. À partir du moment où la chasse aux talents est un objectif prioritaire d'un club de football, il me semble logique de m'exprimer là où se trouvent des talents qui peuvent correspondre. Résultat : cette tribune a été vue plus de 50 000 fois en quelques jours, par une population très ciblée sur un thème très organisationnel et structurel. Ce n'était évidemment pas une petite annonce car ce genre de recrutement passe par un véritable processus de professionnels, de chasseurs de tête de renommée internationale qui travaillent sur ces recherches. Ç'a été caricaturé par certains, mais ce n'est pas grave.

Si ce n'était pas une petite annonce, qu'est-ce que cela aurait apporté de moins de publier cette tribune sur le site du club ?

Le site de l'OM, c'est avant tout à destination de nos supporters qui nous aiment, qui suivent l'actualité de l'OM au quotidien et veulent parler ballon. Sur Linkedin, on touche d'autres gens. Au passage, je précise que le "head of football" viendra du football et non du marketing et de la finance comme j'ai pu l'entendre ici ou là. En revanche pour le "head of business", j'ai l'intention

Résultats. Le président phocéen a de quoi sourire. Son bilan sportif est globalement positif : une finale de Ligue Europa en 2018, jamais plus loin que cinquième en L1 et une qualification cette saison en Ligue des champions. Reste la situation financière très compliquée…

Christophe Negrel/L'Équipe

d'élargir le spectre et je ne m'interdis rien en termes de provenance.

Votre propension à utiliser régulièrement des anglicismes peut aussi être malvenue dans le football français qui est un milieu avec des codes assez traditionnels. Est-ce une erreur de votre part ?

Tout le monde le sait, j'ai un tropisme pour la culture américaine, j'y ai étudié, fait une bonne partie de ma vie professionnelle. Donc, c'est vrai que cela peut se retrouver dans mon langage. Mais, évidemment, cela va au-delà. L'OM est un club français emblématique, cela va sans dire. Mais c'est aussi une organisation qui s'adresse au monde, et aux professionnels du monde entier. Depuis mon arrivée, j'ai diversifié le recrutement au sein du club dans tous les domaines, sportifs et administratifs. Et, pour attirer des talents de tous horizons, de culture différente, il faut bien leur parler dans une langue qu'ils comprennent mieux que si on se restreint à un vocabulaire franco-français. Pour moi, c'est être en adéquation avec l'OM, car ce qu'il représente dépasse largement nos frontières, je peux le constater tous les jours, même si je suis très attaché à notre identité marseillaise.

Le fait est que l'on commente parfois davantage la forme que le fond : les PowerPoint, Linkedin, les mots anglais, etc. Y a-t-il une déperdition dans votre message, du coup ?

Je ne crois pas. Par exemple, si cette tribune a eu un tel retentissement, c'est que j'ai atteint la cible. La forme utilisée a servi le fond car cela a attiré des gens aussi bien attirés par le sujet sportif que par le fait qu'un des principaux clubs de football français se réorganise ainsi. Vous seriez d'ailleurs très surpris des sollicitations et des noms que l'on m'a suggérés d'étudier à la suite de cette tribune.

« Le foot a un énorme besoin de changements. »

Vous venez d'une culture sportive différente, celle du sport américain. Vous êtes-vous renseigné sur les codes du football français pour vous adapter ou est-ce que vous avez préféré ne pas trop en tenir compte pour garder votre différence ?

Vous pensez à quel type de codes ?

À votre communication. Ou encore quand vous émettez l'idée que l'on peut réformer les règles du foot, par exemple, avec des buts qui comptent double s'ils sont inscrits hors de la surface. Est-ce que ça ne vous renvoie pas à une certaine méconnaissance du foot ?

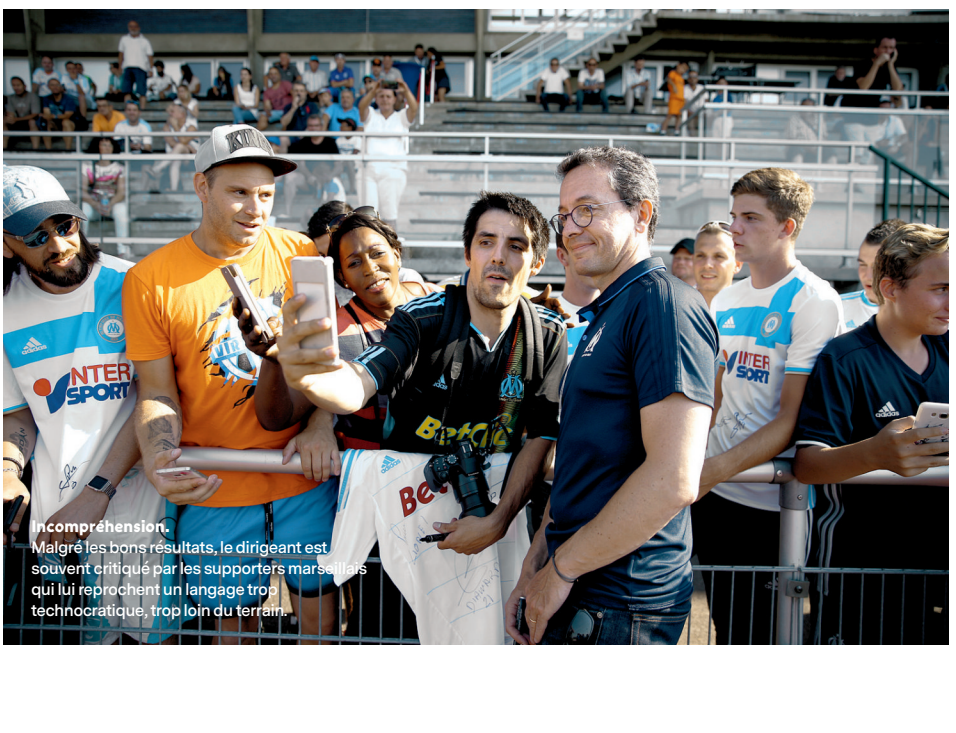
Ça tombe très bien que vous m'en parliez. Quand j'ai fait cette déclaration, c'était lors d'une conférence sur les innovations dans le football de demain. C'était dans un cadre bien précis où l'objet était justement de lancer des idées, des hypothèses, des propositions, ce n'était pas comme ça, en l'air, un matin en me levant, sans que personne ne m'ait rien demandé. À cette même conférence, Arsène Wenger était aussi invité et a dit des choses passionnantes, l'une d'entre elles étant que le manager du futur ne serait pas un spécialiste du football mais serait un data scientist *(NDLR : un expert en données)*. Imaginez si c'est moi qui avais dit ça ! Mais, quand c'est Arsène Wenger, on écoute et on trouve, comme moi, que ça mérite de faire réfléchir. Car je pense que le foot doit se remettre en question. Et parfois, ça passe par jeter des pavés dans la mare pour ouvrir le débat.

On a l'impression que vous aimez votre singularité, que vous la cultivez même, non ?

Non, car ça pourrait laisser penser que je suis narcissique alors que pas du tout. Quand je vais à Turin pour rencontrer Andrea Agnelli, qu'il me fait visiter son nouveau centre d'entraînement, le siège… On se sent mais vraiment tout petit. Idem quand je vais voir les dirigeants de Manchester City et de Liverpool il y a quelques jours. Mais bien sûr que je pense qu'il faut bousculer les codes dans le football. Je pense même que le foot a un énorme besoin de changements. Et que je dois faire partie de ceux qui vont entraîner le foot vers ces réformes. Par exemple, je viens de lire un sondage selon lequel seuls 11 % des Français disent que le foot leur manque beaucoup. Seulement 11 % ! Il y a un problème là, non ? C'est de ça que l'on devrait parler à la Ligue, c'est sur cela que l'on devrait travailler. Il faut vraiment prendre garde, le football est le sport roi mais il vit beaucoup sur ses acquis.

La popularité du football vous semble en danger ?

J'étais chez Disney quand il était le leader absolu des longs-métrages animés. Et puis, quelques années plus tard, un jeune entrepreneur qui s'appelle John Lasseter et qui avait fondé une boîte du nom de Pixar, a commencé à faire des films d'animation en utilisant l'informatique et la 3D. Évidemment, les dessinateurs et réalisateurs de Disney l'ont pris de haut et ne l'ont pas considéré avec beaucoup de respect. Quelques années plus tard, lui et Steve Jobs ont pris le pas sur Disney. J'ai donc vu comment on pouvait être un leader incontesté et se faire dépasser si on n'y prenait pas garde et si on n'évolue pas. Pendant longtemps, le foot a tiré sa force de son absence de changement. Quelles que soient les générations, c'était le même sport ou presque et il pouvait être partagé et transmis. Mais c'était une époque où la société ne proposait pas beaucoup d'autres loisirs, donc on s'agrégeait naturellement au foot. Le gaming et l'eSport sont en train de devenir une véritable habitude de consommation pour les nouvelles générations. Et il faut d'autant plus s'interroger que les conséquences du Covid sur la fréquentation future des stades peuvent être réelles. On doit donc consacrer énormément de temps à réfléchir en profondeur et à échanger sur ce que sera le football du XXIe siècle car le paysage et les habitudes ont fortement changé. D'ailleurs, je peux vous dire que les grandes manœuvres ont



Incompréhension. Malgré les bons résultats, le dirigeant est souvent critiqué par les supporters marseillais qui lui reprochent un langage trop technocratique, trop loin du terrain.

Alex Martin/L'Équipe

commencé et qu'avec la crise, les réflexions vont s'accélérer et que le football post-2024 ne sera plus le même.

Durant cette crise sanitaire, vous avez eu quelques accrochages très musclés avec certains de vos collègues présidents, comme Jean-Michel Aulas et Bertrand Desplats. Est-ce dû à votre façon et à votre volonté de bousculer les codes ?

Vous noterez que, mis à part une tribune dans *le JDD,* je me suis abstenu de tout commentaire sur les collègues. Et les épisodes auxquels vous faites référence se sont déroulés dans un cadre privé. Je le précise, car tout le monde n'a pas eu cette ligne de conduite. Je sais aussi que toutes ces réunions ont permis de mieux se connaître et de resserrer des liens. C'est vrai qu'il y a quelques incompréhensions, quelques conflits. Mais j'ai l'habitude de combattre pour mes idées, de les mettre sur la table et d'aller dans le débat, même s'il peut être houleux. Je dois faire entendre la voix de l'OM. La première année dans les instances, j'ai beaucoup observé, écouté, je suis resté en retrait, pour bien comprendre le fonctionnement, les dynamiques de groupes entre présidents. Mais là, c'est la crise, il faut travailler, discuter, prendre des décisions majeures pour le foot français et j'essaie d'occuper la place qui est la mienne. Ni plus ni moins. Alors, certains ont dit que j'étais un "jeune président". Je le prends comme un compliment. La jeunesse n'est pas une question d'âge, c'est un état d'esprit. Il y a besoin d'idées nouvelles, parfois un peu dérangeantes, sinon on n'aura pas fait notre job car notre gouvernance est inadaptée aux enjeux du XXIe siècle. Il faut réformer et même réinventer tout cela rapidement. Et puis le coup du "jeune président", c'est ce qu'on balance quand on n'a plus d'argument.

Vous venez de rencontrer les associations de supporters après plusieurs semaines de fronde. Il fallait renouer le dialogue ?

Il n'a jamais été rompu ! Je rencontre les supporters quatre ou cinq fois par an, parfois plus, quand certains le désirent. Franchement, vous parlez de fronde, mais il y a eu d'autres moments compliqués et il faut l'accepter car tout prend de grandes proportions à l'OM. La caisse de résonance de l'Olympique de Marseille c'est celle d'un groupe du CAC 40 alors qu'il s'agit d'une PME. Je le savais mais, parfois, je le regrette car ça conduit à beaucoup de réactions excessives. Ceci étant, je retiens aussi que nous dialoguons constamment, parfois de façon vive, très dure, ce n'est pas grave, c'est la vie. Et je veux leur redire que nous sommes ensemble au service de cette institution. Et personne ne peut dire que Frank McCourt et moi avons été pris en flagrant délit de mensonge par rapport aux engagements pris. Après, on a sûrement commis des erreurs, ça c'est possible. Mais on est quand même qualifiés en Ligue des champions. Prenons un tout petit peu le temps de savourer ce résultat après lequel on a longtemps couru, avant de penser à comment et avec qui même si on y travaille déjà.

Sébastien Boué/L'Équipe

Objectif.
Jacques-Henri Eyraud ne le cache pas : « Ma mission première est de consolider l'OM en tant qu'entreprise. »

Pas mal de supporters ont l'impression que votre communication très stats, très technique, est davantage dirigée vers un board que vers eux. Et ils regrettent ce manque de chair, de passion, et de football dans vos propos. Vous le comprenez ?

J'entends ce ressenti. C'est "tarpin" *(très, en provençal)* important. Je comprends que certains supporters aimeraient que je parle plus ballon, comme ils disent. Mais je ne veux pas passer pour celui que je ne suis pas. Je ne serai pas le directeur sportif bis. Et je sais que quand j'explique que l'on est un club de foot mais aussi une entreprise, c'est une partie du discours difficilement audible. Car, ce qui retient l'attention, et je le comprends, c'est le sportif. C'est ma mission première mais je dois aussi consolider l'OM en tant qu'entreprise même si ce ne sera jamais une entreprise comme les autres. Et je dois faire comprendre que deux défaites ne doivent pas provoquer le chaos, le "dégagisme", sinon on ne peut pas travailler.

« Le coup du "jeune président", c'est ce qu'on balance quand on n'a plus d'argument. »

Alors que vos méthodes sont parfois sévèrement discutées, vous donnez l'impression d'envoyer le message suivant : "J'ai juste tort d'avoir raison trop tôt."

Non, je n'aime pas cette phrase. Il faut savoir s'inscrire dans son moment. Il faut avoir raison, ici et maintenant. Mais le fait est qu'un certain nombre de nos actions n'auront pas d'effets immédiats. Je pense, par exemple, à la formation dont tout le monde peut s'accorder à dire qu'elle n'a jamais été une priorité à l'OM, et qui est aujourd'hui au cœur de la stratégie du club. Donc, la question est d'avoir une vision stratégique et de s'y tenir.

Une chose dont vous êtes fier dans votre action et une autre que vous pensez avoir ratée ?

Ce qui me satisfait le plus, c'est la transformation opérée dans le club. C'est une organisation qui a profondément changé en moins de quatre ans, bien plus forte aujourd'hui pour affronter les impératifs du foot actuel. C'est moins concret et visible qu'un bon résultat contre Lyon ou Monaco, mais c'est au moins aussi important pour avancer là où on veut être dans cinq ans. Et l'autre chose qui me rend fier, c'est que l'équipe que l'on a constituée montre de la personnalité même quand il y a des difficultés. Pour ce que j'aurais pu mieux faire, c'est peut-être de réussir à convaincre davantage certains groupes de supporters de notre volonté de bien faire et que eux et nous, nous avons les mêmes intérêts. » **D. A.**

Dix pistes pour « l'après »

Quelle leçon retenir et quelles directions prendre pour réinventer un foot plus responsable ? **Vincent Chaudel**, économiste du sport, détaille les voies possibles.

Chaque crise génère l'opportunité de redistribuer les cartes et de transformer ce qui semblait inamovible. La Covid-19 a frappé en plein cœur le modèle économique du football mondial. Plus de match, donc plus de droits télé, donc plus d'exposition médiatique pour les sponsors. Et pour compliquer le tout, des matches à huis clos retirant ainsi toute recette billetterie. Évidemment, cette situation est exceptionnelle, mais elle a fait apparaître le talon d'Achille de ce football mondialisé : le calendrier. Toujours plus de matches, pour générer plus de droits télé, générant toujours plus d'audiences et donc suscitant toujours plus d'intérêt pour des annonceurs. Et pour répondre à cette boulimie événementielle, toujours plus de joueurs à payer toujours plus cher. Si grâce à la révolution digitale la « zone de chalandise » des clubs est passée du local à l'international, un élément reste immuable : le nombre de semaines disponibles par saison. Un football « plus soutenable » induit une meilleure maîtrise des charges, des recettes plus équilibrées et une marge de manœuvre en termes de calendrier. Alors, telle une liste au Père Noël, nous avons dressé une suite de mesures visant à (re)construire un football économique plus « responsable ». ⓕⓕ

Barème de faisabilité

★ Possible car la décision ne dépend que d'une seule instance ou acteur (UEFA, FIFA, fédérations, ligues, clubs).

★★ Envisageable à la condition de convaincre deux instances.

★★★ Compliqué car nécessite l'accord de trois instances.

1 Des saisons de mars à novembre

Pour éviter une « télé-dépendance » des clubs, il convient de prendre toute initiative permettant le développement du public et de sa contribution à un modèle économique. Aller au-delà des clubs de supporters induit d'analyser les obstacles à la venue dans un stade. Changer la structure même du calendrier et recentrer les saisons sportives sur l'année civile permettrait à ce sport d'extérieur de se jouer de mars-avril à octobre-novembre. Avec une longue trêve hivernale d'au moins trois mois. Longtemps, le Championnat de Russie était organisé ainsi. Aujourd'hui, c'est la MLS qui a adopté ce rythme, présentant un avantage majeur : programme en extérieur des matches à des moments où la météo est favorable (pas de neige, pas de verglas, pas d'inondation ou si peu). Et puisque la prochaine Coupe du monde au Qatar se jouera à l'automne (du 21 novembre au 18 décembre 2022), le football a une occasion unique d'opter pour cette transformation dont la finalité est de favoriser (enfin) les spectateurs.

Faisabilité ★★★

2 Une DNCG européenne

Pour tenir compte de la fiscalité non harmonisée en Europe et aux fortes disparités en termes de charges sociales, il faudrait remplacer le fair-play financier par une DNCG européenne visant à garantir la solvabilité des clubs engagés dans les compétitions européennes et la recherche d'un équilibre dans les sources de financement. Les objectifs de cette commission seraient d'éviter la multipropriété (même minoritaire, comme a su l'organiser Red Bull à Leipzig et à Salzbourg) de clubs engagés dans une même compétition, de réduire la dépendance aux droits télé et au « trading » de joueurs. Pour y parvenir, cette instance aurait la capacité à accepter ou pas la qualification de joueurs pour les compétitions continentales. Notons qu'avec une DNCG européenne (et la volonté de son propriétaire de réinvestir), l'OM ne serait pas « condamné » à vendre ses meilleurs éléments avant le 30 juin.

Faisabilité ★★

Idées. Un calendrier sur l'année civile, moins de clubs dans l'élite, deux pistes pour que les clubs, ici Marseille et Angers (0-0) le 25 janvier dernier, puissent mieux encaisser d'autres éventuelles crises.

3

Des effectifs limités

Pour éviter la concentration des talents dans quelques clubs surpuissants, il conviendrait d'étendre la limite du nombre de joueurs dans l'effectif des clubs engagés en Coupes d'Europe aux compétitions nationales (28 joueurs). Pour y parvenir, l'UEFA devrait demander à ses fédérations membres de transposer le principe de ses règles dans leur Championnat. Il est important d'intégrer à l'analyse des effectifs les joueurs sous contrat avec les clubs (y compris les prêts) et l'ensemble des entités liées à ces clubs (cas des multipropriétés, comme sait le pratiquer Manchester City). Cette mesure aurait aussi pour effet de réduire la dérive spéculative qui pousse certains clubs à acheter à l'excès de jeunes joueurs, ne pouvant leur garantir un temps de jeu minimal qui leur permette de progresser. La mise en œuvre de cette mesure conduirait un club comme l'AS Monaco à revoir sa politique quantitative d'achats de joueurs, sans pour autant se priver de potentielles plus-values, comme le démontre régulièrement l'Olympique Lyonnais.

Faisabilité

★★★

4

Le mercato d'hiver supprimé

Pour enrayer la dérive inflationniste des transferts, la suppression du mercato permettrait de réduire le nombre de mouvements et, mécaniquement, les sommes globalement échangées. Cette mesure aurait deux autres effets positifs : renforcer l'équité sportive (ne plus permettre à un joueur de porter les couleurs de deux équipes engagées dans la même compétition européenne, ce qui est le cas de Haaland cette saison) et apporter plus de stabilité dans les effectifs, ce qui est souvent un gage de performance. On pourrait toutefois accorder deux jokers pour blessures de joueurs, dont un pour le poste de gardien de but. Sans mercato d'hiver, la Ligue 1 se serait épargnée les polémiques entourant l'ASSE et l'AS Monaco il y a deux saisons. Réduire le nombre de transferts en cours de saison, c'est aussi revaloriser le travail de management des entraîneurs.

Faisabilité

★★

5

Une nouvelle règle « 6 + 5 » instaurée

Pour conserver une dimension « nationale » au sein des clubs, l'UEFA a souhaité au début des années 2000 imposer la règle du « 6 + 5 » (6 joueurs « nationaux » au coup d'envoi de chaque rencontre). L'Union européenne ayant jugé cette règle discriminante et incompatible avec la libre circulation des travailleurs, l'UEFA a mis en place la règle dite des « joueurs formés localement » (au moins 8 joueurs dans l'effectif) visant à garantir l'investissement des clubs dans la formation. L'idée de la nouvelle règle du « 6 + 5 » est de renforcer le développement de ces joueurs formés localement en exigeant la présence d'au moins cinq d'entre eux au coup d'envoi des matches. Cela aurait pour conséquence de réduire la dérive spéculative du recrutement des jeunes au profit de l'investissement dans la formation. Notons que le passage à cinq remplacements (disposition en période de test pour favoriser la reprise) faciliterait l'instauration de cette règle. Concrètement, cette mesure aurait pu conduire le PSG à conserver des jeunes comme Adli, Ikoné, Nkunku .

Faisabilité

★★★

6

Des Divisions 1 réduites

Pour développer ses revenus, la FIFA, l'UEFA et les ligues nationales n'ont eu de cesse de créer des compétitions et ainsi augmenter le nombre de matches au calendrier pour les principaux joueurs et clubs, pouvant aller jusqu'au conflit d'agenda. La participation de Liverpool à la Coupe du monde des clubs en décembre 2019 a conduit le club à envoyer son équipe B pour disputer une rencontre de Coupe de la League en Angleterre. En limitant le nombre de clubs à dix-huit, voire seize clubs (en cas de maintien d'une Coupe de la Ligue), sans ajout de rencontres européennes, le calendrier de ces joueurs s'allégerait de quatre à huit matches, soit environ un mois de compétition. La réduction du nombre de rencontres rendrait supportable les mesures visant à limiter la taille des effectifs et ainsi réduire le nombre de mouvements.

Faisabilité

★

7

Des divisions 2 élargies

Pour garantir l'employabilité des joueurs issus des centres de formation, il convient de mettre en place des formats de compétition pour un nombre de clubs professionnels le plus important possible. Le calendrier des matches européens ne concernant (sauf de rares exceptions) que des clubs de Première Division, il est tout à fait possible d'organiser des Deuxièmes Divisions à 22, voire 24 clubs (comme le Championship en Angleterre). Augmenter le nombre de clubs dans ces divisions revient à augmenter le nombre de matches à domicile, donc les recettes billetterie. En revanche, il est important de maintenir un intérêt sportif (à la montée comme à la descente) le plus longtemps possible. L'instauration de barrages et/ou l'augmentation du nombre de promotions sont de possibles solutions à préconiser.

Faisabilité

★

8

Des indemnités de formation augmentées

Pour assurer un système de redistribution entre puissants clubs « acheteurs » et clubs « formateurs », il existe déjà une « taxe » de 10 % en faveur des clubs (y compris amateurs) ayant contribué à la formation des joueurs. En augmentant le taux (à 20 %) et la période concernée (entre 10 et 20 ans), les éventuelles dérives inflationnistes du mercato deviendraient alors un véritable levier de financement du football amateur. Afin de garantir le paiement de ces indemnités, seule la confirmation de celui-ci permettrait la qualification des joueurs transférés. Après le Brésil et l'Argentine, la France est le troisième pays « fournisseur » des clubs engagés dans 132 ligues (source CIES, 2019).

Faisabilité

★★

9

Des incitations pour le football feminin

Pour renforcer le développement du football féminin, l'UEFA pourrait exiger des clubs engagés dans les compétitions européennes masculines de disposer obligatoirement d'une section féminine (centre de formation et effectif professionnel). On pourrait imaginer un mécanisme d'incitation (montant de redistribution des droits UEFA) à la valorisation de ces équipes féminines, au niveau des clubs (en fonction des affluences aux matches féminins) comme au niveau des ligues et/ou des fédérations (en fonction de l'exposition médiatique garantie). Concrètement, la LFP pourrait prélever une partie des droits télé pour alimenter un fonds de soutien des sections féminines des clubs.

Faisabilité

★

10

Des phases finale de C1 en mode tournoi

Pour réduire le nombre de déplacements, l'UEFA pourrait organiser tout ou partie de ses compétitions de clubs en mode « tournoi », c'est-à-dire sans matches aller-retour. En gardant l'actuelle formule avec une phase de poules en aller-retour, ces rencontres prendraient une dimension de rareté aux yeux des fans. La phase finale – huitièmes, quarts, demies et finale – pourrait s'organiser dans quelques villes qui se seraient portées candidates en amont. Ainsi, l'emprise de l'UEFA sur le calendrier serait moins importante, tout en conservant un véritable pouvoir d'attraction grâce à une approche événementielle. Parallèlement, cette approche réduirait drastiquement les déplacements des joueurs et des supporters tout en « dopant » le tourisme des villes hôtes. À cette heure, l'UEFA étudie cette organisation en « plan B » pour la Ligue des champions et la Ligue Europa, édition 2019-20, selon l'évolution de la crise sanitaire.

Faisabilité

★★

Évolution.
Et si la C1, ici PSG-Real Madrid du 18 septembre 2019 (3-0), se disputait sur une phase finale en abandonnant les matches aller-retour ?

Franck Faugère/L'Équipe

Pourquoi la reprise de la **Premier League** est proche du scandale

Par **Philippe Auclair**

PARCE QU'ELLE EST RISQUÉE AU VU DU CONTEXTE

Non, il n'était pas urgent de trancher aussi rapidement, quand cela ne faisait même pas deux semaines que les clubs avaient repris les entraînements en groupes de cinq au maximum, et que le principe des séances collectives « avec contact » vient seulement d'être agréé. L'UEFA a considérablement assoupli sa position sur le calendrier de ses associations membres et ne menace plus celles-ci d'exclusion au cas où elles seraient dans l'incapacité d'en fournir un dans l'immédiat. Mais la reprise de la Bundesliga et les intentions déclarées de la Serie A et de la Liga ont poussé la Premier League à précipiter son retour, quand bien même l'Angleterre serait aujourd'hui la nation la plus affectée du monde en termes de décès par million d'habitants. Le nombre de nouvelles infections n'a pas diminué sensiblement et celui des victimes continue d'approcher ou de dépasser les 400 par jour (décès hors des hôpitaux et EHPAD non comptabilisés). Dans un tel contexte, reprendre la compétition entraîne des risques associés, non pour les joueurs, ultra protégés, mais pour le reste de la population, que les matches se jouent à huis clos ou pas. La Premier League, avec le soutien et même l'encouragement d'un gouvernement très chahuté, prend donc des risques qui ne peuvent être comparés à ceux engagés par les Italiens et les Espagnols et encore moins les Allemands, Danois ou Portugais. Peut-être la Premier League est-elle prête ; l'Angleterre, elle, ne l'est pas.

Controverse. Lors de la journée prévue les 20 et 21 juin, les Reds, ici Andrew Robertson face au Chelsea de N'Golo Kanté, pourraient remporter le titre. Mais le maire de Liverpool s'oppose à la tenue du match.

Franck Seguin/L'Equipe - Frédéric Porcu/L'Équipe

PARCE QU'ELLE SACRIFIERA L'ÉQUITÉ SPORTIVE

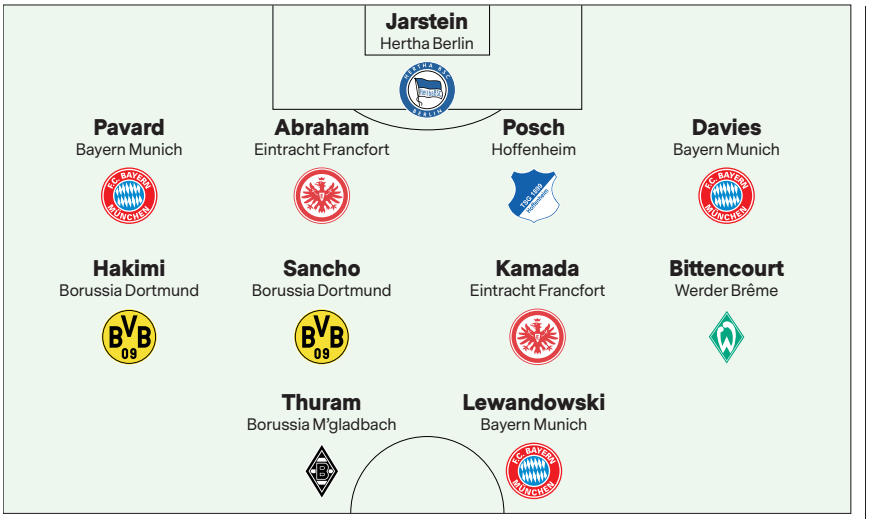
La Premier League en est consciente, d'ailleurs, au point que certains des matches les plus « chauds » et donc susceptibles d'occasionner des rassemblements impromptus, particulièrement à Liverpool, pourraient être disputés… sur terrain neutre. Mais pas tous ! Sans que l'on sache encore lesquels… Où est l'équité sportive dans tout cela ? Il est vrai que le match vedette du week-end de reprise, le samedi 20 et le dimanche 21 juin, n'est rien de moins qu'un Everton-Liverpool qui pourrait permettre aux Reds de remporter le titre de champion sur le terrain de l'un de leurs pires ennemis, dans une ville dont au moins la moitié est remontée à bloc pour fêter la fin d'une attente de trente années. Bref, la garantie de rassemblements et de débordements que tous les appels au calme et au bon sens effectués par les autorités n'ont aucune chance d'empêcher. Comme le sait le maire de Liverpool, Joe Anderson, opposé à la reprise de la Premier League dans ces conditions. Comme tout le monde le sait, en fait. Mais la fin justifie les moyens, d'évidence.

PARCE QU'ELLE N'EST PAS INDISPENSABLE

Et quelle fin ! Des matches programmés à des horaires invraisemblables afin de satisfaire les diffuseurs et, dit-on, un « public » auquel personne n'a demandé son avis, et dont les trois quarts sont opposés à un retour aussi rapide, si l'on en croit un récent sondage de l'institut YouGov. Il est vrai que la Premier League est un Championnat global. Il est aussi vrai que c'est une façon de tester une refonte complète de la grille des programmes en ignorant les garde-fous mis en place pour protéger l'autre football, celui des divisions inférieures, des amateurs et des femmes, dont tout le monde se fiche éperdument dans ce « débat ». Coups d'envoi à midi, 14, 16, 18 et 20 heures, le samedi et le dimanche ! Si ça marchait, ce serait compliqué de revenir en arrière, non ? Et à quelle fin, si ce n'est de limiter la casse ? Non, cette reprise n'est pas aussi « indispensable » qu'elle le paraît. Les clubs de PL et leurs propriétaires, dont douze au moins sont multimilliardaires, ont les moyens d'arrêter cette saison et de se préparer pour la prochaine, à la différence du reste du football anglais qui fait face à un avenir désastreux. Le football qui est menacé n'est pas celui du Championnat le plus riche du monde. Ce qui est menacé, ce sont ses bénéfices et sa suprématie. Qu'il les défende, il en a bien le droit. Mais qu'il nous épargne son hypocrisie, quand les morgues sont bien plus pleines que les stades.

Bundesliga 29e journée

L'équipe type



Classement

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. **Bayern Munich**	67	29	21	4	4	86	28	+58
2. **Borussia Dortmund**	60	29	18	6	5	80	35	+45
3. **Borussia M'gladbach**	56	29	17	5	7	57	35	+22
4. **Bayer Leverkusen**	56	29	17	5	7	54	36	+18
5. **RB Leipzig**	55	28	15	10	3	70	29	+41
6. **VfL Wolfsburg**	42	29	11	9	9	41	36	+5
7. **1899 Hoffenheim**	42	29	12	6	11	40	48	-8
8. **SC Fribourg**	38	29	10	8	11	38	41	-3
9. **Hertha Berlin**	38	29	10	8	11	43	50	-7
10. **Schalke 04**	37	29	9	10	10	34	46	-12
11. **FC Cologne**	34	28	10	4	14	44	52	-8
12. **Eintracht Francfort**	32	28	9	5	14	46	53	-7
13. **FC Augsbourg**	31	29	8	7	14	40	56	-16
14. **Union Berlin**	31	29	9	4	16	34	52	-18
15. **FSV Mayence 05**	28	29	8	4	17	37	62	-25
16. **Fortuna Düsseldorf**	27	29	6	9	14	31	58	-27
17. **Werder Brême**	25	28	6	7	15	30	59	-29
18. **Paderborn**	19	29	4	7	18	32	61	-29

Buteurs

1. Lewandowski (Bayern), 29.
2. Ti. Werner (RB Leipzig), 24.
3. Sancho (Borussia Dortmund), 17.
4. Hennings (Fortuna Düsseldorf), Andersson (Union Berlin), Quaison (FSV Mayence 05), 12.

Rendez-vous

Matches en retard, 24e journée, mercredi 3 juin, 20 h 30
Werder Brême-Eintracht Francfort
30e journée, vendredi 5 juin, 20 h 30
SC Fribourg-Borussia M'gladbach
Samedi 6 juin, 15 h 30
Bayer Leverkusen-Bayern Munich
RB Leipzig-Paderborn
Fortuna Düsseldorf-Hoffenheim
Eintrancht Francfort-FSV Mayence
18 h 30
Borussia Dortmund-Hertha Berlin
Dimanche 7 juin, 13 h 30
Werder Brême-VfL Wolfsburg
15 h 30
Union Berlin-Schalke 04
18 heures
FC Augsbourg-FC Cologne
31e journée, vendr. 12 juin, 20 h 30
Hoffenheim-RB Leipzig
Samedi 13 juin, 15 h 30
Fort. Düsseldorf-Borussia Dortmund
VfL Wolfsburg-SC Fribourg
Hertha Berlin-Eintracht Francfort
FC Cologne-Union Berlin
Paderborn-Werder Brême
18 h 30
Bayern Munich-B. M'gladbach
Dimanche 14 juin, 15 h 30
FSV Mayence 05-FC Augsbourg
18 heures
Schalke 04-Bayer Leverkusen

Fiches techniques

Express, 29e journée, 29, 30 et 31 mai

Bayern Munich-Fort. Düsseldorf	**5-0**
Paderborn-Borussia Dortmund	**1-6**
B. M'gladbach-Union Berlin	**4-1**
SC Fribourg-Bayer Leverkusen	**0-1**
FC Cologne-RB Leipzig	**lundi**
VfL Wolfsburg-Eintr. Francfort	**1-2**
FSV Mayence 05-Hoffenheim	**0-1**
Hertha Berlin-FC Augsbourg	**2-0**
Schalke 04-Werder Brême	**0-1**

Bayern-Fort. Düsseldorf : 5-0 (3-0)
Buts : Jörgensen (15e c.s.c.), Pavard (29e), Lewandowski (43e, 50e), Davies (53e). Samedi 30 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Hartmann.
Bayern : Neuer - Pavard (Odriozola, 62e), Alaba, Hernandez (Cuisance, 46e), Davies - Kimmich, Goretzka - Coman (Perisic, 62e), Müller (Zirkzee, 75e), Gnabry (Batista Meier, 78e) - Lewandowski. Entr. : Flick.
Fortuna Düsseldorf : Kastenmeier - Zimmermann (Zimmer, 67e), Jörgensen, Hoffmann, Giesselmann - Bodzek - Skrzybski, Morales (Sobottka, 57e), Stöger (Berisha, 57e ; Pledl, 73e), Thommy (Suttner, 67e) - Karaman. Entr. : Rösler.

Paderborn-Bor. Dortmund : 1-6 (0-0)
Buts : Hünemeier (72e s.p.) pour Paderborn ; T. Hazard (54e), Sancho (57e, 74e, 90e +1), Hakimi (85e), Schmelzer (89e) pour Dortmund. Dimanche 31 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Siebert.
Paderborn : Zingerle - Dräger, Strohdiek, Hünemeier, Collins - Schonlau - Antwi-Adjej (Jastrzembski, 83e), Vasiliadis (Sabiri, 83e), Srbeny (Zolinski, 66e), Holtmann (Pröger, 74e) - Mamba (Michel, 66e). Entr. : Baumgart.
Dortmund : Bürki - Piszczek, Hummels, Akanji - Hakimi (Morey, 87e), Emre Can (Balerdi, 87e), Delaney (Witsel, 68e), Raphaël Guerreiro (Schmelzer, 80e) - Sancho, Hazard, Brandt (Reyna, 80e). Entr. : Favre.

M'gladbach-Union Berlin : 4-1 (2-0)
Buts : Neuhaus (17e), Thuram (41e, 59e), Plea (81e) pour M'gladbach ; Andersson (50e) pour l'Union Berlin. Dimanche 31 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Willenborg.
M'gladbach : Sommer - Lainer, Ginter, Elvedi, Bensebaini (Wendt, 90e) - Hofmann (Traoré, 82e), Neuhaus (Doucouré, 90e) - Herrmann (Kramer, 72e), Stindl (Benes, 82e), Thuram - Pléa. Entr. : Rose.
Union Berlin : Gikiewicz - Friedrich, Schlotterbeck, Subotic (Kroos, 46e) - Trimmel, Prömel, Gentner (Ujah, 80e), Lenz (Ryerson, 60e ; Mees, 65e) - Ingvartsen (Malli, 80e), Bülter - Andersson. Entr. : Fischer.

SC Fribourg-Leverkusen : 0-1 (0-0)
But : Havertz (54e). Vendredi 29 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Fritz.
Fribourg : Schwolow - Kübler (Gulde, 66e), Lienhart, Heintz, Günter - Sallai (Schmid, 66e), Koch (Frantz, 75e), Höfler, Grifo (Kwon CHang-hoon, 75e) - Höler (Waldschmidt, 75e), Petersen. Entr. : Streich.
Leverkusen : Hradecky - Tah, S. Bender, Dragovic - Amiri, Aranguiz, Baumgartlinger, Sinkgraven (Alario, 62e) - Wirtz (Paulinho, 85e), Havertz (Diaby, 66e), Bailey (Tapsoba, 85e). Entr. : Bosz.

Wolfsburg-Eintr. Francfort : 1-2 (0-1)
Buts : Mbabu (58e) pour Wolfsburg ; André Silva (27e s.p.), Kamada (85e) pour Francfort. Samedi 30 mai. Spect. : huis clos. Arbitre : M. Winkmann. Expulsion : Torro (90e) pour Francfort.
Wolfsburg : Casteels - Mbabu, Pongracic, Brooks, Roussillon - Steffen, Schlager, Arnold, Joao Victor (Mehmedi, 61e) - Brekalo, Weghorst (Ginczek, 75e). Entr. : Glasner.
Francfort : Trapp - Abraham, Hasebe, Hinteregger - Chandler, Kohr (Torro, 77e), Rode (Gelson Fernandes, 77e), Kostic - Gacinovic (Sow, 84e) - André Silva (Dost, 77e), Kamada (De Guzman, 89e). Entr. : Hütter.

FSV Mayence-Hoffenheim : 0-1 (0-1)
But : Bebou (43e). Samedi 30 mai. Spect. : huis clos. Arbitre : M. Stegemann.
FSV Mayence : Müller - Baku, Bruma, Hack (Brosinski, 46e), Niakhaté - Fernandes, Barreiro Martins (Kunde, 76e) - Awoniyi, Boëtius (Onisiwo, 46e), Quaison (Szalai, 76e) - Mateta (Öztunali, 46e). Entr. : Beierlorzer.
Hoffenheim : Baumann - Bogarde (Akpoguma, 46e), Posch, Nordtveit, Zuber (Bicakcic, 46e) - Rudy, Samassekou - Skov, Baumgartner (Geiger, 86e), Bruun Larsen (Bebou, 38e) - Dabbur (Beier, 72e). Entr. : Schreuder.

Hertha Berlin-Augsbourg : 2-0 (1-0)
Buts : Dilrosun (23e), Piatek (90e +2). Samedi 30 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Jablonski.
Hertha Berlin : Jarstein - Pekarik, Boyata, Torunarigha, Mittelstadt - Grujic, Skjelbred (Maier, 59e) - Lukebakio (Piatek, 65e), Darida, Dilrosun (Klunter, 90e) - Ibisevic (Leckie, 64e). Entr. : Labbadia.
FC Augsbourg : Luthe - Lichtsteiner (Framberger, 74e), Suchy, Uduokhai, Iago - Khedira (Baier, 62e), Gruezo - Sarenren-Bazee (Teigl, 82e), Löwen (Richter, 46e), Vargas - Cordova (Niederlechner, 46e). Entr. : Herrlich.

Schalke 04-Werder Brême : 0-1 (0-1)
But : Bittencourt (32e). Samedi 30 mai. Spect. : huis clos. Arbitre : M. Zwayer.
Schalke 04 : Nübel - Kabak, Sané, Todibo (Oczipka, 46e) - Kenny, McKennie (Boujellab, 55e), Schöpf, Miranda (Burgstaller, 80e) - Matondo (Raman, 46e), Caligiuri - Gregoritsch (Kutucu, 58e). Entr. : Wagner.
Brême : Pavlenka - Gebre Selassie, Langkamp, Moisander, Friedl - Eggestein, Vogt, Klaassen - Bittencourt (Osako, 46e ; Gross, 90e) - Sargent (Bargfrede, 70e), Rashica (Selke, 58e). Entr. : Kohfeldt.

Express, 28e journée, 26 et 27 mai

Bor. Dortmund-Bayern Munich	**0-1**
RB Leipzig-Hertha Berlin	**2-2**
Werder Brême-B. M'gladbach	**0-0**
Bayer Leverkusen-VfL Wolfsburg	**1-4**
1899 Hoffenheim-FC Cologne	**3-1**
Eintr. Francfort-SC Fribourg	**3-3**
Fortuna Düsseldorf-Schalke 04	**2-1**
FC Augsbourg-Paderborn	**0-0**
Union Berlin-FSV Mayence 05	**1-1**

Dortmund-Bayern Munich : 0-1 (0-1)
But : Kimmich (43e). Mardi 26 mai. Spect. : huis clos. Arbitre : M. Stieler.
Dortmund : Bürki - Piszczek (Götze, 80e), Hummels, Akanji, Hakimi - Delaney (Emre Can, 46e), Dahoud (Witsel, 85e), Raphaël Guerreiro - Hazard, Haaland (Reyna, 72e), Brandt (Sancho, 46e). Entr. : Favre.
Bayern : Neuer - Pavard, Boateng (Hernandez, 85e), Alaba, Davies - Goretzka, Kimmich - Coman (Perisic, 73e), Müller, Gnabry (Javi Martinez, 87e) - Lewandowski. Entr. : Flick.

RB Leipzig-Hertha Berlin : 2-2 (1-1)
Buts : Klostermann (24e), Schick (68e) pour le RB Leipzig ; Grujic (9e), Piatek (82e s.p.) pour le Hertha Berlin. Mercredi 27 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Dankert. Expulsion : Halstenberg (63e) pour le RB Leipzig.
RB Leipzig : Gulacsi - Adams, Klostermann, Upamecano, Halstenberg - Daniel Olmo (Lookman, 58e), Sabitzer, Laimer, Nkunku (Angelino, 66e) - Schick (Orban, 79e), Werner (Wolf, 79e). Entr. : Nagelsmann.
Hertha Berlin : Jarstein - Pekarik, Boyata, Torunarigha, Plattenhardt (Mittelstadt, 12e) - Grujic, Skjelbred (Maier, 77e) - Lukebakio (Dilrosun, 71e), Darida (Piatek, 71e), Matheus Cunha - Ibisevic (Ngankam, 78e). Entr. : Labbadia.

Werder Brême-Borussia M'gladbach : 0-0
Mardi 26 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Grafe.
Werder Brême : Pavlenka - Gebre Selassie, Veljkovic, Moisander, Friedl - Eggestein, Gross, Klaassen - Osako (Bittencourt, 62e), Sargent (Selke, 74e), Rashica (Bartels, 86e). Entr. : Kohfeldt.
Borussia M'gladbach : Sommer - Jantschke (Bensebaini, 72e), Ginter, Elvedi - Lainer, Kramer (Benes, 82e), Neuhaus, Wendt - Thuram (Herrmann, 82e), Stindl (Hofmann, 71e), Pléa. Entr. : Rose.

Leverkusen-Wolfsburg : 1-4 (0-1)
Buts : Baumgartlinger (85e) pour Leverkusen ; Pongracic (43e, 75e), Arnold (65e), Steffen (68e) pour Wolfsburg. Mardi 26 mai. Spect. : huis clos. Arbitre : M. Schlager.
Bayer Leverkusen : Hradecky - Weiser (Baumgartlinger, 46e), S. Bender (Dragovic, 46e), Tapsoba, Wendell - Aranguiz, Demirbay (Alario, 66e) - Bellarabi (Wirtz, 46e), Amiri, Diaby (Bailey, 74e) - Havertz. Entr. : Bosz.
VfL Wolfsburg : Casteels - Mbabu, Pongracic, Brooks (Knoche, 82e), Roussillon - Steffen (Marmoush, 76e), Schlager, Arnold, Joao Victor - Brekalo (Ginczek, 66e), Weghorst. Entr. : Glasner.

Hoffenheim-FC Cologne : 3-1 (1-0)
Buts : Baumgartner (11e, 46e), Zuber (48e) pour Hoffenheim ; Kainz (60e) pour Cologne. Mercredi 27 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Brych. Expulsions : Hübner (50e) pour Hoffenheim ; Bornauw (26e) pour Cologne.
Hoffenheim : Baumann - Kaderabek, Posch, Hübner, Zuber - Grillitsch (Rudy, 45e), Samassekou - Skov, Baumgartner (Geiger, 77e), Bruun Larsen (Nordtveit, 52e) - Dabbur (Bebou, 58e). Entr. : Schreuder.

FC Cologne : Horn - Ehizibue (Meré, 32e), Bornauw, Leistner, Schmitz (Hector, 82e) - Skhiri, Rexhbecaj - Drexler (Kainz, 56e), Uth (Terodde, 82e), Jakobs - Cordoba (Modeste, 82e). Entr. : Gisdol.

Eintracht Francfort-SC Fribourg : 3-3 (1-1)
Buts : André Silva (35e), Kamada (79e), Chandler (82e) pour Francfort ; Grifo (28e), Petersen (67e), Höler (69e) pour Fribourg. Mardi 26 mai. Spect. : huis clos. Arbitre : M. Petersen.
Eintracht Francfort : Trapp - Ilsanker, Hasebe, Hinteregger (Ndicka, 90e) - Touré (Chandler, 81e), Kamada, Lucas Torro (Kohr, 45e), Rode (De Guzman, 74e), Kostic - André Silva, Dost (Gacinovic, 74e). Entr. : Hütter.
SC Fribourg : Schwolow - Schmid, Koch, Gulde, Günter - Sallai (Lienhart, 59e), Abrashi (Frantz, 88e), Höfler, Grifo (Kwon Chang-hoon, 82e) - Waldschmidt (Petersen, 59e), Höler. Entr. : Streich.

Fortuna Düsseldorf-Schalke 04 : 2-1 (0-0)
Buts : Hennings (63e), Karaman (68e) pour le Fortuna Düsseldorf ; McKennie (53e) pour Schalke. Mercredi 27 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Welz.
Fortuna Düsseldorf : Kastenmeier - Ayhan, Hoffmann, Suttner (Giesselmann, 70e) - Zimmermann, Stöger, Sobottka (Bodzek, 61e), Berisha (Morales, 81e), Thommy - Karaman, Hennings (Skrzybski, 81e). Entr. : Rösler.
Schalke 04 : Schubert - Kenny, Kabak, Sané, Nastasic, Oczipka - Matondo (Todibo, 85e), McKennie, Schöpf, Caligiuri (Kutucu, 74e) - Burgstaller (Gregoritsch, 74e). Entr. : Wagner.

FC Augsbourg-Paderborn : 0-0
Mercredi 27 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Aytekin.
FC Augsbourg : Luthe - Framberger, Jedvaj (Gouweleeuw, 75e), Uduokhai, Max (Lichtsteiner, 82e) - Khedira, Baier (Gruezo, 67e) - Richter (Sarenren-Bazee, 67e), Löwen (Cordova, 75e), Vargas - Niederlechner. Entr. : Herrlich.
Paderborn : Zingerle - Jans (Zolinski, 88e), Hünemeier, Schonlau, Collins - Antwi-Adjej, Gjasula (Sabiri, 79e), Vasiliadis (Ritter, 87e), Holtmann (Pröger, 62e) - Mamba (Michel, 62e), Srbeny. Entr. : Baumgart.

Union Berlin-FSV Mayence : 1-1 (1-1)
Buts : Ingvartsen (33e) pour l'Union Berlin ; Baku (13e) pour le FSV Mayence. Mercredi 27 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Schröder. Expulsion : Andrich (41e) pour l'Union Berlin.
Union Berlin : Gikiewicz - Friedrich, Schlotterbeck, Subotic - Trimmel, Gentner, Andrich, Ryerson - Ingvartsen (Mees, 74e), Andersson, Bülter (Prömel, 65e). Entr. : Fischer.
FSV Mayence : Müller - Baku, Bruma, Hack, Niakhaté - Barreiro Martins, Kunde (Latza, 82e) - Awoniyi (Onisiwo, 63e), Boëtius, Quaison (Ji Dong-won, 73e) - Mateta (Szalai, 82e). Entr. : Beierlorzer.

Express, 27e journée, 22, 23 et 24 mai

Bayern Munich-Eintr. Francfort	**5-2**
Wolfsburg-Borussia Dortmund	**0-2**
FSV Mayence 05-RB Leipzig	**0-5**
B. M'gladbach-Bayer Leverkusen	**1-3**
SC Fribourg-Werder Brême	**0-1**
Schalke 04-FC Augsbourg	**0-3**
Paderborn-1899 Hoffenheim	**1-1**
FC Cologne-Fortuna Düsseldorf	**2-2**
Hertha Berlin-Union Berlin	**4-0**

Bayern-Eintr. Francfort : 5-2 (2-0)
Buts : Goretzka (17e), Müller (41e), Lewandowski (46e), Davies (61e), Hinteregger (74e c.s.c.) pour le Bayern ; Hinteregger (52e, 55e) pour Francfort. Samedi 23 mai. Spect. : huis clos. Arbitre : M. Fritz.
Bayern Munich : Neuer - Pavard, Boateng (Hernandez, 73e), Alaba, Davies - Kimmich (Cuisance, 85e), Goretzka - Coman (Zirkzee, 85e), Müller, Perisic (Gnabry, 64e) - Lewandowski. Entr. : Flick.
Eintracht Francfort : Trapp - Touré, Ilsanker, Hinteregger, Ndicka (Chandler, 46e) - Gelson Fernandes, Rode (Kamada, 71e) - Da Costa (Durm, 76e), Gacinovic (Sow, 71e), Kostic - André Silva (Dost, 76e). Entr. : Hütter.

VfL Wolfsburg-Borussia Dortmund : 0-2 (0-1)
Buts : Guerreiro (32e), Hakimi (78e). Samedi 23 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Siebert. Expulsion : Klaus (82e) pour VfL Wolfsburg.
VfL Wolfsburg : Casteels - Mbabu, Pongracic, Brooks, Roussillon (Klaus, 64e) - Steffen, Schlager, Arnold, Mehmedi (Joao Victor, 85e) - Weghorst, Ginczek (Brekalo, 64e). Entr. : Glasner.
Borussia Dortmund : Bürki - Piszczek, Hummels (Can, 46e), Akanji - Hakimi, Delaney (Balerdi, 83e), Dahoud, Raphaël Guerreiro (Schmelzer, 83e) - Hazard (Reyna, 79e), Haaland, Brandt (Sancho, 65e). Entr. : Favre.

FSV Mayence 05-RB Leipzig : 0-5 (0-3)
Buts : Werner (11e, 48e, 75e), Poulsen (23e), Sabitzer (36e). Dimanche 24 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Schmidt.
FSV Mayence 05 : Müller - St. Juste, Bruma (Mateta, 46e), Niakhaté - Baku, Fernandes (Latza, 74e), Kunde (Barreiro Martins, 61e), Aaron Martin - Boëtius (Awoniyi, 61e), Onisiwo (Öztunali, 74e), Quaison. Entr. : Beierlorzer.
RB Leipzig : Gulacsi - Laimer (Mukiele, 42e), Klostermann, Upamecano (Orban, 60e), Halstenberg - Daniel Olmo, Sabitzer (Adams, 60e), Kampl (Wolf, 70e), Nkunku (Lookman, 70e) - Poulsen, Werner. Entr. : Nagelsmann.

M'gladbach-Leverkusen : 1-3 (0-1)
Buts : Thuram (52e) pour M'gladbach ; Havertz (7e, 58e s.p.), S. Bender (81e) pour Leverkusen. Samedi 23 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Storks.
M'gladbach : Sommer - Lainer, Ginter, Elvedi, Bensebaini - Strobl (Benes, 76e), Neuhaus - Hofmann, Embolo (Stindl, 12e), Thuram (Wendt, 78e) - Pléa. Entr. : Rose.
Leverkusen : Hradecky - Tapsoba, S. Bender, Dragovic (Baumgartlinger, 81e) - Weiser, Aranguiz, Demirbay, Sinkgraven - Bellarabi (Bailey, 66e), Havertz, Diaby. Entr. : Bosz.

Fribourg-Werder Brême : 0-1 (0-1)
But : Bittencourt (19e). Samedi 23 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Hartmann. Expulsion : Bargfrede (88e) pour Brême.
SC Fribourg : Schwolow - Schmid, Koch, Gulde, Günter - Sallai (Kwon, 81e), Haberer (Abrashi, 72e), Höfler, Grifo - Höler, Petersen. Entr. : Streich.
Werder Brême : Pavlenka - Gebre Selassie, Veljkovic, Moisander, Friedl (Lang, 82e) - Eggestein, Vogt (Bargfrede, 35e), Klaassen - Bittencourt (Bartels, 63e), Sargent (Osako, 63e), Rashica (Selke, 82e). Entr. : Kohfeldt.

Schalke 04-FC Augsbourg : 0-3 (0-1)
Buts : Löwen (6e), Sarenren-Bazee (76e), Cordova (90e +1). Dimanche 24 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Stegemann.
Schalke 04 : Schubert - Kenny, Sané, Nastasic, Oczipka - McKennie (Mercan, 74e), Serdar (Kutucu, 56e) - Caligiuri (Boujellab, 76e), Schöpf, Matondo (Raman, 77e) - Gregoritsch. Entr. : Wagner.
FC Augsbourg : Luthe - Framberger, Jedvaj, Uduokhai, Max - Khedira, Gruezo (Oxford, 83e) - Richter, Löwen (Moravek, 70e), Vargas (Sarenren-Bazee, 59e) - Niederlechner (Cordova, 83e). Entr. : Herrlich.

Paderborn-Hoffenheim : 1-1 (1-1)
Buts : Srbeny (9e) pour Paderborn ; Skov (4e) pour Hoffenheim. Samedi 23 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Steinhaus.
Paderborn : Zingerle - Dräger (Jans, 82e), Hünemeier, Schonlau, Collins - Gjasula - Pröger (Sabiri, 81e), Vasiliadis (Jastrzembski, 82e), Antwi-Adjej, Holtmann (Mamba, 65e) - Srbeny (Zolinski, 76e). Entr. : Baumgart.
Hoffenheim : Baumann - Posch, Bicakcic, Hübner - Grillitsch - Kaderabek, Rudy (Geiger, 76e), Baumgartner, Zuber (Dabbur, 63e) - Skov, Bebou (Beier, 76e). Entr. : Schreuder.

FC Cologne-Fortuna Düsseldorf : 2-2 (0-1)
Buts : Modeste (88e), Cordoba (90e +1) pour Cologne ; Karaman (41e), Thommy (61e) pour Düsseldorf. Dimanche 24 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Cortus.
FC Cologne : Horn - Ehizibue (Meré, 59e), Bornauw, Leistner (Terodde, 90e), Kattebach (Modeste, 60e) - Skhiri, Hector - Kainz (Rexhbecaj, 79e), Uth, Jakobs (Drexler, 60e) - Cordoba. Entr. : Gisdol.
Fortuna Düsseldorf : Kastenmeier - Zimmermann, Jörgensen, Hoffmann, Giesselmann - Morales, Bodzek (Sobottka, 73e), Stöger (Adams Nuhu, 80e) - Skrzybski (Zimmer, 62e), Karaman (Hennings, 73e), Thommy (Fink, 80e). Entr. : Rösler.

Hertha Berlin-Union Berlin : 4-0 (0-0)
Buts : Ibisevic (51e), Lukebakio (52e), Cunha (61e), Boyata (77e). Vendredi 22 mai. Spectateurs : huis clos. Arbitre : M. Osmers.
Hertha Berlin : Jarstein - Pekarik, Boyata, Torunarigha, Plattenhardt - Skjelbred (Samardzic, 81e), Grujic - Lukebakio (Dilrosun, 76e), Darida (Maier, 80e), Matheus Cunha (Mittelstadt, 66e) - Ibisevic (Piatek, 75e). Entr. : Labbadia.
Union Berlin : Gikiewicz - Friedrich, Hübner, Parensen - Trimmel, Prömel, Andrich (Kroos, 72e), Reichel (Ryerson, 63e) - Ingvartsen (Ujah, 56e), Andersson (Polter, 72e), Bülter (Malli, 63e). Entr. : Fischer.

Express
Match décalé, 26e journée, 18 mai
Werder Brême-Bayer Leverkusen **1-4**

Brême-Leverkusen : 1-4 (1-2)
Buts : Gebre Selassie (30e) pour Brême ; Havertz (28e, 33e), Weiser (61e), Demirbay (78e) pour Leverkusen. Lundi 18 mai. Spectat. : huis clos.
Brême : Pavlenka - Gebre Selassie, Veljkovic, Moisander, Friedl - Bargfrede (Eggestein, 54e), Vogt (Osako, 85e), Eggestein - Bittencourt (Sargent, 71e), Selke (Woltemade, 71e), Rashica (Bartels, 85e). Entr. : Kohfeldt.

Bayer Leverkusen : Hradecky - Weiser, Tapsoba, S. Bender, Sinkgraven - Aranguiz (Paulinho, 86e), Demirbay - Wirtz (Bellarabi, 62e), Amiri (Baumgartlinger, 71e), Diaby (Bailey, 62e) - Havertz (Alario, 85e). Entr. : Bosz.

Bundesliga 2

27e journée, 22, 23 et 24 mai

Hambourg SV-Arminia Bielefeld	**0-0**
Holstein Kiel-VfB Stuttgart	**3-2**
FC Heidenheim-Weh. Wiesbaden	**1-0**
Darmstadt-Sankt Pauli	**4-0**
Nuremberg-Erzg. Aue	**1-1**
Osnabrück-Hanovre 96	**2-4**
Sandhausen-Jahn Ratisbonne	**0-0**
Karlsruhe-Bochum	**0-0**
Dyn. Dresde - Greuther Fürth	**9 juin**

28e journée, 26, 27 et 28 mai

VfB Stuttgart-Hambourg SV	**3-2**
Sankt Pauli-FC Heidenheim	**0-0**
Erzg. Aue-Darmstadt	**1-3**
Bochum-Holstein Kiel	**2-1**
Greuther Fürth-Osnabrück	**0-2**
Hanovre 96-Karlsruhe	**1-1**
Jahn Ratisbonne-Nuremberg	**2-2**
Wehen Wiesbaden-Sandhausen	**0-1**
Arm. Bielefeld - Dyn. Dresde	**15 juin**

29e journée, 29, 30 et 31 mai

Holstein Kiel-Arminia Bielefeld	**1-2**
Dynamo Dresde-VfB Stuttgart	**0-2**
Hambourg SV-Weh. Wiesbaden	**3-2**
FC Heidenheim-Erzg. Aue	**3-0**
Darmstadt-Greuther Fürth	**1-1**
Nuremberg-Bochum	**0-0**
SV Sandhausen-Hanovre 96	**3-1**
Osnabrück-Jahn Ratisbonne	**2-2**
Karlsruhe-Sankt Pauli	**1-1**

Classement
1. Arminia Bielefeld, 56 pts. **2.** VfB Stuttgart, 51. **3.** Hambourg SV, 49. **4.** FC Heidenheim, 48. **5.** Darmstadt, 43. **6.** Greuther Fürth, 38. **7.** Holstein Kiel, 38. **8.** Erzgebirge Aue, 38. **9.** Bochum, 36. **10.** SV Sandhausen, 36. **11.** Hanovre 96, 36. **12.** Jahn Ratisbonne, 36. **13.** FC St. Pauli, 35. **14.** Osnabrück, 34. **15.** Nuremberg, 32. **16.** Karlsruhe SC, 30. **17.** Wehen Wiesbaden, 28. **18.** Dynamo Dresde, 24.

Étranger

Ukraine

Poule pour le titre
24e journée

Chakhtior Donetsk-Dynamo Kiev	**3-1**
Oleksandria-Zorya Louhansk	**1-0**
Kolos Kovalivka-Desna Chernigiv	**0-2**

Classement
1. Chakhtior Donetsk, 62 pts. **2.** Zorya Lougansk, 46. **3.** Desna Chernigiv, 46. **4.** Dynamo Kiev, 46. **5.** Oleksandria, 43. **6.** Kolos Kovalivka, 26.

Poule promotion-relégation
24e journée

SK Dnipro-1-Olimpik Donetsk	**3-1**
Vorsk. Poltava-Fk Lviv	**1-1**
Carpates Lviv - Illic. Mariupol	**remis**

Classement
1. SK Dnipro-1, 31 pts. **2.** Illichivets Mariupol, 25. **3.** Fk Lviv, 22. **4.** Vorskla Poltava, 22. **5.** Olimpik Donetsk, 19. **6.** Carpates Lviv, 14.

Angleterre

Matches à venir, matches en retard, 28e journée, mercredi 17 juin*
Aston Villa-Sheffield United
Manchester City-Arsenal

30e journée, du vendredi 19 au lundi 22 juin*
Watford-Leicester
Norwich-Southampton
Newcastle-Sheffield Utd
Brighton-Arsenal
Bournemouth-Crystal Palace
Manchester City-Burnley
Aston Villa-Chelsea
West Ham-Wolverhampton
Tottenham-Manchester United
Everton-Liverpool

Classement
1. Liverpool, 82 pts. **2.** Manchester City, 57. **3.** Leicester, 53. **4.** Chelsea, 48. **5.** Manchester Utd, 45. **6.** Wolverhampton, 43. **7.** Sheffield United, 43. **8.** Tottenham, 41. **9.** Arsenal, 40. **10.** Burnley, 39. **11.** Crystal Palace, 39. **12.** Everton, 37. **13.** Newcastle United, 35. **14.** Southampton, 34. **15.** Brighton, 29. **16.** West Ham, 27. **17.** Watford, 27. **18.** Bournemouth, 27. **19.** Aston Villa, 25. **20.** Norwich, 21.

Espagne

Matches à venir, 28e journée, jeudi 11 juin*
FC Séville-Betis Séville
À partir du vendredi 12 juin*
Celta Vigo-Villarreal
Valence CF-Levante
Grenade-Getafe
Real Sociedad-Osasuna
Real Madrid-Eibar
Majorque-FC Barcelone
Athletic Bilbao-Atletico Madrid
Espanyol Barcelone-Alavés
Leganés-Valladolid

Classement
1. FC Barcelone, 58 pts. **2.** Real Madrid, 56. **3.** FC Séville, 47. **4.** Real Sociedad, 46. **5.** Getafe, 46. **6.** Atletico Madrid, 45. **7.** Valence CF, 42. **8.** Villarreal, 38. **9.** Grenade FC, 38. **10.** Athletic Bilbao, 37. **11.** Osasuna Pampelune, 34. **12.** Betis Séville, 33. **13.** Levante UD, 33. **14.** Alavés, 32. **15.** Real Valladolid, 29. **16.** Eibar, 27. **17.** Celta Vigo, 26. **18.** Real Majorque, 25. **19.** Leganés, 23. **20.** Espanyol Barcelone, 20.

Italie

Matches à venir, matches en retard, 25e journée, vendredi 19, samedi 20 et dimanche 21 juin*
Inter Milan-Sampdoria Gênes
Hellas Vérone-Cagliari
Torino-Parme
Atalanta Bergame-Sassuolo
27e journée, à partir du lundi 22 juin*
Hellas Vérone-Naples
Bologne-Juventus
SPAL Ferrare-Cagliari
Genoa-Parme
Torino-Udinese
Lecce-Milan AC
Fiorentina-Brescia
Atalanta Bergame-Lazio Rome
Inter Milan-Sassuolo
AS Roma-Sampdoria Gênes

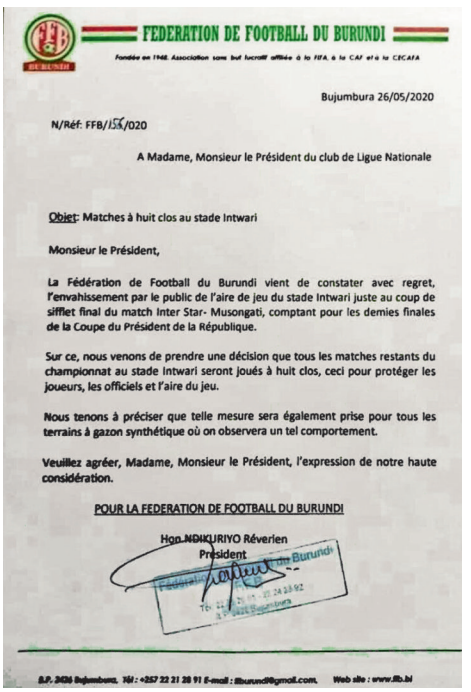
Classement
1. Juventus Turin, 63 pts. **2.** Lazio Rome, 62. **3.** Inter Milan, 54. **4.** Atalanta Bergame, 48. **5.** AS Roma, 45. **6.** Naples, 39. **7.** Milan AC, 36. **8.** Hellas Vérone, 35. **9.** Parme, 35. **10.** FC Bologne, 34. **11.** Sassuolo, 32. **12.** Cagliari, 32. **13.** Fiorentina, 30. **14.** Udinese, 28. **15.** Torino, 27. **16.** Sampdoria Gênes, 26. **17.** Genoa, 25. **18.** Lecce, 25. **19.** SPAL Ferrare, 18. **20.** Brescia, 16.

** La liste de tous ces matches sont donnés sous réserve.*

Burundi
Cavalier seul

Officiellement unique pays africain à avoir maintenu ses compétitions depuis le début de la pandémie de Covid-19, le Burundi s'est juste autorisé une pause d'un mois et demi en raison de l'élection présidentielle.

Texte **Frank Simon**



FEDERATION DE FOOTBALL DU BURUNDI

Fondée en 1948. Association sans but lucratif affiliée à la FIFA, à la CAF et à la CECAFA

Bujumbura 26/05/2020

N/Réf: FFB/154/020

A Madame, Monsieur le Président du club de Ligue Nationale

Objet: Matches à huit clos au stade Intwari

Monsieur le Président,

La Fédération de Football du Burundi vient de constater avec regret, l'envahissement par le public de l'aire de jeu du stade Intwari juste au coup de sifflet final du match Inter Star- Musongati, comptant pour les demies finales de la Coupe du Président de la République.

Sur ce, nous venons de prendre une décision que tous les matches restants du championnat au stade Intwari seront joués à huit clos, ceci pour protéger les joueurs, les officiels et l'aire du jeu.

Nous tenons à préciser que telle mesure sera également prise pour tous les terrains à gazon synthétique où on observera un tel comportement.

Veuillez agréer, Madame, Monsieur le Président, l'expression de notre haute considération.

POUR LA FEDERATION DE FOOTBALL DU BURUNDI

Hon NDIKURIYO Réverien
Président

B.P. 2436 Bujumbura. Tél: +257 22 21 28 91 E-mail: fbburundi@gmail.com. Web site: www.fbb.bi

Cela s'est passé dans l'après-midi du 21 mai au stade Ingoma de Gitega, la nouvelle capitale du Burundi, au lendemain du premier tour de la présidentielle qui a porté à la tête du pays le général Évariste Ndayishimiye, avec 68,72 % des voix exprimées selon la CENI, la commission électorale indépendante. Alors que certains observateurs de la scène politique craignaient des tensions vives, voire des débordements, plusieurs centaines de supporters ainsi que Révérien Ndikuriyo, le président de la Fédération (FFB), également président du Sénat, se sont pressés au stade pour la reprise du Championnat, la Primus Ligue. Au programme, un match en retard très prolifique entre l'Athletico Academy et le Musongati FC (3-3), dauphin du leader Messager Ngozi.

Au Burundi, petit pays d'Afrique de l'Est de 11 millions d'habitants coincé entre la RD Congo à l'ouest et la Tanzanie à l'est, les compétitions nationales 2019-20 n'ont pas été mises en sommeil le 12 avril (au lendemain des quarts de la Coupe du Président) en raison de la pandémie de Covid-19, contrairement au reste du continent plongé dans une léthargie sportive absolue. De source officielle, la maladie du siècle n'aurait en effet touché que très peu d'habitants : 42 cas recensés au 26 mai selon les derniers chiffres. La suspension de quelques semaines, répète-t-on sur place, a été décidée en haut lieu afin de permettre à la campagne présidentielle de se dérouler et, éventuellement, de mettre à disposition des candidats les différents stades pour la tenue de meetings. Mustafa Samugabo, le vice-président de la FFB, se fait le porte-parole de l'institution : « Je confirme que cette interruption était liée à l'échéance électorale. Dans le même temps, évidemment, on a surveillé de près l'évolution de la pandémie chez nous. Avant cette coupure, on avait consulté le ministère de la Santé publique et pris toutes les dispositions pour s'aligner sur ses recommandations sanitaires. Chez nous, les marchés fonctionnent, les rassemblements ont lieu. Voilà pourquoi nous avons pu reprendre le Championnat en accord avec les autorités. »

GESTES BARRIÈRES MAIS TRIBUNES PLEINES

Entraîneur historique du Vital'O de Bujumbura, le club le plus titré, l'expérimenté Jean-Gilbert Kanyankore « Yaoundé », le plus burundais des coaches rwandais et mémoire vivante du foot local, raconte cette drôle de période de flottement : « Les gens ont opté pour un confinement individuel. Certains portent des masques, d'autres non parce qu'ils ne sont pas disponibles partout. Les gens ont peur. Après le 12 avril, les entraînements ont cessé pour ne reprendre qu'un mois plus tard. Quand les garçons se sont retrouvés, le jeu a repris naturellement. Alors, on oublie, ça tacle, il y a des contacts ! Comment faire autrement ? Des chansons liées au corona sont nées ici et là. Maintenant, on doit terminer le Championnat fin juin. On a un mois pour boucler les trois dernières journées. »

Pour la reprise à Gitega, les mesures d'hygiène et les gestes barrières sont devenus obligatoires à l'entrée des stades, comme le lavage de mains systématique, sans oublier une prise de température à l'entrée des tribunes. En revanche, la distanciation physique n'a pas vraiment été de mise dans les stades de petite capacité du pays aux travées vite pleines. Quant au protocole pour les matches, rien de comparable avec ce que l'on a pu observer du côté de la Bundesliga ces dernières semaines. Le lendemain de la reprise officielle, un match de bienfaisance s'est disputé, encore une fois devant un large public, à la demande des

twitter@BurundiFF

Calendrier.
En haut à gauche, Révérien Ndikuriyo (à gauche), le président de la Fédération de foot du Burundi, assiste au match entre l'Athletico Academy et le Musongati FC (3-3), le 21 mai, avec le commissaire des finances du pays. Le Championnat devrait s'achever fin juin.

Intamba Mu Rugamba, les internationaux basés à l'étranger, dont certains étaient sur place, en faveur des sinistrés des inondations à Gatumba, une petite ville située à la frontière orientale avec la RDC. Plus inquiétant, mardi 26 mai, la demi-finale aller de la Coupe du Président de la République (Inter Stars-Musongati FC) s'est terminée par l'envahissement du stade Intwari de Bujumbura (la principale enceinte du pays) par des spectateurs. Dès le lendemain, la Fédération décidait que tous les matches restants devant se jouer dans ce même stade le seront à huis clos. Et si d'autres envahissements surviennent dans le reste du pays, la sanction sera étendue.

ON BOUCLE FIN JUIN

La suite du programme est connue. Les demi-finales retour de la Coupe (la deuxième oppose Rukinzo FC au champion sortant, l'Aigle Noir de Makamba), dont le vainqueur représentera le pays en Coupe de la Confédération africaine 2020-21, sont programmées les 6 et 7 juin.
Le président d'honneur du Musongati FC (club de Gitega), Godefroid Sendazirasa, basé en Belgique, ne cache pas ses ambitions. « Comme nous souhaitons vivement participer à la Ligue des champions ou à la Coupe de la Confédération, nos joueurs sont restés actifs durant la suspension du Championnat. Une partie est demeurée à Gitega pour s'entraîner avec le coach adjoint, le reste a travaillé avec l'entraîneur principal Jumaine Niyonkuru à Bujumbura. La décision des autorités, prise en concertation par le ministère de la Santé publique et la FFB, a tenu compte de la situation sanitaire et la Covid a été bien surveillée. Durant la trêve, nous avons d'ailleurs disputé deux matches amicaux contre des joueurs burundais évoluant dans la sous-région mais qui étaient rentrés au pays en raison de la pandémie. » Selon le nouveau calendrier, le Championnat s'achèvera le dimanche 21 juin, tandis que la finale de la Coupe du Président est fixée au samedi 13 juin. La clôture de la saison devrait intervenir le vendredi 26 juin avec la dernière journée en D2 nationale.

« Des chansons liées au corona sont nées ici et là. »

Jean-Gilbert Kanyankore, entraîneur du Vital'O de Bujumbura

LA TANZANIE VA SUIVRE

Le Burundi continue donc d'être cette drôle d'exception au milieu des 54 pays africains qui, pour un grand nombre d'entre eux, ont décidé de mettre fin à leurs compétitions nationales. Tout récemment, la Tanzanie voisine a décidé, par la voix de son président, John Magufuli, de reprendre le 1er juin. Les joueurs étrangers des grands clubs de Dar es-Salaam ne pourront cependant pas rejoindre la capitale économique. Parmi les rares étrangers rentrés là-bas, il y a justement un technicien burundais expatrié, Vivier Bahati, coach adjoint à Azam FC. Ce dernier, en l'absence de l'entraîneur principal Aristica Cioaba retenu en Roumanie, fermeture des frontières oblige, a été provisoirement promu pour diriger le club. C'est par la route et au prix d'une petite odyssée que ce dernier a fini par rejoindre la Tanzanie, l'espace aérien étant toujours fermé.

facebook@FFB

conso

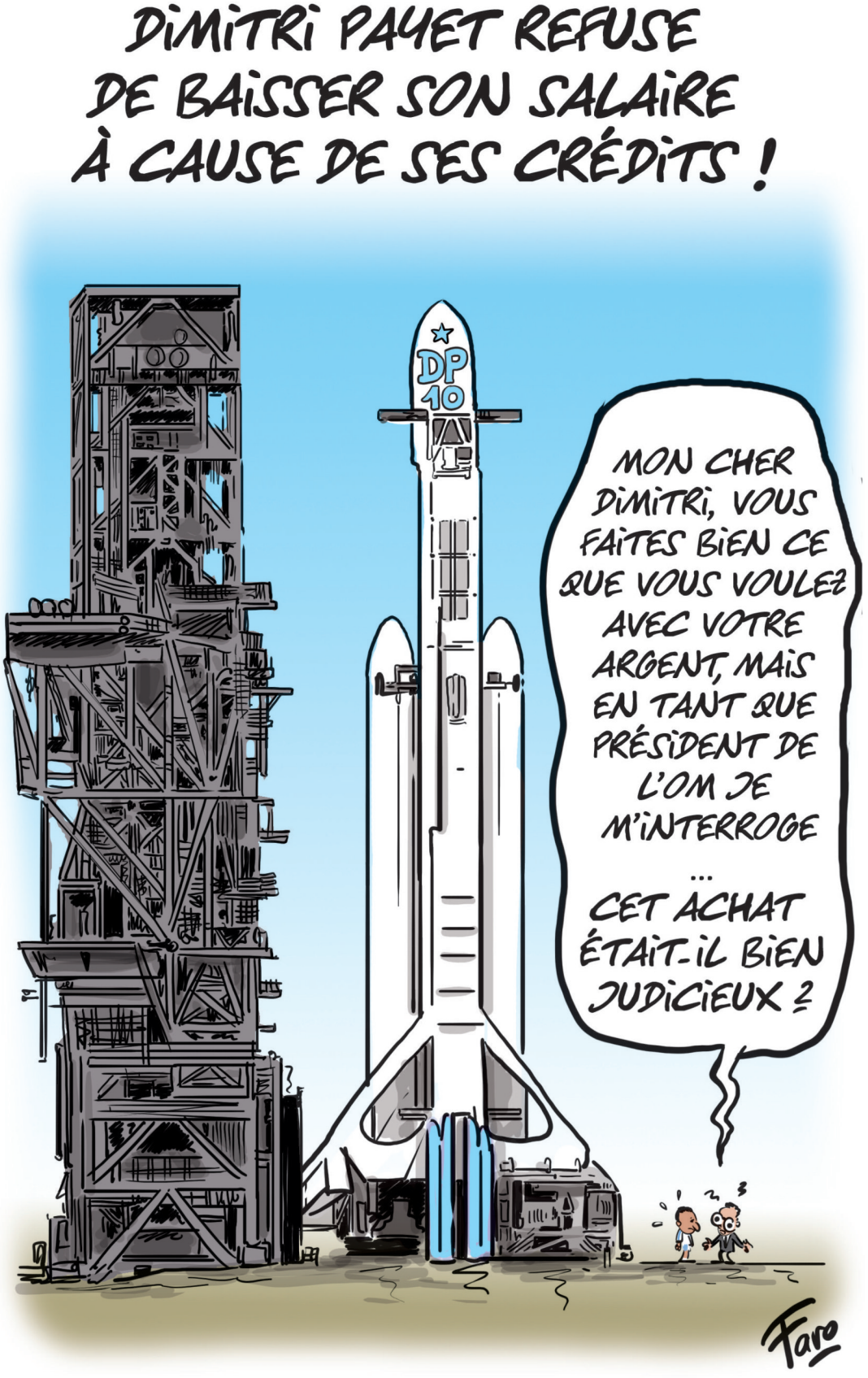
Cinquantes nuances de PSG

Pourquoi il faut l'acheter. Pour découvrir le lien entre Pierre Bellemare, Camille Choquier, Just Fontaine, Jacques Laposte, Jean-Marc Pilorget, Daniel Hechter, Luis Fernandez, Francis Borelli, Rai, Michel Denisot, Pauleta, Kylian Mbappé… Car tous ces noms sont reliés par le fil de l'histoire, celle d'un club, le Paris-Saint-Germain, né le 12 août 1970 pour combler le vide laissé par les disparitions au plus haut niveau du Racing Club de Paris et du Stade Français. En cinquante tableaux et autant de témoignages, l'auteur retrace l'ascension de la formation francilienne, devenue en moins de cinquante ans le deuxième club le plus sacré du Championnat de France. Anecdotes, preuves d'amour, coups de sang et coups de cœur jalonnent cet ouvrage qui vaut également par sa qualité iconographique.

Le passage marquant. « S'il y a eu en 1972 le redémarrage par la Troisième Division, quelques anciens sont tout de même restés, comme moi, Bernard Béreau ou Jean-Louis Brost. Il faut d'une certaine manière rendre hommage à ces rares anciens pour le rebond assuré, car le club ne serait peut-être pas ce qu'il est sans leurs efforts. Nous avons été à l'origine de ce qui existe maintenant. Même si cela a énormément évolué, que le club est au top niveau, il a commencé comme ça, avec des fidèles qui n'étaient pas tous professionnels au début. » Témoignage de Camille Choquier, premier gardien de but du PSG.

PSG 50 ans, 50 moments,
par Antoine Bréard, éditions Larousse, 14,95 € (en librairie le 10 juin).

l'humeur de faro



DR

nouveau

Offrez-vous les unes les plus mythiques de France Football !

rendez-vous sur

https://unes-et-photos.lequipe.fr

la boutique des unes L'ÉQUIPE

le tacle à retardement de julien cazarre

On est foutus, O Monstro !

Ah, voilà, ça, c'est un capitaine ! Ça, c'est un gars qui en a dans le froc ! Bravo Thiago Silva, t'es un boss. Pas comme l'autre mauviette de Rai qui, au moment de partir, pleurait dans son maillot parce que les supporters lui rendaient hommage. Pfff... Quel manque de dignité, quel manque de classe. Ça n'est pas pour rien que ce Brésilien ne laissera aucune trace dans l'histoire du PSG. Thiago, on lui est tombé dessus injustement parce qu'il chouinait tout le temps ou qu'il n'était pas là dans les grands rendez-vous... Soi-disant, môssieur s'éclipsait dans les moments critiques. Ah ouais ? Ben, désolé de casser l'ambiance, mais s'il y a bien un moment critique, un grand rendez-vous, une période de tension absolue, c'est maintenant en pleine crise du Covid-19 qui met le football français au bord du précipice. Et qui fait face alors que tant d'autres se cachent ? Qui décide d'aller au combat malgré l'adversité ? Le seul vrai capitaine brésilien qui marquera l'histoire du club de la capitale, j'ai nommé Thiago Silva, qui a eu le courage d'aller affronter le tout-puissant Nasser pour lui annoncer droit comme un l... qu'il ne ferait aucun geste de solidarité envers le club concernant la baisse de salaire. Ha, ha, ha, vous faites moins les malins, là ! ! !

Moi, je dis chapeau l'artiste parce qu'il faut une sacrée paire de joues à la Dizzy Gillespie pour refuser de faire un geste, même symbolique, alors que des dizaines de salariés historiques du club sont en grande difficulté financière à cause du chômage partiel. J'en entends déjà dire : « Oh, ça va, avec l'argent du Qatar on va pas chialer. » Seulement, je rappelle qu'à cause du fair-play financier (car le fair-play en sport, ça n'est que financier), le moustachu à turban peut pas balancer la thune comme un cadre sup au *Pink Paradise* dans le string d'une lap danseuse. Faut compter les brouzoufs. Et puis, rappelons que nos amis du Parc ont eu la bonne idée de prendre comme sponsor maillot le groupe Accor, qui est dans le secteur le plus « corona-flingué ».

Thiago Silva a eu le courage d'aller affronter le tout-puissant Nasser pour lui annoncer droit comme un l... qu'il ne ferait aucun geste de solidarité envers le club.

Je suis un peu dur car les joueurs du PSG ne sont pas insensibles aux difficultés du secteur de l'hôtellerie. C'est vrai que c'est pas évident de ne plus pouvoir aller à l'hôtel. Ça oblige à ramener à la maison la dernière rencontre de la mise au vert... En même temps, comme y a plus de mises au vert ni de stages de prépa... Les plans Tinder et Insta, c'est rideau sans une belle suite avec jacuzzi et champagne à volonté. J'en reviens à mon Thiago. On disait de manière totalement éhontée qu'O Monstro était isolé dans le vestiaire et n'avait plus l'adhésion de ses partenaires. Eh ben, BIM ! ! ! Fake news. Tous les joueurs se sont glissés dans le sillage de notre Thiago pour eux aussi refuser un accord de baisse salariale. Ah, là, je sens qu'on fait moins les malins... Ça doit bien faire fermer les bouches de ceux qui pensaient que les gars ne pensaient qu'à eux et n'étaient pas solidaires. Ils se sont mis vent debout comme un seul homme pour dire : « Non merci. » Aujourd'hui, tu fais quoi avec 30 M€ par an ? Ben, pas grand-chose, surtout après impôt... Ah oui, c'est vrai, c'est déjà après impôt.

Franck Seguin/L'Équipe

du lundi au vendredi sur la chaine L'Équipe

horaire spécial

19 h 20-20 h 45

L'ÉQUIPE DU SOIR

l'actualité du sport
en confinement avec Olivier Ménard
et ses chroniqueurs

19h30 le retour de « la petite lucarne »
de Pierre-Antoine Damecour

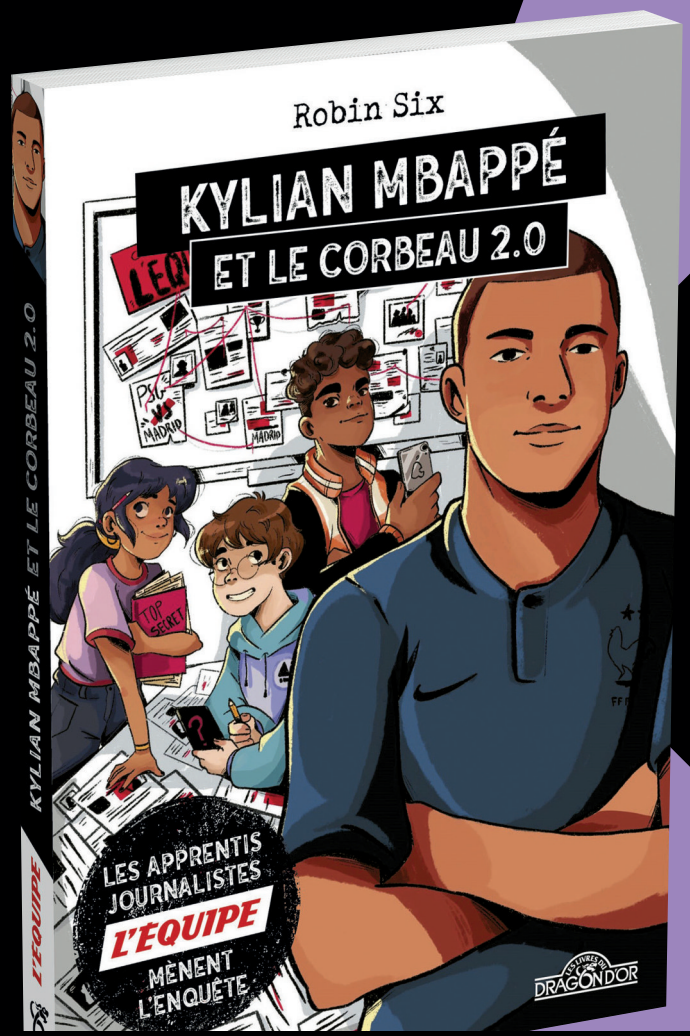
la chaine L'ÉQUIPE

photo L'Équipe

disponible gratuitement canal 21 (TNT, Free, Bouygues, Orange, Fransat, Numéricable, SFR), canal 79 (Canalsat)

nouveau

roman jeunesse 8-12 ans



Kylian Mbappé

et le corbeau 2.0

L'ÉQUIPE

en librairie et sur www.lequipe.fr/editions